TOME IX. N° 6 PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 15 JUIN 1922

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

# Saint Maurice ou l'obéissance

*Ecrit à la louange des six mille six cents soldats bien entraînés et bien armés qui furent massacrés sans résistance en l'an* 302 *de Notre-Seigneur, dans le Valais, par ordre de l'empereur Maximien.* (22 *septembre.*)

## PROLOGUE

Le primicier Maurice, qui commande en chef la première légion thébéenne, descend de Gaule, où elle a fait campagne, vers la péninsule italique. La légion vient de défiler devant lui, pour faire halte au fond du val d'Agaune. Le chef s'est arrêté avec un aide de camp et quelques hommes, à l'endroit où le Rhône supérieur, forçant le cercle de montagnes qui ferme le Valais, s'enfonce dans une gorge étroite, avant de se jeter dans le Léman, là où se dresse précisément aujourd'hui, contre le rocher, l'église de l'abbaye de Saint-Maurice. Il découvre de là le cirque tout entier. Assis sur un bloc de pierre, il consulte une vaste carte que déploie Exupère, son aide de camp ; entre un jeune officier de liaison.

LE JEUNE OFFICIER

Chef, salut !

MAURICE

Salut. Qu'y a-t-il?

LE JEUNE OFFICIER

Il est quatre heures, chef. Je venais aux ordres.

MAURICE

Rien de neuf?

LE JEUNE OFFICIER

Rien de neuf, chef.

MAURICE

L'état d'esprit autour de vous?

LE JEUNE OFFICIER

Passable, chef.

MAURICE

Mais encore?

LE JEUNE OFFICIER

Un peu de fièvre et de relâchement. Les hommes sentent qu'ils redescendent vers Capoue — et ils rapportent beaucoup de butin.

MAURICE

Un rappel à l'ordre sera nécessaire. Pour le reste, je n'ai pas encore d'instructions. Je sais que l'empereur établit son quartier général à Octodure; d'où j'infère que nous cantonnerons sans doute ici... Ce n'est qu'une supposition. *(Un temps bref de réflexion.)* Mais, vous avez raison : il ne faut pas que la nuit nous surprenne. Les ordres que je vais dicter sont provisoires, mais exécutoires immédiatement. *(A son aide de camp.)* Note, Exupère.

EXUPÈRE, *ses tablettes en main.*

J'écoute, chef.

MAURICE, *dictant.*

« Le commandant en chef de la première légion thébéenne, à ses commandants de cohorte et de centuries et par eux à ses légionnaires... prescrit ce qui suit. *(Un temps.)* La légion dressera son camp avant la nuit, à l'endroit où elle a fait halte... dans le pays d'Azgaune, au lieu dit « Vrai-Lieu ». — Elle prendra les dispositions ordinaires : fossés, talus, palissades, etc. — En tant que légion d'arrière-garde... son rôle est de couvrir l'armée... Elle se couvrira elle-même en doublant les postes à la porte nord. *(Un temps.)* Nous ne sommes plus en pays ennemi... mais une troupe digne de ce

nom, en tout temps et en tout lieu... doit se tenir à l'abri des surprises. » *(S'arrêtant.)* Tu suis, Exupère?

EXUPÈRE

Oui, chef.

MAURICE, *se levant et continuant de dicter.*

« Il sera absolument interdit de sortir du camp, sauf pour raison de service. — La moindre déprédation commise par les légionnaires aux dépens des habitants de la contrée, sera sévèrement punie. Ce qui est excusable... dans une certaine mesure... en temps de guerre... sous la pression de la nécessité et dans le feu de l'action... cesse de l'être en temps de paix. — C'est une question de simple honnêteté... sur laquelle... on ne devrait avoir à rappeler... l'attention d'aucun soldat... dans une légion comme la thébéenne... où tous professent hautement la foi du Christ. *(Un temps. Il va et vient, puis reprend d'un ton moins tendu.)* On profitera du temps de repos qui semble probable... pour entreprendre la visite et le nettoyage... des armes et des équipements. — On veillera aux soins du corps. — On remettra en main chaque centurie par des manœuvres répétées. — Les hommes, en retour, recevront une prime... pour supplément de nourriture... » Ajoute qu'elle sera supprimée immédiatement à quiconque userait sans modération de cervoise ou de vin.

*(Il s'arrête.)*

EXUPÈRE

C'est tout, chef?

MAURICE

Encore une phrase. *(Plus grave.)* « En nous voyant rentrer dans les provinces les plus civilisées de l'empire... chargés des dépouilles de l'ennemi... il faut qu'on puisse dire que les soldats les plus braves, les plus sobres, les plus disciplinés de Rome... sont des chrétiens. » *(Vite.)* « Fait aux portes d'Agaune, le... Pour exécution. » *(Un temps.)* Je n'oublie rien?

EXUPÈRE

Je ne crois pas, chef.

MAURICE

Donne. *(Il prend les tablettes et les parcourt. Puis il les tend au jeune officier.)* Voici, lieutenant. Aux dix commandants de cohorte.

LE JEUNE OFFICIER

Bien, chef ! *(Il prend les tablettes et salue.)* Salut, chef.

MAURICE

Salut. — Hâtez-vous !

*(Le jeune officier sort. Long silence.)*

## II

EXUPÈRE

Ainsi, l'hirondelle d'Afrique, quand décline l'été, redescend vers les chauds pays. Un moment, elle se repose à l'ombre des vallées alpestres... Encore un bond et voici l'Italie dorée... Le dernier lui fera passer la mer natale, au delà de laquelle elle retrouvera le printemps. — Chef, je comprends l'impatience de nos hommes. Ils ont fait leur devoir ; si rien ne vient à la traverse, ils vont revoir leur femme et leur maison.

MAURICE

Et qui te dit que c'est en Égypte qu'on nous ramène? On peut avoir besoin de nous ailleurs. Qu'est-ce qu'un soldat? *(Un temps.)* Un oiseau voyageur, mais qui ne suit jamais son plaisir ni sa fantaisie et qui ne règle pas son vol sur la rigueur ou la douceur de la saison. On lui commande d'aller — et il va ; de s'arrêter — et il s'arrête ; de frapper — et il frappe ; de se faire tuer — et il meurt. Et c'est bien ainsi. Il est dans la main de son supérieur, comme dans la main du Créateur la créature, et il détient sur la terre le privilège de proposer aux autres hommes l'image de l'obéissance parfaite qui règne dans le ciel — et qui devrait partout régner. *(Tristement.)* Mais l'obéissance n'est plus aimée, même chez les chrétiens.

EXUPÈRE

Oh ! chef ! — Pourvu qu'elle soit à peu près maintenue.

MAURICE

Non, Exupère, non ! Obéir sans amour, c'est selon moi mal obéir. Je ne saurais souffrir qu'on diminue une vertu si haute. — N'oublie pas que c'est à son ombre que, dans notre métier, croissent toutes les autres vertus : l'humilité... la pauvreté... la patience... la chasteté et la bravoure... le respect du chef et le don de soi.

EXUPÈRE

Les vertus chrétiennes sont donc des vertus militaires?

MAURICE

Je le crois, ami. C'est le détachement qui fait le vrai soldat, comme le vrai chrétien. — Aussi bien, il ne lui vaut rien, s'il a une famille, une maison, un champ, de trop songer à ce qu'il laisse. Il rentrera dans son bien quand il sera vieux. En attendant, il est pareil aux apôtres pêcheurs, débauchés par Jésus, au bord des lacs de Galilée. Comme eux, il a opté pour un plus haut devoir qui consiste à suivre le maître. Et tant qu'il n'a pas versé tout son sang ou épuisé toute sa force, il n'est pas quitte envers celui-ci.

EXUPÈRE, *après un temps de réflexion.*

Vous ne m'en voudrez pas de vous le dire en face. Oui, chef, je connais certains maîtres auxquels il est facile d'obéir. Ceux-là ont qualité pour commander aux hommes, au nom du Maître tout-puissant qui délègue le commandement à tel ou tel. Ceux-là sont dignes, bons et justes. Mais, s'ils ne le sont pas, dois-je les écouter?

MAURICE

Sans doute.

EXUPÈRE

Même s'ils donnent l'exemple de tous les vices?

MAURICE

Tu le dois.

EXUPÈRE

S'ils sont ivrognes, fourbes, débauchés, prévaricateurs?

MAURICE

Certainement.

EXUPÈRE

Même s'ils persécutent mes frères?

MAURICE

Oui. Même en ce cas, Exupère. Et d'autant plus tu devras te montrer fidèle... — à condition qu'ils ne te commandent pas le mal ; je veux dire rien de contraire à ce que prescrit notre loi. Ici s'arrête leur pouvoir, au nœud de notre conscience ; mais seulement ici. — *(Fortement.)* Oui ou non,

soldat, es-tu à leur solde et au service de l'Empire? — Oui ou non, les deux empereurs ont-ils la charge d'assurer la tranquillité du pays, peut-être du monde et la protection du bien commun? — Oui ou non, la paix de chaque foyer dépend-elle de notre épée et de notre loyalisme envers eux?... *(Un temps bref.)* Tu ne réponds pas?

EXUPÈRE

Mais s'ils nous jettent dans une guerre injuste?

MAURICE

Qu'en savons-nous jamais? Quel moyen avons-nous de le discerner? Sommes-nous des diplomates ou des juges? Et allons-nous risquer de compromettre le salut public pour satisfaire en nous un doute? — Si, violant toutes les lois de Dieu, ils nous ordonnent d'achever l'ennemi à terre, d'abuser d'une femme ou d'assassiner un enfant... d'accord! il y a évidence dans l'injustice; l'ordre est nul et non avenu. — Mais nous attendrons pour désobéir qu'on nous intime de tels ordres. Si méprisable, détestable dans le privé que soit l'empereur Maximien, si cruel qu'il se soit montré envers nos frères, il s'est toujours gardé de heurter notre conscience. La Providence qui l'a investi du pouvoir s'ingénie sans doute à le modérer. — Et aussi bien, quand il nous lance à la bataille contre les barbares tribus qui ne cessent, depuis des siècles, de ravager les marches de la Gaule, nous devons nous en réjouir. Sa cause, ici, se confond avec notre cause. Au nom du Maître des maîtres, Exupère, qui sait mieux que nous ce qu'il vaut, goûtons donc la joie de servir sous un mauvais maître qui, par ailleurs, mériterait d'être haï. Aimons en lui le César sinon l'homme. Soyons soldats et soldats chrétiens.

*(Il a posé la main paternellement sur l'épaule d'Exupère qui est assis sur un quartier de roc. Un temps.)*

EXUPÈRE

Chef, j'admire votre sagesse et votre modération. Mais vous n'êtes pas sans savoir que la chasse aux chrétiens a repris un peu partout dans l'Empire, que l'empereur Dioclétien en a donné le signal en Asie et que Maximien, son collègue, avec sa férocité naturelle, ne peut tarder à l'imiter ici.

MAURICE, *chassant cette pensée.*

On le dit. Que ne dit-on pas? *(Un temps. Puis résigné.)* Ce serait une triste chose... et maladroite selon moi; il n'a pas de soldats plus sûrs. *(Un temps. Il songe.)* A la grâce de Dieu, ami! Songeons à nos femmes et à nos enfants, qui peut-être déjà souffrent persécution en Égypte!

EXUPÈRE, *révolté.*

Oh! chef! c'est tout ce que vous objectez? Maximien est un homme bas, jaloux de nos succès et sans scrupules. Espérez-vous qu'il nous ménage?

MAURICE

Je ne sais ce qu'il compte faire, ni ce que nous ferons. Jusqu'à nouvel ordre il décide — et nous exécutons. — Que s'il n'a pas d'égard à nos services, nous nous efforcerons de l'éclairer. Quoi qu'il arrive, Dieu n'est pas loin de nous et il nous dictera notre conduite.

EXUPÈRE, *hors de lui.*

Dieu n'empêchera pas notre cœur de bondir et de s'insurger contre l'injustice. Chef, la vertu d'obéissance — si dominatrice soit-elle — n'entre que pour moitié dans le soldat; l'autre moitié est de violence. On nous apprend à nous vaincre, mais aussi à vaincre et la victoire est au plus fort. Lorsque nos forces exercées se déchaîneront toutes ensemble contre un chef indigne d'être obéi, il ne sera pas commode de nous retenir. Nous ne sommes pas des esclaves!

MAURICE, *l'apaisant.*

Non, Exupère, nous sommes des hommes libres et nous agirons comme tels, en essayant de concilier tous nos devoirs. *(Un temps.)* Je te prierai en attendant de modérer un peu ta fougue et de ne pas laisser se répandre parmi la troupe une alarme que rien ne justifie encore. Tu me devanceras au camp et feras causer les uns et les autres. Je veux savoir si rien n'a transpiré.

EXUPÈRE, *se levant.*

A vos ordres, chef.

MAURICE, *l'arrêtant.*

Un moment. *(Regardant vers la droite.)* Je vois venir à nous quelque montagnard mécontent auquel un de nos cha-

pardeurs aura fait tort d'une poule ou d'une salade. Je puis avoir besoin de toi pour enquêter. *(Au dehors.)* Sentinelle, laissez passer ! *(A celui qui approche et que l'on ne voit pas encore.)* Avance, là-bas, mon brave homme.

## III

Un vieux berger du Valais, vêtu de peaux, un bâton à la main, entre timidement par la droite.

LE VIEUX BERGER

Mais je ne suis pas seul... Nous venons en délégation.

MAURICE

Que les autres suivent.

*(Paraissent trois autres montagnards, encore plus gênés et plus gauches, en saluant très bas. Ils se tiennent au fond, un peu en retrait.)*

LE VIEUX BERGER

Chef...

MAURICE

Que demandez-vous?

LE VIEUX BERGER

Rien, chef... Si ! chef...

*(Il bredouille et s'arrête.)*

MAURICE

Parle sans crainte.

LE VIEUX BERGER

Chef... ce sont des soldats à vous qui nous ont dit qu'on pouvait avoir confiance... et que le chef est un bon homme... Et sans cela, bien sûr, nous ne serions pas sortis de notre rocher... La chose est claire. *(Il se tourne vers les autres qui approuvent par un murmure.)* Alors, je vais me permettre de vous raconter le malheur qui nous arrive... ou qui nous arrivera peut-être : pour être véridique, il ne nous est pas encore arrivé. *(Un temps.)* Il passe souvent des troupes par ici, pour la raison qu'il n'y a pas d'autre passage et nous nous entendons toujours bien avec les soldats... Mais cette fois... hem ! hem ! nous n'avons pas osé porter du lait

ni des fromages, rapport aux mauvaises paroles d'un colporteur — qui d'ailleurs ne vend rien de bon... c'est un voleur, c'est un voleur... *(Les autres approuvent.)* Lequel, lequel... comment vous dire? prétend qu'on nous envoie l'armée... pour nous punir...

MAURICE

Pour vous punir de quoi?

LE VIEUX BERGER

De quoi?... de quoi?... voilà...

MAURICE

Ne vous troublez pas, mon brave homme. On peut tout me dire à moi.

LE VIEUX BERGER

Je le vois bien, chef... Mais il faut oser. *(Tourné vers ses compagnons.)* Hein, les autres?

LES MONTAGNARDS, *l'encourageant.*

Dis ! n'aie pas peur !...

LE VIEUX BERGER

Je dirai donc. Et vous saurez ce que nous sommes... De bien honnêtes pasteurs de bétail qui n'avons rien à nous reprocher devant Dieu et qui n'avons fait tort au prochain que sur de petites choses... Mais... mais... voilà... Nous avons un autre Dieu que les autres et nous tenons à ce Dieu-là... la chose est claire... et c'est de quoi on voudrait nous punir. *(Décidé.)* C'est nous que l'on appelle les premiers chrétiens d'Agaune.

MAURICE

Ah ! vous êtes chrétiens !

LE VIEUX BERGER, *craintif.*

Oui... chef... eh bien oui, chef !... et j'aurai eu tort de le dire. Mais je l'ai dit... voilà !... il est trop tard. ...Et je ne saurais plus me reprendre.

MAURICE, *lui tendant la main.*

N'ayez pas peur ! Je suis chrétien aussi.

LE VIEUX BERGER

Vous, chef?

MAURICE

Oui, mon ami — et tous mes hommes.

*(Mouvement dans le groupe des montagnards.)*

LE VIEUX BERGER

Oh! alors, je suis bien tombé et ce colporteur a menti. Ce n'est pas des chrétiens qu'on enverra massacrer des chrétiens, je pense. J'apporterai du beurre et des fromages... et je n'aurai plus besoin de me cacher. *(Aux autres.)* Vous voyez, là, nous sommes bien tombés. *(S'asseyant librement sur un bloc de pierre.)* Eh bien, chef, puisque nous sommes... comme... comme qui dirait des frères...

MAURICE, *s'asseyant en face de lui.*

Vous pouvez le dire.

LE VIEUX BERGER, *continuant.*

Je vais vous raconter toute la chose... nous avons le temps! Comment nous sommes chrétiens de père en fils depuis la mort des saints apôtres Paul et Pierre... que nos grands grands-parents qui étaient du pays étrusque se sont réfugiés ici... et depuis lors, à chaque alerte, nous remontions si haut avec nos vaches que l'on n'a jamais pris la peine de monter si haut nous chercher. Mais cette fois — la chose est claire — c'est un dérangement inutile. *(Un temps, il rit.)* Nous ne savions tout de même pas qu'il y eût tant de chrétiens dans la troupe... *(Aux autres.)* N'est-ce pas? *(Approbation.)* Mon arrière-grand-père du côté paternel, un vrai pirate, qu'on n'a jamais pu amender, répétait toujours en levant son verre : « Vive Bacchus ! vive Bacchus ! Avec tous les chrétiens du monde, on n'arrivera jamais à cent ! » Ouais, tout cela a bien changé !

MAURICE, *se levant.*

Oui, mon brave homme, mais pas encore autant que vous croyez. Voulez-vous un conseil? Rentrez chez vous et ne parlez pas trop !

LE VIEUX BERGER, *se levant aussi.*

Bon, bon ! — Je ne comprends pas bien... la chose est claire... Mais si vraiment vous êtes chrétien... j'apporterai du lait et des fromages.

MAURICE

Plus tard, plus tard.

LE VIEUX BERGER

Si, chef ! vous les aurez ce soir. *(Saluant.)* Salut, chef. Je vous remercie, chef. Et je prierai pour vous, chef.

*(Tandis que les montagnards saluent pour prendre congé, un soldat de planton paraît.)*

MAURICE

Chut ! de la prudence ! *(Au soldat.)* Qu'y a-t-il?

LE SOLDAT

Un officier du quartier général de l'empereur.

MAURICE

Qu'il entre.

## IV

Un temps. Paraît un officier d'état-major, jeune et brillant, dans une tenue d'une extrême élégance, amabilité mondaine, sourire entendu.

L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, *aimable.*

Salut, chef.

MAURICE, *froid.*

Salut.

L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, *un peu décontenancé.*

Ce sont les ordres. Je devais les remettre en main propre. Excusez, chef ! J'arrive tard... mais le chemin est difficile... Ce n'est pas un pays pour le cheval.

MAURICE, *impatient.*

Donnez ! *(Il reçoit le rouleau de parchemin cacheté, brise le sceau, développe et lit en silence. Après avoir lu, impassible.)* C'est bon.

L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR.

Pas de réponse, chef?

MAURICE

Pas de réponse. On rendra compte de l'exécution des ordres en temps voulu. *(Vivement.)* Allez ! *(L'officier salue et sort, non sans avoir jeté un regard sur les paysans. Alors*

*Maurice se tourne vers le vieux berger et doucement, mais nettement.)* Écoutez-moi, mon brave. Tout est changé.

LE VIEUX BERGER

Comment?...

MAURICE

Tout est changé. Il ne m'est pas permis de vous en dire davantage. — Dès que la nuit sera tombée, arrangez-vous pour gagner le plateau avec vos vaches et vos chèvres. Nous sommes chrétiens comme vous, je vous le répète; mais les armées de Rome ne comptent pas que des chrétiens. *(Il le pousse paternellement vers le dehors avec les autres.)* Allez tous! et Dieu vous conduise!

LE VIEUX BERGER

Mais, chef...

MAURICE

Obéissez. Et pas un mot aux légionnaires, je vous prie. Ne perdez pas de temps. Adieu.

*(Sort le vieux berger avec les autres montagnards. Un temps. Maurice et Exupère se tiennent debout, face à face.)*

## V

EXUPÈRE

Qu'arrive-t-il, chef?

MAURICE

Relisons ensemble. *(Il déploie l'ordre et lit tout haut.)* « La première légion thébéenne campera ce soir au pays d'Agaune. Elle prendra ses dispositions pour offrir solennellement, dès l'aube du second jour, un sacrifice à Jupiter Pœnin, aux Dieux protecteurs de l'Empire et à nous, César, empereur. Le serment de fidélité, qui ne peut être différé, comporte l'engagement de poursuivre partout les ennemis de l'État romain, en l'espèce, tous ceux qui font profession de christianisme. Dans ce but, le primicier désignera dans chaque cohorte une escouade d'hommes résolus qui visiteront les villages, les hameaux, les fermes et en général toutes les habitations isolées, pour y ramasser les suspects et obtenir d'eux, à tout prix, la rétractation de leurs erreurs blasphé-

matoires. Tous les supplices sont permis et, s'ils n'ont pas suffi, mort doit s'ensuivre. — Tout chef ou légionnaire qui n'exécuterait pas à la lettre ces prescriptions sera dénoncé et incarcéré, en attendant la décision de ses juges. Il sera rendu compte, deux fois le jour, des résultats. »

*(Silence prolongé.)*

EXUPÈRE

Eh bien, chef?

MAURICE

Eh bien, Exupère?

*(Nouveau silence.)*

EXUPÈRE

Qu'allez-vous faire, chef?

MAURICE, *résolu.*

En doutes-tu?

EXUPÈRE

Oh! nullement!

*(Un temps encore.)*

MAURICE, *tristement.*

J'aimerais mieux qu'il y eût doute, débat et contradiction. *(Ferme.)* Dieu est plus fort que tout et la question se trouve à l'avance tranchée. *(Lentement.)* Comprends-tu bien ceci? Es-tu assez soldat pour ressentir ceci, comme moi, Exupère?... Il va falloir désobéir. *(Un temps de silence, puis nettement.)* Descendons vers le camp. *(A son ordonnance, au dehors.)* Mon cheval, Lucius! *(Il fait quelques pas en avant, lève la tête et contemple le paysage. Alors il se tourne vers Exupère pour l'inviter à admirer et dit dans le transport d'une émotion toute sereine.)* Ami, nous avons devant nous un des plus nobles endroits de la terre. Avant de se creuser un passage à travers la roche et de se jeter dans le lac où son eau fidèle ne se perd pas, mais reparaît intacte et bleue, pour aller féconder la terre du pays de Gaule, le Rhône, à dessein s'attardant, prend dans sa courbe cette presqu'île herbue, où va camper notre légion, ce soir. Une assemblée de géants l'environne que le soleil touche et quitte un à un. Comment les nommes-tu? Je te les montrais sur la carte. Cette grande scie qui mord dans les nuages, avec ses crocs de pierre grise? les dents de Morcle. Ce pic, au loin, qui devient couleur de grenade? Le mont Catogne. Et

plus près, la muraille qui nous opprime, est, si je ne me trompe, le soutien du plateau de Mé... avec la dent du Midi, invisible. Au milieu, notre camp ; au lieudit « Vrai-Lieu », le lieu de vérité, ras comme un pré tondu et plat comme la pierre des sacrifices, le seul coin qui prête au repos dans ce paysage mouvementé. *(Plus largement.)* Ainsi, souvent, Dieu choisit certains lieux, plus grands que d'autres, pour y faire de grandes choses. Le Colisée n'est pas plus beau ! *(Un temps.)* Ami, ne trouves-tu pas que ce lieu, dans sa grandeur et dans sa majesté, a précisément la forme d'un cirque?... *(Un temps.)* Descendons !

*(Ils sortent tous deux.)*

## ACTION

Elle se déroule à l'intérieur de la tente du primicier Maurice, au centre du camp. Une table, deux lits pliants, des sièges, des trophées. On entend au loin les derniers chants psalmodiés d'une cérémonie funèbre, puis des clameurs, puis une rumeur discrète mais continue qui servira de basse au dialogue jusqu'à la fin.

### I

En l'absence du chef, Exupère reçoit Candide, homme simple, doux et posé, son aîné de quinze ans et son supérieur, — il est ce qu'on appelle « sénateur des soldats » — mais son ami et son compatriote.

EXUPÈRE

Haut les cœurs, noble Candide.

CANDIDE

Haut les cœurs, jeune homme.

EXUPÈRE

Vous venez donc à nous?

CANDIDE

Un pressentiment m'a conduit et non ma volonté.

EXUPÈRE

Ici n'est pas nécessairement votre place.

CANDIDE

Non. Je vous remercie de me le rappeler, Exupère. Je suis plutôt un scribe qu'un guerrier. Mais pour une fois, le combat me regarde.

EXUPÈRE

Loin de moi cette pensée, cher et noble ami. *(Se reprenant.)* Excusez !... — Vous êtes mon aîné et mon supérieur. Mais vous me permettrez, dans la bataille, d'invoquer plutôt l'amitié que l'obéissance. Vous ne pouvez vous figurer quelle joie j'éprouve à vous sentir aujourd'hui parmi nous. Il me semble que je m'appuierai désormais sur la terre même de notre petite patrie, au bord des sables, où nous avons l'un et l'autre grandi et où sont couchés nos parents. *(S'échauffant.)* Les heures que nous allons vivre, nous ne les vivrons pas deux fois, Candide. Vous serez des nôtres ! Bravo !

CANDIDE

Vous voilà bien exalté, jeune camarade !

EXUPÈRE

Je n'ai pas fermé l'œil depuis hier. Ceci est trop terrible et trop beau, je n'en veux rien perdre.. Que Dieu est bon de nous fournir de telles occasions de nous montrer !...

CANDIDE

Oh ! montrons-nous le moins possible. Vous êtes à l'âge, Exupère, où, même dans la confession et le martyre, on a tendance à se faire valoir. Modérez-vous, et que l'attrait de l'aventure ne risque pas de paraître, aux yeux du vulgaire, votre principale raison d'agir.

EXUPÈRE

Soit, noble ami. Je suis ardent et fier de ma nature. Mais avouez que les circonstances ne sont pas faites pour me refroidir.

CANDIDE

J'attends votre récit. Vous savez que j'ignore tout de ce qui a précédé le massacre. Vous en étiez au moment où Maurice, ayant reçu l'ordre de Maximien, se décida à n'en point tenir compte... Mais ensuite?

EXUPÈRE

Jamais je n'oublierai cette soirée. *(Un temps. Tous deux s'asseyent.)* Vous m'écoutez? *(Candide acquiesce.)* Le chef

entra dans le camp à cheval, à l'heure où s'allument les feux autour des tentes. Il attendit que la sienne eût été dressée et s'y retira seul. Puis, reparaissant, il nous donna l'ordre de rassembler chaque cohorte dans son quartier, à quelques instants d'intervalle. Devant chacune il se présenta en personne. Il eut pour chacune les mêmes phrases que j'ai retenues mot à mot : « Soldats, outrepassant les droits qu'il a sur nous, l'empereur Maximien nous ordonne de sacrifier demain, dès l'aube, à Jupiter Pœnin et aux autres dieux de l'Empire. Quelqu'un est-il disposé à le faire? Dans ce cas, qu'il se nomme ! » La proposition souleva des rires et des murmures. Le chef reprit : « Ne pouvant jurer devant les idoles, devant notre Dieu qui est le seul Dieu, jurons fidélité à l'Empereur et à ses lois. » Les hommes jurèrent sans entrain, mais ils jurèrent. Alors d'une voix moins sereine : « L'empereur Maximien dont nous sommes les soldats respectueux, réclame également des légionnaires pour persécuter nos frères chrétiens, partout où nous en trouverons. Quelqu'un parmi vous est-il volontaire? » Cette fois la troupe marqua plus d'indignation que de dérision ; un certain tumulte faillit s'ensuivre... « Vous savez, ajouta le chef, que le refus d'obéissance se paie cher. » Le tumulte grandit. « Merci, soldats, conclut Maurice. Je répondrai pour vous à notre maître. » Je ne suis pas sûr qu'il ne pleurait point. — La même scène se renouvela dix fois, devant chaque unité, sans changement notable, et le chef rentra dans sa tente : c'est de sa propre main qu'il écrivit la réponse à César. Je ne la connais point. Il dormit d'un sommeil paisible, se réveilla avant le petit jour. et tandis qu'un cavalier portait la lettre à Octodure, le visage frais et l'œil clair, comme à la veille d'une manœuvre ou d'une bataille, un pâtre nous servant de guide, il m'emmena reconnaître avec lui le terrain à l'entour du camp. — Cependant la réponse ne se fit pas attendre... Mais vous savez le reste mieux que moi, puisque, en l'absence de Maurice, vous avez eu le triste privilège de recevoir les spadassins de l'empereur. — En vérité, je le croyais encore moins fourbe ! Massacrer les gens par surprise, quand on dispose d'une armée ! Il sera mieux reçu ce soir.

CANDIDE

Triste privilège, vous l'avez dit. Je débarquais au camp, ignorant de toutes ces choses ; les tribuns m'ont prié de ré-

pondre pour votre chef. Que pouvais-je opposer à un ordre de l'empereur, parfaitement en règle et nullement menaçant par lui-même? Prendre dix hommes dans chaque centurie pour renforcer la garde prétorienne, à l'occasion des fêtes en l'honneur de César. L'officier de liaison envoyé par l'état-major, tout brillant, tout fringant et semblant sortir d'une boîte, n'était que sourires et attentions. Il a bu avec nous ; il dit aimer le vin de ces coteaux. Je me méfiais un peu de tant de grâces... Mais, au pis aller, me disais-je, que fera-t-on de nos soldats? On prétendra peut-être les contraindre à inquiéter de pauvres montagnards chrétiens ; on les menacera, on les fustigera... Dieu veuille les garder et faire qu'ils s'entêtent à refuser d'exécuter cette besogne! Après la protestation solennelle du primicier, comment leur éviter, comment nous éviter l'épreuve?

EXUPÈRE, *prompt.*

Je ne sais qu'un moyen et je suis prêt à l'employer.

CANDIDE, *calme.*

Je vous entends. Nous en recauserons, mon frère. — Ainsi les hommes sont partis, livrés par moi, en rechignant un peu, comme s'il se fût agi d'une corvée, par escouade de dix, sous la conduite d'un sous-officier prétorien. Mais on s'est bien gardé de leur faire suivre à tous la même route. Au premier détour de la gorge, au premier retrait de la roche et même ici, sur la berge du Rhône, à deux pas de nous, chaque groupe a été surpris, cerné par une bande de Scythes et de nègres et massacré sans avoir eu le temps de se voir mourir. Personne au camp ne s'en doutait encore, quand le jeune officier a reparu, toujours charmant, mais, m'a-t-il semblé, un peu pâle, feignant d'avoir omis de remettre un message qui ne devait, assurait-il, être ouvert que par votre chef. Il avait grand'peur de le rencontrer, car, cela fait, il repartit à toute bride. C'est alors que le chef rentra. *(Un temps.)* Vous connaissez la teneur exacte du mot?

EXUPÈRE, *fouillant son manteau.*

Notre chef Maurice, qui est un homme brave, rude d'écorce et quand il tend sa volonté, mais tendre dans le fond, prévoyait si peu tant d'horreur qu'il n'a pu dominer sa révolte en lisant la chose : il a fermé les yeux, ses mains tremblaient,

le parchemin est tombé à ses pieds. Je l'ai là sur moi. *(Il le tire de sous son manteau.)* Ce n'est pas le message d'un empereur de Rome, mais le grincement d'une hyène, l'aboiement d'un chacal. Écoutez et indignez-vous. *(Lisant.)* « A Maurice, commandant en chef de la première légion thébéenne. Par ordre de l'empereur Maximien, la première légion de Thèbes vient d'être exemplairement décimée. Le primicier Maurice est invité à se rendre au plus tôt avec ses lieutenants, dans la gorge de Mauvoisin, sur la montagne de Sion et en divers autres lieux qu'il découvrira aisément, afin d'y méditer sur les conséquences prochaines qu'entraînerait pour toute la légion thébéenne un nouveau refus d'obéir. Les sacrifices à Jupiter Pœnin seront donc immédiatement consommés et la recherche des chrétiens entreprise sans aucun retard par ce qui reste de la légion de Thèbes. Ajoutons que les corps des légionnaires rebelles et justement exécutés demeureront sans sépulture. Quiconque enfreindra la défense sera passible de la mort. Dernier avertissement à la légion révoltée... » *(Un temps.)* C'est ainsi que nous nous rendîmes à la gorge de Mauvoisin.

CANDIDE

Et aux autres lieux du massacre ! J'y fus aussi, jeune homme... Le message ne mentait pas.

*(Un temps.)*

EXUPÈRE

Si ! sur un point, noble Candide. En dépit de Maximien, nous avons rapporté avec nous les corps des victimes. Encore une vingtaine à reprendre aux bêtes et la légion sera au complet dans son camp. Je vous jure bien, noble ami, qu'elle ne se laissera plus surprendre. La troupe est alertée ; on a triplé la garde aux quatre portes ; nous avons la force avec nous.

CANDIDE

Oui, provisoirement.

EXUPÈRE

En tous cas, nous taperons dur. Questionnez un peu partout, dans ce bourdonnement de paroles qui plane sur le camp, comme un essaim de frelons sur un pré ! Il n'y a pas un homme ici qui ne soit pour la résistance. A main armée, s'entend.

CANDIDE, *sans approuver.*

Et que dit le chef?

EXUPÈRE

Il ne formule rien encore. Mais marchant à travers le camp, il médite tacitement. Il entre dans ce silence profond qui précède toujours en lui une décision capitale. On le sent comme en tête-à-tête avec l'Esprit. De ce conseil secret, rien ne peut sortir que de juste. La reconnaissance du terrain pour une éventuelle bataille, qu'il fit avec moi ce matin, indique assez le sens des choses qu'il projette, bien qu'il ne m'en ait pas fait part.

CANDIDE

Qui sait? — A votre place, jeune camarade, qui avez déjà opté à part vous pour le parti de la violence, je ne serais pas rassuré, par un tête-à-tête, comme vous dites, un peu trop prolongé avec Dieu. La sagesse d'en haut n'est pas toujours la sagesse des hommes et elle les scandalise quelquefois.

EXUPÈRE

Que voulez-vous signifier, Candide? Notre chef Maurice a sauté le pas : il a passé outre à l'obéissance. C'était l'unique obstacle. La voie est libre maintenant.

CANDIDE

Pardon! il a prêté serment à l'empereur hier encore et devant le vrai Dieu!

EXUPÈRE, *emporté.*

Je sais... Mais l'agression des troupes prétoriennes le délivre de son serment, comme nous du nôtre. Il n'y a place ici pour aucun doute — ou nous avons perdu le sens commun.

*(Sur ces dernières répliques, Maurice est entré dans la tente sans être entendu. Il écoute, puis s'avance et pose doucement la main sur l'épaule d'Exupère.)*

II

MAURICE

Le sens commun est chose précieuse. Pourtant, ami, nous nous consolerons de cette perte, si nous retrouvons mieux. *(S'écartant.)* Tout cela n'est pas aussi sûr, ni aussi clair qu'il te paraît, jeune homme.

EXUPÈRE, *confus.*

Chef, excusez !

MAURICE

Non, c'est moi qui m'excuse d'avoir prêté l'oreille, par surprise, à des propos qui n'étaient pas pour moi.

EXUPÈRE

O chef.. je n'ai rien dit que je ne puisse devant vous redire.

MAURICE

Redis-le donc : car je veux entendre tous les conseils. — Tu parleras le premier, dans l'assemblée des meilleurs de la légion que j'ai convoqués sous ma tente. *(Soulevant la toile qui clôt la porte et tourné vers le dehors.)* Entrez, mes amis, prenez place.

*(Entrent, en saluant, une dizaine de légionnaires, officiers et soldats, qui s'asseyent en cercle sur divers sièges et sur les deux lits de camp.)*

LES LÉGIONNAIRES, *saluant.*

Chef !... Chef !... Chef...

*(Long silence.)*

**Henri Ghéon.**

*(A suivre.)*

# Les Styles littéraires d'aujourd'hui

Chacun sait que les divisions de l'histoire ne se plient pas naturellement aux divisions du temps, qui sont artificielles par essence. De même que le dix-septième siècle finit en 1715 et non en 1700, de même le vingtième siècle, dont nous pouvons déjà faire un objet d'étude, a commencé vers 1895 sa carrière. Politiquement, on sait que c'est l'affaire Dreyfus qui lui servit, si l'on peut dire, de premier jalon. Coïncidant avec la fin de l'ère proprement symboliste, cette crise causa des regroupements nouveaux du personnel littéraire. D'autre part, la guerre ne semble pas marquer une ère très nouvelle pour les lettres et la langue française.

Mais il va de soi que l'histoire du style — c'est des styles qu'il faudrait dire — a des limites plus impalpables. En premier lieu, le personnel des écrivains ne changea point, lors même que changeait la carte de leur répartition. Ensuite le style est chose individuelle plus encore que d'école. Il va de soi que dans les frontières du symbolisme, pour prendre des exemples, M. de Régnier et Émile Verhaeren étaient séparés, comme par un monde, par leurs tempéraments plutôt que par leurs procédés. Enfin, si l'on considère, comme il se doit, qu'on ne puisse parler style sans parler langage, c'est-à-dire sémantique et syntaxe, on aperçoit dès l'abord toutes les difficultés dont se hérisse l'entre-

prise : il faudrait être furieusement évolutionniste et fataliste pour imaginer que, là comme ailleurs, les choses humaines suivent une voie droite et unie.

Ajoutons que, pour importante que soit la séparation entre les lettres et la vie dans un siècle où tout se spécialise, même l'art, la langue littéraire suit les ondoiements de l'idiome parlé. Et ceux-ci sont assez rebelles à l'analyse exacte. Il faut des phonographes pour noter les changements de gosier d'une génération à l'autre. Il faudrait des microphones dans chaque chaumière et chaque appartement pour enregistrer, à l'insu des sujets d'expérience, l'évolution du parler.

Aussi est-il plus aisé de trancher dans le vif ces difficultés d'ordre scientifique. Il faut opérer, sur cette période qui nous est contemporaine, comme font les historiens sur les époques déjà éloignées dont subsistent un nombre limité, malgré tout, de textes écrits et peu de choses de l'usage oral et familier. La simplification qu'apporte forcément l'histoire est l'heureuse rançon de ses inexactitudes. Nous aurons donc à connaître ici, non point le problème général, mais le plus grand nombre possible de cas particuliers. Encore faut-il s'entendre. De deux choses l'une : ou il s'agit de rigueur scientifique, et alors il faudrait de simples statistiques, que mille séminaires de philologues ne sauraient établir ni dépouiller. Ou bien il s'agit de vérités artistiques, où le goût est juge plus que tout esprit numérateur.

Nous ne pouvons hésiter à choisir le second propos. Tout amateur de lettres comprend, mieux qu'un étudiant de Heidelberg ou de Copenhague, que le fait brut est peu en telle matière. Les écrivains de mérite, fussent-ils trente et pas davantage, pèsent plus dans nos balances que la foule innombrable de ceux qui composent le terreau obscur, plein de germes peut-être et aussi de fossiles desséchés. Bref, nous faisons le géographe, point le géologue.

En dernier lieu, une difficulté suprême doit être signalée ici. Celle de limiter le sujet, si l'on peut dire, dans l'espace. Il faudrait, pour que l'étude fût complète, l'étendre à tous les styles possibles, à tous les cantons du langage moderne. Il faudrait, par exemple, signaler la barbarie croissante du style commercial, et l'anglicisation du style industriel à l'égard des inventions, des descriptions mécaniques. Il serait utile de voir si les livres de science pure n'évoluent

pas vers une spécialisation absolue, si les styles de la philosophie ne suivent pas, eux, la destinée des écoles, l'un quasi lyrique et frémissant, l'autre pédant à l'extrême. Ce dernier dessein serait aisé à réaliser, car il touche au dessein proprement littéraire, où nous devons nous confiner. Du reste l'étude de ce qui n'est pas nettement du domaine des lettres offrirait peu d'intérêt en soi : le bossuétisme de M. Pierre de La Gorce, la sécheresse toute nue de M. Seignobos, n'ont garde d'évoluer en vingt-cinq ans. Pour leurs successeurs, il est naturel qu'ils subissent tôt ou tard l'influence, consciente ou non, des modes littéraires. Car, quoi qu'on en dise, la littérature la plus désintéressée, la plus indépendante, est la plus féconde, médiatement au moins. On condamne un jour *Madame Bovary;* cinquante ans plus tard, les avocats généraux, s'ils ont des lettres, ont des éléments flaubertiens dans le style de leurs réquisitoires. Le style politique de 1920 est infiniment touché par le style « artiste » d'il y a trente cinq ans ; *item* la langue du moindre reporteur de journal ; *item* la langue administrative, comme on le verrait dans certains textes de lois et décrets, et dans les « attendus » de nos juges.

Ceci justifiera donc nos limitations volontaires, et fera comprendre qu'en ne traitant que d'une évolution artistique, nous traitions en réalité indirectement de l'histoire générale du parler contemporain.

*
* *

Si l'on se reportait au début de la période qui nous occupe, on y surprendrait assurément en puissance tout autre chose que ce qu'elle a donné. Ou plutôt, comme il est naturel, on y verrait des embryons qui depuis lors se développèrent, d'autres qui ont avorté. Je renvoie ici à un tableau bien curieux que M. Pierre Lièvre (1) a dressé de l'an de grâce 96. Il va de soi que le balzacisme des *Déracinés*, que le style stérilisé de Marcel Schwob, que le rimbaldisme de M. Claudel évoquent aussitôt une telle divergence de genres, une telle diversité de tempéraments que l'historien s'apprêterait

(1) *Esquisses critiques*, ch. I^er^, p. 12. — On annonce toute une série d'études littéraires, publiées sous la direction de M. Eugène Montfort et embrassant le quart de siècle qui a commencé en cette année-là.

volontiers à ne noter que la multiplicité et la confusion.

Mais, si l'on y regarde de plus près, on voit apparaître déjà des formes vagues qui nous sont devenues assez précises, et du moins familières : style barrésien, style claudélien, il n'est personne qui n'en perçoive l'existence et qui ne le juge selon son goût, bonne preuve que cela existe. Le style de Schwob, le style de Jules Renard, cette mode analytique et sèche, nous pouvons en retrouver la descendance, très nettement. Vous percevez non moins clairement que Montesquieu ou Tailhade sont morts sans postérité notable — je leur en connais pourtant — et que Gide, au contraire, qui était fort peu de chose il y a un quart de siècle, a réussi, malgré toutes ses fluctuations de forme et de fond, à se constituer une sorte d'école.

On pourrait multiplier les exemples. Peut-être même se multiplient-ils d'eux-mêmes excessivement. L'excès de diversité doit être ici notre plus grand ennemi. Le foisonnement des noms propres aussi, par conséquence naturelle, car il conduirait à un palmarès sans intérêt. Au fait, il semble que nous ayons un principe assez simple pour élaguer cette complexité : une génération se caractérise par les écrivains qui lui appartiennent en propre ; en voilà assez pour détourner de revenir en arrière et de donner aux tendances nouvelles des étiquettes empruntées aux maîtres précédents ; qu'on tienne pour assuré que les « vérités générales » ont, en telle matière, plus de vérité et moins de vraisemblance que les particulières. Je veux dire qu'on est aisément dupe du poudroiement infini que fait devant nos yeux l'histoire contemporaine, mais qu'elle contient moins de nouveau qu'on ne pense, et rien qui mérite des noms inédits.

Par suite nous distinguerons essentiellement d'abord les tendances déjà connues, — qui forment, comme il est naturel, le faisceau le plus abondant de ces forces, — ensuite les tendances qui ne semblent pas réductibles aux précédentes. On verra, malgré l'apparence, qu'elles forment une infime minorité.

*
* *

A l'idée de diversité dans le langage littéraire, correspond pour le linguiste et l'historien l'idée d'artifice. Car dans une littérature à son plus haut degré de verdeur et de santé, l'unité des styles est presque éclatante aux yeux. Parmi les

orateurs attiques, la différence d'un Lysias à un Isocrate est bien plus ténue que ne disent les manuels : ces deux écrivains représentent deux degrés du même style oral. Pareillement chez nous Diderot et Voltaire. Dans les genres semblables ils ne sont pas si différents qu'on le dit. Et s'il y a entre Corneille et Racine des différences capitales, c'est que le premier appartient encore à l'adolescence du style poétique, le second à la maturité.

A l'inverse, il serait fastidieux de redire ici que le dix-neuvième siècle a marqué l'avènement d'une espèce de *libertarisme.* Je n'en juge pas qualitativement, je ne veux pas connaître ici s'il eut raison ou tort. Le fait est là. Chateaubriand, pourtant nourri aux mêmes humanités que ses devanciers, et d'un esprit non plus anarchique certes que l'inquiet Jean-Jacques, est plus différent de Jean-Jacques que celui-ci n'est de Fénelon. Les inversions du vicomte, ses latinismes, son génie tyrannique à la langue et à lui-même, voilà le propre de ce *non-conformisme a priori* que le siècle nouveau amène dans les lettres. Beaucoup y échappèrent. Musset et Lamartine en sont vraiment exempts de tous points : pour les autres, Hugo en marque l'admirable triomphe, les Arlincourt, les Amédée Pommier, et disons-le tout bas, les Sainte-Beuve en marquent le vice constitutif.

Ce défaut-là, je veux le nommer clairement : Arlincourt, au dix-septième siècle, eût écrit comme Gombaud, Sainte-Beuve comme Arnauld et Nicole, c'est-à-dire passablement, sans génie ni éclat ; en leur temps ils ont écrit mal. Étant entendu que mal écrire veut dire briser les vieilles règles sans en instituer de nouvelles...

Un souci scientifique fort louable nous a habitués, depuis quelques années, à considérer tout fait comme légitime : le fait crée le droit, l'usage crée la règle. Tels sont les principes des philologues, tels furent ceux aussi des vieux grammairiens. Pourtant ces derniers marquaient, si j'ose dire, un esprit plus conforme que celui des modernes aux exigences de la science : ils ne respectaient le fait que général, n'aimaient point l'exception, la fantaisie. N'avaient-ils pas raison de croire que la stylistique d'une nation dépend de l'ensemble de l'usage de cette nation, et non pas des arbitraires de tel ou tel écrivain isolé? Le soin extrême qu'ils apportaient à faire rentrer toute chose dans la régularité, dans l'alignement, à dénoncer comme mauvais ce qui au

fond n'était que trop neuf ou trop rare, ce soin dénotait à tout le moins un anti-individualisme qui paraît aujourd'hui peu conciliable avec l'art. Puis avouons que le temps même a mis le fait contre eux, donc le droit. Le P. Bouhours, sur l'exemple de l'expression connue *effusion de sang*, et l'autorité du latinisme, admettait que Balzac écrivît : *cette riche effusion de couleur que le soleil verse en se retirant.* Il blâmait au contraire un auteur qui disait *une effusion de colère.* A présent la critique serait tout justement inverse, et le sens moral du mot nous est plus familier que le matériel. Si un Albalat, ou quelqu'un de moindre encore, réprouvait ce vers symboliste :

*Et l'Amour embrassant*, lèvre à lèvre, *la Vie*,

il dirait assez spécieusement que, par analogie, *lèvre à lèvre* ne signifie rien, n'a qu'un sens distributif, comme *pas à pas*... Or, il est possible que cette rareté paraisse à nos neveux la plus simple du monde, et calquée sur *tête à tête*, *face à face*, *pied à pied*, que tout pédant respecterait. On voit donc que le conformisme absolu en littérature présente des périls, sans parler des ridicules.

Mais le non-conformisme, érigé en principe, marque de son côté une époque critique pour une langue et pour des lettres : celle où langue et lettres commencent à devenir peu transmissibles, dans l'espace et dans le temps. Les styles livrés non plus à la seule diversité des tempéraments, mais à la fantaisie expresse et réfléchie, revêtent un caractère artificiel dont on voit assez les défauts. Ils vieillissent fort vite et, si j'ose dire, de leur vivant, ne sont pas assez universellement reconnus. Ils ont tous les malheurs inhérents à la dictature : instables par tyrannie, et par essence peu durables. En ce sens on a pu dire que le style Goncourt a plus vieilli que le style classique, et même le style pré-classique : il est presque plus fréquent de nos jours de voir des romanciers qui vêtent l'habit Louis XIII que l'habit 1880. Mais cela encore offre une espèce de paradoxe, moins violent pourtant que le premier ; en tout cas moins viable que le naturel, qui n'est pas si différent du style dix-huitième siècle. La foule des lecteurs m'accordera que la langue de M. Abel Hermant la surprend, et l'offense même, bien plus que ne fait celle de Voltaire, celle de Musset, de Nerval, ou d'About. Cela prouve que, sous les remous divers qu'agitent

à la surface du français des courants artificiels, coule un fleuve plus calme et profond, assez lent, celui du style classique.

De ce point de vue, nous aurions déjà à distinguer diverses classes d'écrivains, que porte en apparence ce courant intime du naturel. Pour trouver ce naturel à l'état pur, il faudrait, je crois, de nos jours, dénicher des écrivains qui ressortissent assez indirectement à la littérature. Il faudrait recenser les membres d'académies provinciales, les abbés érudits qui ne visent point à la coquetterie du langage, et dans l'ensemble, les universitaires, mais qui ne se piquent pas de purisme et de pédantisme. Encore cette catégorie diminue-t-elle de jour en jour. Le style artificiel se glisse partout, colporté par la presse, favorisé par l'étude incomplète des auteurs qui furent jadis, pour les écoliers, les conservatoires du style traditionnel. Les bulletins diocésains, les mandements, les plaquettes d'histoire locale, les articles du *Correspondant* ou de la *Revue des Deux Mondes* sont déjà nettement touchés de style moderne, je veux dire de style emprunté ; et M. Brunot, qui écrit fort bien, écrit de façon souvent archaïque dans les différents ouvrages d'histoire philologique où il fait preuve de tant de libéralisme ; que dis-je, dans sa brochure démocratique sur l'orthographe ! On peut donc être libéral, ou libertaire pour autrui, et réactionnaire dans son propre domaine...

Aussi en arrivé-je aisément aux classiques « qui font exprès de l'être ». Et c'est, on le voit, la très grande majorité. Je me permets de les appeler archaïsants. Je me permets aussi de déclarer que ce terme ne contient rien de péjoratif. Il évoque seulement un procédé artificiel entre cent autres qui ne le sont pas moins. Et la preuve en est que ceux qui l'emploient à présent ont en général passé par un autre avatar. M. Hermant a connu un stade naturaliste, M. Beaunier la phase semi-symboliste. Je m'assure bien qu'ils sont au havre le plus sûr et qu'ils n'en bougeront plus, je sais que l'un et l'autre ont subi la meilleure éducation qui soit, et l'ont fortifiée ensuite par de studieuses lectures. Bref, s'ils écrivent si bien, ils le font exprès... On l'a toujours fait exprès, direz-vous ! pas absolument. Je parie que le style de *Dominique*, qui est d'une pureté et d'une noblesse admirables, était aussi voisin du naturel que celui de Hamilton en son temps.

Mais enfin, il y a donc à l'opposite, ou, pour mieux dire,

dans un canton voisin, des écrivains qui sont pour leur temps les parangons du naturel même? Eh! pourquoi n'en aurions-nous pas? Je répondrai que M. Sacha Guitry, que Tristan Bernard et même Henri Duvernois sont de bons écrivains et aussi proches que possible du « naturel » contemporain. Mais n'ayant pas l'honneur de les connaître en personne, je voudrais être sûr qu'ils parlent dans le privé aussi uniment qu'ils écrivent. Or, je crois pouvoir parier pour le contraire; sans doute, même s'ils ont cette noblesse familière, ont-ils *in petto* plus de débraillé, d'argot même qu'ils n'en montrent, la plume à la main. Voire, nos écrivains les plus instinctifs, ou réputés pour tels, ont le style plein d'artifice. Peut-être l'artifice leur est-il une seconde nature, peut-être leur langage intérieur, le monologue de leur moi, revêt-il déjà une apparence stylistique compliquée. Mais ce sont là des questions insolubles, et qui relèvent de la psychologie, et même de l'infra-psychologie, et que nous n'éluciderons jamais, ni sans doute les « sujets » dont nous nous permettons de parler. Il est un auteur dont le don verbal est évidemment du génie pour qui l'a entendu parler; c'est, on le devine, Mme de Noailles. Qu'on enregistrât le moindre de ses discours, la plus aisée, la plus volubile de ses conversations, et l'on serait émerveillé de leur splendeur, de leur forme définitive. Mais l'exception est là pour confirmer la règle : elle prouve simplement quel état « second » la culture et le don génial peuvent créer dans certaines consciences. Hélas, le commun des écrivains n'y arrive pas! Leur moi pensant et leur moi écrivant cohabitent sans se mêler. Et, tout en reconnaissant que le fait d'écrire et de composer est en lui-même artificiel, nous soutenons qu'à l'égard du style, il ne le fut jamais aussi visiblement qu'aujourd'hui.

Ainsi donc les styles qui furent jadis aisés et naturels ne représentent de nos jours qu'une des notes du registre dans lequel chantent à présent les muses; et ce registre n'est pas celui de la voix ordinaire. Nous retrouverons en parlant de la prose de nos romanciers quelques-uns des autres tons, qu'il est assez facile de distinguer, et par leur usage et par leur origine.

*
* *

Il devrait aller de soi qu'on parlât du théâtre avant tout autre genre, car c'est là que nous devons trouver les styles

les plus voisins de la réalité. Or, on a dit et redit, depuis l'époque symboliste, que « le théâtre, ce n'est pas de la littérature ». Ce paradoxe-là n'est point très nouveau. Il marque seulement qu'on trace plus strictement que jamais la frontière qui sépare le théâtre publié de celui qui ne l'est point ni ne le sera. A ce compte, que de pièces, ne connaissant pour édition que les copies et les rollets d'acteurs, n'appartiennent pas au domaine des lettres ! On chercherait en vain la plupart des pièces de Népomucène Lemercier, dont l'importance fut pourtant considérable dans l'histoire, et les succès notoires autant que les malchances. Pareillement, on ne lit guère que dans des fascicules périodiques, ceux de notre grand illustré singulièrement, et de nos hebdomadaires, le texte des auteurs dramatiques. Les œuvres de Rostand et leur immense fortune en librairie ne sont qu'une exception notable.

Le théâtre publié est donc proprement celui qui se flatte d'être littéraire. Il est douteux qu'il soit le plus vivant ou le meilleur. Qu'est-ce donc qui frappe dès l'abord le critique qui l'étudie à l'égard du style? La vulgarité ici; là le ton faussement poétique; ailleurs le style artiste. Je passe sur les pièces légères qui donnent un assez fidèle reflet du parler contemporain. Celles de MM. de Flers et Caillavet ne laissent pas d'avoir du brillant dans le naturel. Mais enfin, on n'y verrait point la transposition que Marivaux faisait subir, avec une adresse suprême, à la conversation salonnière de son temps pour en donner une espèce de figure durable. Si nous passons à l'antipode, on voit assez que M. Bernstein n'est pas aussi loin, quant au style, de M. Binet-Valmer qui ne tente pas la scène. Mais celui-ci, on l'avouera même si l'on est son admirateur, a une tension apprêtée qui n'est pas absolument du domaine courant. Transportée par celui-là sur les planches, elle se remarque bien plus encore, et la trivialité voulue dont M. Bernstein truffe et entrelarde son langage, ou celui de ses héros, ne suffit pas à faire illusion à qui garde une oreille subtile. Il y a plus de distance entre les dialogues de *la Rafale* et ceux que tiendraient les personnages de ce drame, s'il arrivait qu'ils le vécussent, qu'il n'y a de différence entre les conversations d'*Andromaque* et celles des raffinés de 1670. Je ne vois guère que Sacha Guitry qui, étant le véritable photographe et phonographe de la réalité, donne l'impression criante, ou criarde,

de la simplesse. Mais c'est, au fond, qu'il n'a pas de forme qui lui soit propre, et tous ceux dont il fait les délices n'ont jamais pensé qu'il fût un écrivain. Des réussites proches du chef-d'œuvre, comme *Morte la bête*, sont-elles vraiment autre chose que des fusées splendides? Les meilleures pièces de M. Lenormand, qui est un écrivain sûr et volontaire, et du reste un très bon nouvellier, ont si peu de texte qu'on sent bien qu'il est supplétoire dans une telle esthétique...

Il semble donc que par ses voies les plus heureuses et les plus originales aussi, le théâtre tende en effet à déclarer son indépendance. Au sens noble du mot, comme au sens satirique, il cherche *à n'être plus de la littérature.* Les efforts assez récents de composition nouvelle, de mise en scène, la recherche exclusive de l' « atmosphère », comme on dit, *id est* d'une impression quasi physiologique, tout cela montre que l'art dramatique veut n'être plus que lui-même. Souhaitons-le-lui, sans ironie aucune, comme nous le souhaiterions au cinéma. Il est possible, en effet, que ce soit ici le fruit d'une évolution naturelle. Je la crois profitable, comme tout ce qui aboutit à une séparation de pouvoirs, à la clarté.

D'autant plus que tous les gens de goût marquent à présent une horreur indicible pour les tentatives proprement littéraires du théâtre. Cette fois j'entends le mot dans l'acception péjorative. Quels que soient les espoirs qu'on puisse fonder sur le théâtre en vers, et quel que soit le talent de ceux qui s'y adonnent encore, la désaffection du public à son endroit est assez visible ; et la critique lui marque une espèce de tendresse apitoyée. Si le culte de la poésie se maintient encore, c'est dans un canton de mieux en mieux séparé du commun. De plus en plus le lyrisme est conçu par nous comme un genre secret, plein de vibrations mystérieuses, appuyé sur des procédés indépendants de tous les autres, une langue, une logique spéciale. Bref, rien en lui qui supporte la traduction scénique. C'en est assez pour comprendre que les drames de M. Rivoire ou de M. Larguier, qui sont pourtant de qualité, paraissent aux yeux de beaucoup de gens appartenir à un genre quasi périmé. Il semble que le drame romantique illustré par Rostand dans la période qui nous occupe n'ait rencontré qu'un succès de public et qu'il n'ait jamais atteint jusqu'à l'audience des délicats ; au reste sa postérité est fort maigre.

Et nous voudrions être autorisés à ne parler du drame

poétique qu'à propos de la poésie. Qu'on le veuille ou non, c'est à l'égard de la poésie seule qu'on juge généralement aussi bien Maurice Rostand que Paul Claudel ; et il va de soi que ce jugement fait de Claudel, non un grand dramaturge, mais un grand poète, et laisse Maurice Rostand ce qu'il est, c'est-à-dire rien du tout... Que si l'on voulait maintenant parler du théâtre naturiste, ou post-symboliste, des Ghéon, des Saint-Pol Roux ou des Bouhélier, on voit assez qu'il serait plus légitime de le replacer dans *l'école* d'où lui est venu son style, et non dans son *genre*, d'où il ne tire à peu près rien. La constitution d'un art dramatique de plus en plus indépendant des autres arts rend étrangement nette la frontière du théâtre et de la poésie. Et si nous en jugeons franchement, le théâtre n'a pas encore de style qui lui soit propre ; je veux dire qu'il ne l'a plus ; dès lors qu'on a déserté l'amphigouri des mélos romantiques et la pompe de la vieille tragédie, et même le style de Maeterlinck, comme étant des procédés proprement littéraires, le théâtre n'affirme sa singularité que par ses ressources extérieures et physiques : composition, découpage de l'action, ordonnance de la mise en scène. Là s'arrête la critique des lettres.

Au reste, ce n'est point en jetant un coup d'œil sur le théâtre qui reste obstinément accroché à la littérature que nous pourrions regretter ce divorce. Les auteurs en renom depuis vingt-cinq ans peuvent manifester une dramaturge intéressante ; mais ils ne sont en général que de mauvais écrivains. Pis encore, des écrivains attardés. Il semble qu'il y ait même dans leur goût un retard systématique sur le bon goût des lettrés ; et qu'ils prennent à tâche de vulgariser les styles démodés, longtemps après leur déchéance. Voilà ce qui explique l'atroce figure du style d'un Paul Hervieu ou d'un Bataille. Je ne cite que ces deux noms comme étant ceux de deux hommes qui firent, après tout, des pièces « qui se tenaient », qui connurent un succès notable, et dont cent autres écrivains nous donnent à présent la monnaie... Comment écrit le premier? dans la plus lourde prose héritée des naturalistes, dans cette prose aujourd'hui confinée au journalisme politique, hérissée de néologismes abstraits, chargée de barbarismes pachydermes, soutenue de la plus molle syntaxe (cascades de génitifs, déséquilibre total des périodes.) Bref c'est l'abominable

style des discours de Clémenceau, le charabia pseudo-scientifique, le margajat primaire qu'on trouverait encore dans gazettes partisanes, en province, mais point chez le pire de nos romanciers (1). Or Paul Hervieu était célèbre, et même estimé. Or Paul Hervieu plaisait à Brunetière en personne. Or Paul Hervieu composait classiquement des pièces charpentées et claires, non sans grandeur apparente. Ce contraste illustre trop bien ce que nous soutenons depuis trois pages.

Que dire alors d'Henry Bataille? Chez celui-ci ce fut la queue du style « symbolard » et « esthète » qu'on vit se recourber en replis tortueux ; les fausses élégances, le roseau ornemental, la décoration Morris, la verrerie en toc, les orfrois et gemmes au rabais, tout ce qu'on peut imaginer de plus horrible et déjà de plus vieillot. Or Bataille avait un cœur trouble de poète véritable. Or Bataille chantait dans ses pièces ce qu'a de mélancolique et d'humain la part éternelle du romantisme. Qu'un auteur aussi célèbre ait, jusqu'au bout de sa carrière, « daté » aussi tristement, à l'égard du style ; qu'il en ait eu conscience et orgueil ; plus encore, que ce défaut même ait été aux yeux de son public une part de sa séduction ; tout cela manifeste la vérité où nous en voulions venir après certains détours. On peut la formuler ainsi : *le style théâtral d'une époque n'a guère pour histoire que celle du style littéraire de l'époque précédente.* Si l'on descendait jusqu'au détail, il serait facile de prouver que les plus récents de nos auteurs à succès, ceux mêmes qui viennent de se lever au lendemain de la guerre, n'ont rien amené dans le style qui ne fût connu trente ans avant eux. Dans l'ensemble ils écrivent comme, décemment, on n'écrit plus ; et parler de leur art ce serait parler de Coppée et de Rostand, ou d'*Adoré Floupette* ou d'*Alladine et Palomides* ; tous noms qui ne nous rajeunissent pas...

*
* *

Ce n'est pas une vaine transition que cette association, semble-t-il, par les contraires. La poésie paraît dès l'abord être le champ où les tendances nouvelles germent et fleu-

(1) Il n'est pas de mon propos de citer. Je renvoie au recueil de M. J. Richard Bloch, *Carnaval est mort.* Le lecteur y verra un charmant sottisier.

rissent, lors même qu'elles doivent être transplantées ailleurs pour s'épanouir et porter leur fruit. On ne saurait donc trouver rien qui s'oppose mieux au théâtre, que nous avons considéré comme l'herbier des vieux styles.

Pourtant, si la poésie est bien souvent à l'avant-garde, elle maintient une étroite liaison avec les autres genres, et c'est justement au moyen du théâtre. Entendons-nous : d'un certain théâtre, celui qui est peu jouable, et qui n'est point joué. On lit *Iphigénie*, on lit *Tête d'or;* on éprouve assez peu d'envie de les voir à l'Odéon ou devant le beau mur d'Orange. Il est convenu que pour un assez grand nombre d'œuvres de ce genre, la fiction dramatique est secondaire. Elle est le prétexte, non le cadre, exactement comme dans l'œuvre de Gœthe, aux deux pôles opposés de l'esthétique, dans l'*Iphigénie* et le *Second Faust*, que la scène supporte presque aussi mal l'un que l'autre.

Les traits de la poésie de notre époque se résument très facilement, si l'on renonce à tenir compte de ce qui n'est que survivances :

D'une part, aucun style nouveau à proprement parler ;

D'autre part, une transposition du style mallarméen ;

En troisième lieu, le dépouillement du romantisme *extérieur*.

*
* *

Ces trois points méritent développement pour ne pas sembler fixés avec arbitraire. Le premier nous semble assez au-dessus de tout conteste. La période contemporaine n'a pas innové comme avait fait la génération 1880-1890, ni même comme la génération de 1830. Pour innover, il faut rompre. Il n'y a pas eu de rupture envers ce qui nous précède immédiatement. Ceci n'entraîne pas que notre temps ne puisse prendre une physionomie originale. Mais la fièvre d'archaïsme et de néologisme qui sévissait il y a cent ans (1), la fureur de créer un lexique et même une syntaxe entièrement nouveaux, qu'on vit déchaînée, il y a quelque trente-cinq annnées, nous n'y offrons rien de comparable. Il y a eu évolution, et point du tout révolution.

Aussi, pour commencer par l'extrême, et, comme on

(1) V. Brunot, tome dernier de l'*Histoire de la littérature* de PETIT DE JULLEVILLE.

dit, le cas-limite, nous mentionnerons, en peu de mots, le seul essai de violence formelle que l'époque actuelle ait enregistré. C'est la tentative qui prit naissance, au plus tôt vers 1908, à quoi présida Guillaume Apollinaire, et qui devait connaître, à la fin de la guerre, une fortune bruyante. Le public a appelé ce mouvement « cubisme littéraire » ; et comme, au vrai, il ne s'est pas donné de nom particulier, nous n'avons point de raison de récuser ce titre, cette métaphore. Pour le souci qui paraît avoir guidé ses initiateurs, je prie qu'on se reporte à un tome du *Jean Christophe* (1) de Romain Rolland, où il n'est pas, certes, clairement expliqué, — car c'eût été impossible, — mais où le milieu qui leur servit de bouillon de culture est fort exactement décrit.

En effet, ce fut un milieu cosmopolite, désireux de créer un style international, traduisible immédiatement dans tous les idiomes de l'Europe moderne. Il y réussit. M'accusera-t-on d'outrance si j'affirme que ce fut une idée allemande? L'allemand, en tant que langue, est arrivé depuis cent cinquante ans, et malgré les efforts des écrivains de génie qui l'illustrèrent, à un état de moindre résistance, de passivité ; il offre proprement, chose curieuse, l'exemple d'un langage sans aucun nationalisme ni sans aucune défense... Transporter cette particularité au style, à la langue des Français, telle fut l'idée plus ou moins consciente du « cubisme ». On ne prétend pas, à l'instar du symbolisme, tirer de la forme des richesses nouvelles : on prétendit se passer de la forme, du matériel même du langage, fermer les yeux sur les traditions et les héritages de notre prose et de nos vers. Un tel travail, par essence tout négatif, aboutit aisément à la réussite. Notez qu'il ne s'agissait pas encore, au temps de *Sic* et de *Nord-Sud*, de tourner en dérision l'art littéraire lui-même, et de démontrer par l'absurde l'inanité de posséder un langage humain. Le « cubisme », ou prétendu tel, fut une chose, le « dadaïsme » en fut une autre, et point le descendant du premier. Celui-ci proposa seulement ce but biscornu à la poésie : ne point avoir une forme.

Certaines gens peu avertis ont cru pourtant voir dans cette audace un aboutissement du symbolisme et du romantisme, par delà le symbolisme. Ils avaient raison en ce

(1) *La Foire sur la place.*

sens, s'ils dénonçaient dans ce libertarisme l'achèvement du libéralisme; ils avaient tort s'ils considéraient non le fait, mais les intentions. Extérieurement, il est des vers, fort anciens, de M. Kahn ou de M. Viélé-Griffin qui ne présentent pas une grande différence avec ceux d'Apollinaire. Mais les premiers cherchaient à enrichir la palette, — en quoi je tiens qu'ils échouèrent ; — le second ne s'intéressait plus du tout à la palette. Ce fut enfin le triomphe absolu du style subjectif que les bons critiques traditionnels ont cru identifier depuis longtemps, dès les *Poèmes saturniens*, faute d'y avoir reconnu autre chose.

A titre d'exemple, ce passage d'*Alcools*, où l'on voit quel abîme sépare le verlainisme et le mallarmisme, dont l'esthétique commande des nécessités, des choix, des règles, comme toute autre, de ce style qui n'est qne débraillé ou sans contours :

*Tout ce que je ne connaîtrai jamais,*
*Tout cela, tout cela changé en vin pur*
*Dont Paris avait soif,*
*Me fut alors présenté,*
*Actions, belles journées, sommeils terribles,*
*Végétation, accouplements, musiques éternelles.*

Oui, je crois que l'on peut prétendre qu'il n'y a pas proprement de *forme* dans ce style. Car la *forme* se résout en *formules*, et cette limitation, qui répugnait à nos innovateurs, est chose naturelle. Il n'y a pas lieu de se demander si la pesanteur, par exemple, est fâcheuse et dégoûtante. Il faut la subir avec diverses autres tyrannies. De même l'enchaînement de tout art à sa matière. Et en niant sa matière, cet art-là, le seul nouveau, a nié l'art.

*
* *

Pour ne rien omettre, il convient de rappeler ensuite une autre école qui, par un souci analogue, quoique moins tyrannique, a failli semblablement. École, dira-t-on? Il faut bien, malgré qu'on en ait, retomber dans des classements aussi artificiels quand il s'agit de poètes. Chez eux, la théorie n'est pas moins puissante que les tempéraments. Et s'il est un de leurs groupements où ce déséquilibre-là ait été visible, c'est bien celui qu'on nomme unanimiste. Il y a, il y eut plutôt, un style unanimiste. Il ne fut pas constitué, comme

le précédent, par une simple négation, et il n'a pas conduit ses tenants à une impasse aussi bien fermée. Cependant, il procédait, comme l'autre, d'un dédain de la forme, celui-ci plus intellectualiste que sentimental.

On se souvient que l'unanimisme, controuvé de toutes pièces par des philosophes, sincères ou non, se présente comme une éthique bien plus encore que comme une esthétique, et surtout bien plus que comme une poétique. Et sans doute un de ses fondateurs a ouvert un cours technique de poésie. Et sans doute les critiques de ce bord n'ont pas manqué, dans maint ouvrage, d'exposer leurs doctrines en matière de style. Mais elles sont, en général, plus critiques que constructives, et puis, quelles qu'elles soient, elles doivent se juger d'après ce qu'elles ont produit. Or, les poèmes unanimistes, dépouillés obstinément de la rime et de toute élégance extérieure, visent à la rudesse que j'appellerai, non sans une alliance de mots dont je ne suis point responsable, la rudesse tendre et sentimentale. Il s'agit d'y produire, en effet, si l'on parle de morale, un humanitarisme à mains calleuses, ce qui est touchant et louable, et, si l'on parle métaphysique, une sorte de durkheimisme visionnaire. Ce n'est guère métaphysique, m'objecterez-vous. Il en faut convenir ; mais il sufffirait que ce fût lyrique ; et je crois qu'au fond la vie moderne propose un lyrisme unanimiste ; mais ceci nous importe seul, présentement : le style unanimiste, pour nouveau qu'il ait voulu paraître, n'a jamais emprunté que deux voies, frayées depuis longtemps avant lui ; contradiction étrange : l'une est celle de la rustauderie, l'autre celle de la préciosité ! Tantôt du Verlaine de pharmacie, tantôt la guirlande de Julie de la rue Grange-aux-Belles.

*Mais quelle chose impénétrable en son essence*
*Est la naissance de toute heure !*
*...O toi qui portes la face dure,*
*Etire-toi tout déployé en gestes grands;*
*Et frénétique à me briser,*
*Sois autour de moi la tension de moi.*

Ou bien :

*Le coteau, face penchée,*
*Avec une longue barbe de pins qui descend*
*Et quatre galons de mur au manteau.*

Style et métrique, tout n'est que heurts et cacophonies, et cette dureté voulue et apprêtée, variée de coquetteries mal placées, rejoint par un effet singulier le débraillé de l'école précédente.

Il y a un troisième élément dans ce style-là, que je nommerais volontiers à part, à cause de son importance historique : c'est le claudélisme. A vrai dire, c'est du claudélisme sans ampleur, le claudélisme à souffle court.

*
* *

Le claudélisme proprement dit mérite une étude à part, puisque l'existence même de son nom lui confère une réalité objective. On s'étonnera peut-être de le voir figurer dans un paragraphe destiné à prouver que la période actuelle ne connaît rien de nouveau sous le soleil poétique. Il se pourrait bien qu'il apparût à la plupart comme la seule conquête positive de ce temps : on reconnaîtrait cette valeur, sans aucune mauvaise humeur, à une réussite individuelle. L'œuvre d'un homme de génie, ou de grand talent, fût-elle isolée, se suffit bien lors même qu'elle ne prête qu'à des imitations stériles ou ridicules. Au fond, Verlaine n'a pas engendré de bon verlainisme ; Jammes n'est responsable que de très mauvais jammisme ; il ne serait donc pas étonnant que Claudel restât un isolé. Mais, en fait, s'il semble devoir le rester à l'avenir, c'est-à-dire privé de postérité, en revanche, il ne l'est point du tout à l'égard du passé, et j'entends de ses maîtres. Le claudélisme ne diffère que sur un point du symbolisme : c'est par l'élément biblique ou pseudo-biblique qu'il ajouta à la leçon des inspirateurs déclarés de Claudel. Cet élément biblique, c'est au fond ce que nous appellerons le *style-traduction*, comme si jadis les traductions eussent prétendu plier la langue traductrice aux contours et aux idiotismes du texte traduit.

Enfin, disons, pour éviter de reconnaître claudélisme une valeur éclatante de nouveauté, que la plupart des œuvres de notre auteur remontent au delà de la période qui nous occupe. Sans doute la plupart de leurs éditions, encore bien ésotériques pour la plupart, portent-elles le présent millésime ; mais on sait qu'elles furent écrites il y a fort longtemps, en pleine époque symboliste, et dans l'âge florissant de la jeunesse, quittes à être remaniées plus tard, trois

ou quatre fois, dans une mesure qui nous échappe et sur quoi les regratteurs auront plus tard de bien belles thèses à composer et de belles comparaisons synoptiques...

Quoi qu'il en soit, force nous est de considérer le claudélisme comme formé, à doses inégales, de rimbaldisme et de style-traduction. Le style de Rimbaud, sa langue même échappe assez à l'analyse formelle. Il inclinait volontiers à construire des phrases d'aspect correct et même équilibré, — il y a dans les *Illuminations* des périodes harmonieuses, — mais à atteindre l'obscurité par une logique verbale fort différente du discours ordinaire et, parfois aussi, au moyen d'une déformation systématique et arbitraire du sens normal des vocables. Normal, ce ne serait rien. Mais le sens traditionnel ni étymologique n'est mieux respecté (1). C'est le seul principe qui rende si obscurs les textes les plus fameux de Rimbaud, je parle de ses proses. Paul Claudel n'a eu garde de négliger un tel procédé ; et nous n'hésitons pas à penser que c'est là le plus caduc de son œuvre. Cela pour des raisons toutes prosaïques, à quoi l'on faisait allusion plus haut : si l'obscurité demeure à la génération présente, combien plus vite ces textes ainsi torturés, contre l'essence même de la langue, deviendront-ils lettre morte en fort peu d'années ! Il n'y a, de cet échec prédit, nul triomphe à tirer. On n'y prévoit que le jeu de lois très matérielles. C'est pour cette raison que les du Bartas, les Chapelain, les René Ghil et tous ceux qui ont cru que l'individu peut disposer en maître trop absolu de cet organe collectif qu'est une langue, se condamnent éternellement à vivre comme des rois barbares dans une île déserte ; elle devient vite légendaire. Mais nul n'y aborde plus.

Mis à part ce travers, le style claudélien ou pseudo-biblique garde pour originalité son autre élément constitutif. Le verset et la séquence, imités des proses du moyen âge et qui semblent commandés par un texte préexistant dans une autre langue, c'est assurément un trait nouveau de notre style poétique. Notons qu'il est aux styles français ce que le style latin des psaumes est au latin. Les prêtres, si bon latinistes soient-ils, ont du mal à suivre le texte de leur bréviaire, vu que le latin calqué sur l'hébreu n'y a

(1) On sait qu'*Illuminations*, dont tout le monde croit comprendre le titre, veut dire en l'occasion *Enluminures !*

guère qu'une valeur de « seconde épreuve » d'un original. Pareillement le claudélisme nous surprend, tantôt de fatigue, tantôt d'admiration, parce qu'il semble une rédaction du second degré.

*Ainsi quand tu parles, ô poète, dans une énumération délectable,*
*Proférant de chaque chose le nom,*
*Comme un père, tu l'appelles mystérieusement dans son principe et selon que jadis*
*Tu participas à sa création, tu coopères à son existence.*

On ne saurait exagérer l'influence que ce style parfois sublime, parfois bizarre, et à coup sûr artificiel au possible, a exercée sur la poésie et sur la prose. Il a changé, sans qu'on y pense, les lois ordinaires de la traduction, dans les traductions véritables ! Et les innombrables adaptations qui paraissent aujourd'hui d'auteurs anglais, grecs, latins ou orientaux, ont toutes ce caractère de contraindre le français à n'être plus qu'un masque transparent sur le texte étranger. Rien n'eût choqué davantage M. de Sacy, ni Vangelas qui mit trente ans à tourner Quinte-Curce en nôtre langue... Mais il faut constater le fait, qui nous a éloignés un moment de la poésie.

*
* *

Le style-traduction en lui-même n'est pas si original qu'on le croit, et l'honneur ne saurait en être rapporté, si c'est un honneur, à la nouvelle période : il pourrait bien n'être qu'un avatar du *mallarmisme*. Car nous nous souvenons que lors des débuts de Mallarmé, les critiques timides soutenaient que son style leur avait tout l'air d'être calqué sur un anglais concis, synthétique et contourné, celui, si l'on veut, de Dante-Gabriel Rossetti dans ses sonnets. C'est en effet les transformations du mallarmisme qu'il nous faut envisager à présent.

On a dit et redit, et, je pense, avec raison, que l'art de Mallarmé était une impasse ; il est curieux cependant qu'il n'ait mené directement nulle part et qu'il ait suggéré à beaucoup de gens, depuis un quart de siècle, de prendre un chemin qui mène, lui, à un but précis. Ce n'est pas en effet le *mallarmisme littéral* qui exerce cette influence, mais

une esthétique qui en est sortie, et que nous ne mentionnerions pas ici, si elle n'était une stylistique. C'est la stylistique que j'appellerais volontiers de l' « anti-prose ».

Son règne coïncide avec la diffusion croissante de ce culte nommé plus haut : le culte du lyrisme pur. Interrogez les poètes, de quelque école qu'ils se réclament, qui marquent aujourd'hui une certaine originalité. Ils professent tous que le langage poétique doit se séparer le plus possible de celui de la prose, que le plus grand ennemi du lyrisme est le didactisme, les procédés du discours trop logique. Même des poètes d'aspect oratoire, comme Valéry ou F.-P. Alibert, si vous les regardez de près, vous verrez que leur « discours » résonne à demi comme du Racine ou du Chénier, à demi comme *Hérodiade*, avec prédominance de la seconde tonalité. Ne croyez pas qu'il s'agisse de musicalité pure et simple, de légéreté ailée, de verlainisme. Il s'agit de syntaxe : de prêter au démon poétique une démarche moins ordonnée et plus cursive qu'au dieu de la prose. Bien entendu, cela conduit à ressusciter les tropes les plus vénérables ; et je ne compterai pas les syllepses, les hypallages, surtout, qui sont à la base de ce style-là (1).

Mais le fait subsiste : c'est de Mallarmé qu'est emprunté, bien plus que de Verlaine, le souci nouveau, le souci constant des poètes de cette génération. Quand un critique prétend retrouver dans Valéry ou Alibert du didactisme abstrait, qui lui rappelle Pompignan ou Sully Prudhomme, c'est qu'il n'a pas d'oreille ; c'est qu'il ne perçoit pas cette vibration indéfinissable que Mallarmé ordonne de faire sentir sous la trame des vers. Elle s'obtient pratiquement, si tant est qu'on puisse en donner des recettes, par des rythmes choisis, bondissants ou dansants, l'heptasyllabe préféré à l'octosyllabe, les stances aux tirades — encore n'est-ce pas une règle — par une syntaxe plus rapide et plus compliquée à la fois que la syntaxe usuelle, enfin, par un vocabulaire où les mots n'ont que des sens pleins et prégnants, soit par contrastes, soit par alliages. On sera peut-être surpris qu'au style même, *id est* à la syntaxe, nous attribuions des caractères qui semblent contradictoires : rapidité et complication. Qu'on lise pourtant les *Poèmes de*

(1) Le véritable précurseur de ce style est évidemment M. Raymond de la Tailhède *(Métamorphose des Fontaines)*.

*circonstance* de Mallarmé, qu'on lise ensuite les *Contrerimes* de Toulet, et les poèmes de toute son école, que nous n'avons pas à dénombrer ici, on y verra comment s'opère l'union de ces deux qualités, au détriment du prosaïsme même. J'ajoute, pour être juste, que tous les grands poètes ont eu, peu ou prou, le même souci : on en trouverait des preuves, par brassées, dans Racine, un des plus hardis de nos stylistes :

*Vide de légions qui la puissent défendre,*
*Leurs femmes, leurs enfants sauront-ils m'arrêter?*

Aussi, en assignant des aïeux aussi nobles à ce *mallarmisme* nouveau dont je note ici l'influence, je me sens plus à l'aise pour y ranger un certain *toulétisme* dont l'importance historique est presque aussi grande que celle du *romanisme* proprement dit, lequel va se retrouver sur notre route. Disons, pour achever ici notre propos, que le style mallarméen, ainsi conçu, paraît à peu près exclusif du vers libre, quoi qu'en disent des mallarméens qui se croient orthodoxes, tel M. Jean Royère. Au reste, je crois que cette orthodoxie apparaît une hérésie pure et simple à qui connaît l'Église de M. Valéry, où la doctrine revêt tant de majesté que cette majesté doit bien être de la rigueur.

Ce mallarmisme à aspect classique a rejeté dans un étrange éloignement les procédés anciens du discours poétique. Aussi attendrait-on de nous vainement un historique du style post-hugolesque dans la présente génération. M. Richepin a survécu et s'est survécu ; il est de peu d'importance qu'il renaisse en poètes secondaires : il ne saurait rien présenter qui fût singulier à notre temps.

Enfin le verlainisme proprement dit, celui que j'appellerai facile et lâché, a vu décliner nettement sa fortune. Verlaine est le type même du génie qu'on n'imite pas sans le singer : son art est bien justement un de ceux qui n'ont pas eu de *formules*, et par conséquent n'ont point donné de leçons *formelles*. S'il y a une impasse dans l'art qui précède notre quart de siècle, une impasse où, du reste, peu de poètes se sont fourvoyés, par raison et par timidité, s'il y a en somme un art mal transmissible, isolé, stérile jusqu'à un certain point, l'expérience prouve que c'est celui de Verlaine et non point celui de Mallarmé.

*
* *

En dernier lieu, le style poétique nous paraît avoir dépouillé le romantisme de forme ; et tout ce que nous avons dit plus haut conduit à cette constatation. L'agrandissement du domaine lyrique par le dix-neuvième siècle représente très évidemment une conquête définitive. Ceci posé, nos assertions seront peut-être dépourvues de l'équivoque qu'on y pourrait chercher. Il y a un fond romantique. Je ne m'en occupe nullement ici, persuadé du reste qu'il nous est devenu essentiel, et qu'il s'est accru considérablement. Mais il y a aussi une forme romantique. Elle peut se définir, non par la prédominance oratoire, car cela caractériserait aussi bien tout lyrisme d'apparat classique, mais bien par la liberté absolue de la langue, et naturellement aussi des thèmes. Cette libération *par en haut*, nous en profitons encore, et je ne conteste pas que notre langage poétique est bien plus composite que celui des Ducis et des Chênedollé ; mais la libération *par en bas*, force m'est de voir quelle réaction s'opère depuis vingt-cinq ans contre elle.

Le mallarmisme, le culte du lyrisme sans attaches prosaïques, voilà qui fait déjà comprendre une partie de cette réaction. Il y a infiniment moins, si j'ose dire, de mallarmisme par avance, dans les *Feuilles d'automne* ou dans *Rolla*, que dans Chaulieu, Saint-Amand et Maynard. Les thèmes limités, c'est peu ; mais, si l'on veut bien m'entendre, c'est plus encore que les thèmes bourgeois. La chasse acharnée au didactisme a atteint bien plus cruellement le style romantique que le style classique et surtout le style pré-classique. Au fond, nous avons renié le *romantisme* au profit du *romanticisme*. Et si romanticisme il y a, nos théoriciens (Alibert, Valéry) puisent dans Charles Nodier et non dans Hugo l'esthétique de leur muse. Je veux dire qu'on en est revenu au culte de la langue classique dans ce qu'elle avait de plus apte à la poésie, c'est-à-dire *un vocabulaire plus spécial*, ensuite *une syntaxe moins nue*. On trouvera ici la clé de ce mouvement que les uns nomment « roman », les autres « archaïsant », d'autres absurdement « néo-classique », qui se fait jour dans plusieurs genres depuis vingt-cinq ans. Je dirais même volontiers tous les genres, étant prêt à distinguer les genres mineurs des genres plus ambitieux.

Le mallarmisme primitif, celui de Mallarmé, avait, en

tout état de cause, un élément de barbarie. Il supposait, avec les meilleures intentions du monde, que le style français tel que nous l'offre l'usage normal, tel que le propose la tradition, fût incapable de donner la « vibration » tant désirée. Aussi se lança-t-il dans les innovations arbitraires, et traita-t-il le langage comme on traite une langue avec qui l'on n'a aucun lien de parenté, pour qui l'on a peu de sympathie naturelle. Je crois que cela venait d'une culture insuffisante, tout spécialement en grammaire historique. En face de ce mouvement, le jammisme, issu du verlainisme, crut pouvoir jouer la difficulté en faisant appel au style familier et désordonné : malgré des réussites musicales qu'on aurait mauvais gré à contester, cela conduisait tout droit à ne cultiver plus qu'un lyrisme mineur, faussement populaire, et pour employer encore ce terme, débraillé. La vraie solution fut apportée par d'autres...

Et ici, je prie qu'on ne soupçonne pas en nous une partialité indulgente. Nous prétendons n'enregistrer qu'un fait hors de la discussion. Et ce fait, ce fut le *romanisme*, et son succès immédiat ou médiat. Le romanisme, qui remonte, comme on sait, à 1891, et dont les fondateurs furent Moréas, Maurras, Raynaud, Du Plessys, La Tailhède, s'offrait essentiellement comme un appel à l'ancienne langue, un recours à l'archaïsme pour suppléer à l'insuffisance lyrique du style moderne. Archaïsme pour éviter barbarisme. La fortune de l'école proprement dite fut médiocre bien qu'elle ait produit nombre d'œuvres que nous n'avons pas à recenser. Mais sa fortune indirecte fut considérable et justement, dès 1896 à peu près. La veine nouvelle de Vielé-Griffin, de Henri de Régnier, à partir des *Jeux rustiques*, et d'Ernest Raynaud, en marque nettement l'influence. Et à compter du nouveau siècle, c'est une véritable vague de ronsardisme et de chéniérisme, l'un ne va guère sans l'autre, qui s'abat sur notre poésie. Nous n'avons pas à en faire l'histoire. Elle est inscrite assez clairement dans tous les recueils de vers importants parus depuis 1900 et surtout depuis 1905. On n'ouvre pas un livre aujourd'hui sans y surprendre la descendance de cet archaïsme, aux degrés divers, qui marque la poésie la plus singulière à l'époque que nous considérons. Pour reprendre des noms plusieurs fois cités, il suffit de se reporter à la nouvelle manière de Jammes même, et à la rénovation romane du mallarmisme, qui, depuis 1908 (Ali-

bert) et 1917 (Valéry), semble dominer, en qualité, l'art contemporain.

En bref, et pour donner à ce mouvement un nom moins spécial encore et plus libéral, nous l'appellerons l'*humanisme*, en distinguant soigneusement le sens de ce mot de celui, purement moral, que lui a conféré M. Gregh. L'humanisme doit s'entendre à l'ancienne mode, comprenant l'anacréontisme traditionnel, et l'horacisme qui, jadis, fit tant pour nos lettres, le virgilianisme aussi, et, à l'égard du français proprement dit, le ronsardisme. Renouer une tradition prémalherbienne, essayer de faire fleurir le lyrisme dans le style qu'il eût emprunté s'il avait fleuri à l'égal des autres genres aux dix-septième et dix-huitième siècles, voilà quel semble être l'idéal commun. Il ne s'agit point de pastiche, ni de cette réaction archaïque qu'on surprend dans toutes les littératures en décadence ; il s'agit surtout de préserver les exigences lyriques du danger anarchique qui menaçait le romantisme.

Aussi avons-nous écrit plus haut le mot *romanticisme;* aussi avons-nous rappelé les essais de Nodier, d'Ackermann et de Sainte-Beuve, qui conçurent le même dessein vers 1825, mais se virent ensuite déborder par le romantisme formel, celui que l'on peut appeler (à l'égard du style toujours) libertaire, celui contre qui s'est opérée précisément la réaction susdite ; elle vise essentiellement à redonner des règles au style poétique, au « lyrisme pur » que semble rechercher toute notre époque. L'histoire dira, dans quelque trente ans, si ces règles auront été fécondes, mais on peut dire, dès maintenant, qu'elles semblent généralement acceptées.

En résumé, le style romantique s'est embourgeoisé. Le style symboliste a vieilli (le style naturiste, issu de ce dernier, n'a pas connu d'illustrations très notables). En quantité et en qualité aussi, la poésie libre semble perdre chaque jour son importance. Elle atteint le fond de sa propre impasse et y piétine. Du cubisme au nihilisme, elle a montré qu'une certaine stérilité réside sans doute dans l'individualisme pur qui la fondait. Au contraire, c'est au confluent du mallarmisme et d'une espèce d'humanisme, à base d'archaïsme *roman*, que semble se trouver le nouveau courant vital de la poésie.

André Thérive.

*(A suivre.)*

# Le Village au bord de la mer

Il flotte, depuis la paix, je ne sais quelle brume sur cette *palud* bretonne où chaque été me ramène. J'ai presque peine à m'y repérer. Comme le navigateur dans les brouillards de l'Iroise, je guette, pour atterrir, l'éclaircie, et, de place en place, je jette la sonde. Quelles nouvelles m'apporte-t-elle du fond?

La guerre est venue. Elle est passée. J'ai vu ce qu'elle a fait en ce vieux pays précaire, le mysticisme des premiers mois, le matérialisme des dernières années, les longues patiences, les rapides profits. Commune aventure? Il est vrai. Car chaque village est un microcosme où s'exprime la destinée de la nation. Pas une secousse du sol de France qui ne se soit sans doute propagée, au cours des âges, à ce pays historique et perdu que presse l'Océan, à cette pathétique « fin de terre » où Tristan vint mourir, où le vent hurle autour des mégalhites millénaires et ces chapelles à demi ruinées.

Tout se propage partout. Mais partout réagissent les forces locales, avec ce qu'elles ont de personnalité. Que reste-t-il de la sienne à Penmarch?

*
* *

Devant Notre-Dame de la Joie, au dernier 15 août, nous causions, Le Goffic et moi. L'annuelle procession venait de

rentrer ses bannières. Des groupes de femmes stationnaient près de l'église — artisanes de Kerity parées de claires irlandes, paysannes bigoudenn en noir. Le soleil accusait la richesse des velours. Le Goffic me dit :

— Je suis frappé de leur élégance, et pas seulement de celle des costumes. La plupart de ces filles sont élancées, fines de taille, de mains et de traits. Je ne reconnais plus mes Mongoles d'autrefois. Vous qui êtes du pays, expliquez-moi donc cette métamorphose : mariages consanguins? Croisements?

Ni l'un ni l'autre, ou trop peu de l'un et de l'autre pour qu'il en soit tenu compte. Mais le mongolisme auquel Le Goffic se réfère, comme le sémitisme parfois invoqué, est-ce bien autre chose qu'une aventureuse hypothèse de curieux, illustrée de beaux vers (les siens d'abord) et vulgarisée par le bavardage des touristes? On n'a jamais trouvé de raison sérieuse à ces deux filiations, qui — naturellement — s'excluent. Les bigoudenn de Lucien Simon et de Lemordant, celles de Quillivic ne sont pas pour les démentir. Mais, abstraction faite du climat, du régime et du costume, du bourrelet épais, des cotillons à triple étage et des gilets superposés qui engonçaient les tailles, du bonnet qui tirait les cheveux et bombait les fronts, des brides qui faisaient saillir les mâchoires, du vent qui mord la peau, de l'embrun qui la cuit, de la réverbération qui plisse les paupières, ces Kalmoukes ou ces Phéniciennes de Plovan, de Plonéour, de Penmarch n'ont jamais été vraisemblablement que d'honnêtes Celtes, à l'instar de leurs maris, pères et fils, lesquels n'ont pas coutume d'être aussi énergiquement revendiqués par l'Asie.

Le Goffic est la sincérité faite homme de lettres. Son étonnement prenait ici la valeur d'un témoignage. Je l'éclairai cependant de mon mieux. Il y a trente ans, quand il prit contact avec la population bigoudenn, toutes ces filles de Penmarch menaient la rude vie de la grève et des champs, dans un pays merveilleusement ras, éventé et même ensoleillé à souhait. Depuis, l'usine, le *picot*, la couture ont fait de l'ombre. On est moins sorti le jour, et davantage la nuit. La danse a délaissé les cours de fermes pour l'arrière-salle des cabarets. L'opulence trapue des jours de gala s'est allégée à mesure. Le corsage et la jupe se sont mieux ajustés au corps ; le ruban, cet accessoire, s'est

hypertrophié, la coiffe exhaussée comme s'il n'y avait plus de rafale à craindre. Les cheveux, perdant toute sagesse, se sont mis à manger le front et les joues — *commeà la ville.* Toute notre Basse-Bretagne subit aujourd'hui, sans douleur, l'assaut des modes citadines. On se doute bien que le costume n'en a jamais été exclusivement indigène, qu'on y pourrait retrouver, sans chercher beaucoup, le haut-de-chausse et le pourpoint de l'ancienne France, interprétés par les tailleurs du cru, historiés par des brodeurs ingénieux. Mais une telle fidélité de souvenir équivalait à la pleine originalité. Aujourd'hui les distances se rapprochent : dommage pour le caractère, si l'élégance y gagne !

Elle n'y gagne pas toujours. Pendant la guerre, les loyales étoffes traditionnelles ne venaient plus au pays — ni les draps noirs dit Berg-op-Zoom, et dont la fabrique est, je crois, montalbanaise, ni les molletons blancs que verdit si délicatement l'air marin, ni les robustes toiles tannées. De maigres serges, d'inconsistantes cotonnades apparurent, escortées de prétentions faubouriennes. Au lieu des tricots serrés qui leur dégageaient le cou, les matelots prirent des jerseys de ville. Ce fut le règne de la bottine à boutons, du pantalon-ceinture et de la casquette à visière, de lad ou de yachtman. Les jeunes pêcheurs qui se promenaient à terre ainsi accoutrés, les poches pleines de l'argent de la pêche ou des allocations, avaient vraiment une fâcheuse allure, une vulgarité imprévue et douloureuse, même pour d'autres observateurs que des peintres, surtout épris de pittoresque local. Rien de mieux fait pour éclairer sur le sens profond du costume.

Avec lui évoluent, dans nos villages de plus en plus peuplés, les visages et même les corps. Plus de finesse chez les femmes, comme le constatait Le Goffic ; plus de joliesse, de morbidesse. Dans quelle mesure faut-il y voir la parure fragile de la tuberculose, de l'anémie et de la dégénérescence? Dans un air progressivement confiné, le type touranien s'atténue à vue d'œil. Il faut dire aussi que ce peuple traîne de trente à quarante ans d'alcoolisme. Pas davantage : cela suffit pour compromettre une race. Telle quelle, celle-ci demeure, dans l'ensemble, endurante et forte.

Les moins défendus contre le poison, ce sont les hommes. Les comptoirs croissant et multipliant sans contrainte, la tentation est à trop de portes. Un pêcheur enrichi par sa

pêche et par la chance (comme Gripus, il aurait trouvé un trésor, sinon au fond de l'eau, du moins sur la falaise), meurt en laissant à ses enfants tout son bien. Un à un, ses fils abandonnent — ou à peu près — la mer pour « monter un commerce », c'est-à-dire pour débiter de l'alcool.

Du plus loin que je me souviens, le cabaret a été sur ce littoral l'image la plus représentative du modernisme. Est-il surprenant que modernisation y soit, neuf fois sur dix, synonyme de dégradation? Le régime de guerre a eu ceci de louable, qu'il limita — oh! timidement — la vente de l'alcool. Auparavant, le bigoudenn était buveur d'eau — et volontiers d'eau-de-vie. L'eau-de-vie de guerre étant rare, coûteuse et fade, et l'alambic ne trouvant pas à s'employer sur cette terre sans fruits, il se rabattit sur le vin. Il semble en avoir gardé l'habitude : c'est un progrès.

*
* *

Même réduite, la consommation de l'alcool reste considérable au Penmarch, et quel surcroît de ressources pour la caisse communale, si elle gardait le produit des taxes d'octroi qu'il acquitte! Mais voilà : une loi déplorable a voulu qu'on fît une masse des sommes ainsi perçues en France, pour les répartir entre toutes les communes. Il ne sert donc plus à l'une de boire plus qu'une autre.

A la porte du cimetière, le fossoyeur me fait cette plainte. Son sens de la justice est révolté d'une mesure aussi évidemment inique. En vain entamé-je contre l'alcool un vertueux réquisitoire : il ruine la santé, vieillit avant l'âge...

— Justement! Avec l'argent qu'il rapporte, on pourrait soigner ceux qu'il détraque.

Les invalides de l'alcoolisme! Je n'avais pas, je l'avoue, envisagé ce détour.

La conversation se poursuit, non sur le crâne d'un Yorick bigoudenn ni sur la destinée de l'homme chétif, mais sur le train des choses municipales. Alcool à part, le fossoyeur se montre optimiste. La santé publique? Bonne, sans doute : hier, c'était son premier enterrement depuis six semaines. Sur 6 700 habitants — 6 735, dernier chiffre, en augmentation de quelque 500 sur l'avant-dernier, — un mort en quarante-cinq jours, ce n'est guère. Que les temps sont changés, depuis l'été de la grippe espagnole, qui fit tant

creuser de fosses en ce cimetière presque neuf!... Qu'ils sont changés aussi, à d'autres points de vue! La gestion des deniers communaux paraît être en de bonnes mains. Il y a à la mairie un maire jeune et zélé, trois secrétaires qui travaillent, plus de sérieux et d'ordre, assurément, qu'autrefois. Faut-il en croire ses oreilles? Ici, c'était le paradis des gredins. Jamais féodaux bardés de fer ne pillèrent, rançonnèrent et subtilisèrent aussi impunément que tels magistrats du lieu, porteurs d'une écharpe dont le rouge, mis en évidence, les sacrait tabous. Eux et leurs aides. Les administrés le savaient, mais laissaient faire. L'aptitude du Français frondeur à se laisser plumer atteint son apogée chez le Breton, clairvoyant, mais fataliste. Il faudrait aller en Russie pour trouver mieux.

Est-ce un fruit de la guerre, que la présente amélioration? Dans ce pays qu'elle n'a pas dévasté, faut-il voir quelque chose d'analogue à ce qui se passe dans les villages ruinés du front? Une volonté qu'on peut dire française s'y observe, d'en mettre en valeur les ressources, de la rendre habitable et prospère. Je me laisse énumérer par l'utile fonctionnaire dont j'ai fait rencontre une série d'innovations ou de projets : bascule au bourg, lavoir à Kerouilh, école à Kérity, un aqueduc en perspective, peut-être même une usine distributrice de lumière et de force, il faut que j'approuve et que j'admire. Une belle route droite dont j'avais vu l'amorce l'an dernier joint maintenant le phare d'Eckmühl à la jetée, active en cette saison, de Saint-Guénolé. Elle nous amène une recrudescence de roulements d'autos, et la virginité de la palud, autour de Notre-Dame de la Joie, est troublée par les beuglements des sirènes, l'odeur du pétrole et la fureur des démarrages. J'en soupire. Et cependant, c'est bien. Et il faut souhaiter qu'on ne s'en tienne pas là, que l'on en fasse autant côté mer, que les ponts et chaussées établissent une bonne digue à Kérity, dont le port se désable, se creuse, dont les défenses sont ruinées et s'écrouleront un jour ou l'autre, laissant le passage au flot — comme ce dut arriver il y a quatre siècles. Il faut qu'un feu éclaire les brisants des Groumily et l'étroit chenal qui les longe, qu'on fasse sauter quelques roches à la passe de Saint-Guénolé — prudemment — pour la rendre praticable en tout temps et par toute mer, non seulement aux sardiniers du port, mais aux petits cabo-

teurs qui n'osent y pénétrer, crainte de ne pouvoir en sortir, surtout aux thoniers qui viennent louvoyer aux abords, quand le vent de sud-est leur ferme la route du marché concarnois, et qui doivent transborder leur pêche en rade — une rade archi-foraine — avec de durs roulis parfois et sous les embruns qui détériorent le poisson. Il faut... il faut bien qu'elle se civilise, notre « côte sauvage ».

Après tout, cette sauvagerie qui nous fut douce, était-elle enfance ou sénilité? Ne péchons point envers la tradition par ignorance. Ce pays eut son ère de splendeur. Sous la barre des Etocs s'étendit un grand port, et qu'on croyait sûr. Une grande flotte s'y abritait. A terre il y avait des sécheries, des bureaux d'armateurs et de courtiers, du trafic, de l'organisation, de la vie. Quel cataclysme fondit là-dessus? On ne le sait pas bien, et ce mystère autoriserait les scepticismes. Mais les manoirs encore debout, les cheminées à moulures, les portes à arc, les pierres de taille partout dispersées sont des témoins irrécusables. Saint-Pierre, tassé sous le vieux phare, Sainte-Thunvez sans toiture ni vitre parmi les maisons de Kérity, Notre-Dame de la Joie à peu près intacte dans sa solitude, Saint-Guénolé réduit à sa tour carrée, et la croix qui marque la place de Saint-Fiacre, et le calvaire qui marque celle de Saint-Quirin, autant d'autres témoins. Et quel témoin que Saint-Nona, l'église paroissiale, ce chef-d'œuvre d'harmonie et de force, dressant sur la double plaine — mer et champs — sa masse imposante, élégante, quel témoin, avec les écussons de ses verrières, les morues sculptée dans le granit, et les caravelles de son portail! Tous ils nous disent d'aimer dans l'effort présent l'obscure mémoire d'un glorieux passé médiéval.

*
* *

Jackès m'invite à pêcher avec lui. Il est seul, ces jours-ci, sur sa barque. C'est gênant pour hisser, manœuvrer, amener, godiller, mouiller, lever la pierre, lover le filin. Je lui servirai donc de matelot. Parfait! Jackès est un vieil ami qui me conquit jadis en fumant son tabac dans une patte de crabe. Nous explorons les basses familières, non sans maugréer contre les liens qui nous cassent nos crins marins, qui se décrochent de l'hameçon ou qui font

des manières pour mordre. Où ont-ils pris cette malice? Qu'est devenu le temps où les mulets et les bars abondaient dans le port, où les dorades rouges et vertes, les poules de mer (qu'ailleurs on appelle des Saint-Pierre ou des Jean Doré) se pêchaient à un demi-mille des roches, où l'on se fatiguait à tirer les pironneaux et les chinchards — *vulgum pecus*? La mer aussi se civilise.

Jackès est de ceux avec qui j'ai gardé mes aises, comme lui les siennes avec moi. Leur nombre se réduit chaque année. Est-ce affaire de générations? Un signe, parmi d'autres, que je vieillis? Le fait d'absences plus prolongées? Il n'y en a plus beaucoup envers qui le tutoiement me soit facile, qui m'appellent par mon petit nom. On commence à se donner du monsieur, du madame et du mademoiselle. Les regards se font plus fuyants, plus froids. Je constate un peu partout plus de quant à soi et de réserve, moins de bonhomie et de drôlerie, de cordialité, de serviabilité, moins aussi de sollicitations et de quémandages. Aurais-je devant moi un peuple imprévu de « travailleurs conscients »? La parole socialiste qui s'exerce depuis des années le long de ces grèves, et qui y a mûri quelques vertus corporatives, nous vaudrait-elle encore cette moisson de fierté? Eprouverais-je, en qualité de bourgeois, la défiance de ces prolétaires? Ou s'agirait-il plutôt d'une dignité prise au feu des batailles? La plupart de ces hommes sont des soldats ou des marins de la grande guerre. En même temps qu'ils ont couru les pires risques, ils ont beaucoup vu, et sans doute ont-ils retenu. Ils ont observé, comparé, jugé. Je crois remarquer que plusieurs des vieilles idoles, les plus vénérées, les plus vénérables, s'en vont. L'uniforme bleu de la marine n'en impose plus comme autrefois. A peine six ou huit mousses du pays figurent aux Pupilles de Brest, dont l'école ne se recrute plus qu'avec peine, et seulement aux deux tiers de l'effectif normal. Diminution des anciens prestiges. Tous égaux, et chacun son maître. Chacun pour soi : nous ne nous devons rien... Ah! combien je regrette, parfois, le temps des fripouilles pittoresques et des bons gars tumultueux, quêteurs fatigants, infatigables de « goutte »!

Je reviens de ces regrets en regardant Mich jouer avec mes fils. Mich a douze ans, ou va les avoir. C'est l'un des dix enfants — tous vivants — d'un pêcheur voisin qui n'a pas d'autre fortune. En réalité, je l'ai toujours connu, ce

va-nu-pieds alerte et maigriot, déluré et ingénu, fertile en ressources, plein d'usage et raison, et d'imagination, donc! lyrique narrateur des événements de la baie, de la campagne et de la montagne (elle a bien dix mètres d'altitude), d'une patience, d'une complaisance sans bornes, mais sans servilité ni abdication, d'une docilité gentille et nullement humble, à peine déférente. Ah! le tutoiement lui est naturel, à lui! « Monsieur, tu n'as pas vu le bateau de mon père?... » Et, touchant de confiance, il vous initie à la vie des siens, possédant au suprême degré la suprême vertu bretonne, sentiment de la famille qui se délecte à faire le tour de ses abondants frères et sœurs, et qui s'étend jusqu'à sa chèvre. Car il a une chèvre d'un mérite éminent, qui lui fait dédaigner les vaches, facile à nourrir (l'herbe courte de la palud y pourvoit), et dispensatrice d'un lait si bon, si beau, si crémeux!... Précieux Mich! Ses apparitions aident à perpétuer une tradition sous ce toit.

*
* *

Le prix de la sardine a baissé. On se demandait même, en juillet, si elle aurait un prix. C'est que les usines avaient encore en magasin la pêche de 1920, sans parvenir à l'écouler, même en baissant leurs offres de 35 à 40 pour 100. Depuis, la situation s'est améliorée, et le pêcheur pêche, le fabricant fabrique normalement. Mais des reporters vite informés n'en continuent pas moins à publier, dans la presse régionale ou parisienne, des articles alarmistes sur le marin breton, à pleurnicher en beau style sur « le pays » de misère, à développer les vieux poncifs sur l'océan sauvage et ses riverains affamés.

On se demande de quel œil ils voient les gens et les choses, et s'ils les regardent seulement. Je cherche, autour de moi, de vrais loqueteux. La plupart des maisons sont proprettes et avenantes. On n'y a pas ménagé la chaux ni la pierre de taille. Chaque bateau représente, avec ses agrès et ses engins, une petite fortune. Il est vrai que tout est cher, comme ailleurs, que c'est pitié de voir les mousses donner leur sou à la marchande de fruits pour n'en obtenir qu'une poire grosse comme une prune; que les pains de dix livres sont durs à gagner, les loyers durs à payer; que les allocations ont cessé de pleuvoir avec la prodigalité d'an-

tan ; que la Marine, en augmentant ses pensions, a démesurément augmenté les invalides et les taxes d'armement (si démesurément qu'elle hésite à les percevoir), qu'il ne fait pas bon, malgré une baisse déjà sensible, acheter rogue, filets et farine à lever le poisson. Il est vrai qu'il y a de la gêne dans certains ménages. Mais de la misère, c'est beaucoup dire. De la misère, il y en a peut-être à Douarnenez, à Concarneau, à Audierne, qui sont de petites villes, où le pêcheur n'est que pêcheur et n'a pas, derrière ou devant sa maison, un carré de champ pour l'approvisionnement de légumes et de pommes de terre, une crèche pour y loger une vache, une chèvre, un cochon. Mais ici, dans ce pays de ressources, la misère est surtout un article pour plumitifs dans l'embarras ou pour apprentis démagogues.

Je cause, entre Taléfern et la cale, avec un douanier qui finit sa ronde. Il compare sa situation de petit fonctionnaire avec celle des marins de Penmarch, et me jure qu'il gagnerait au change. Comme beaucoup de ses collègues, c'est un Morbihannais. Là-bas, les sinagots qui battent l'eau du golfe ne font que la petite pêche : ligne, drague, huîtres, crevettes. On vivote. Ici, un pêcheur avisé, courageux et maître de son équipage est à peu près sûr de gagner une jolie aisance, s'il n'est pas gaspilleur. De belles semaines ont été distribuées pendant la guerre et depuis. Il est des patrons qui ont de 30 000 à 40 000 francs en bons de la Défense nationale... Eh bien ! tant mieux !

Mais cette prospérité ne comble pas les vœux de tout le monde. Tel corsaire s'improvise bienfaiteur et s'écrie : « On ne fait rien pour nous, malheureux ! On ne vous connaît pas — une population si intéressante ! On ne connaît pas votre pays — qui est si beau ! » C'est vrai : le pays est beau, la population intéressante. Ainsi les charlatans vous émerveillent de leur sagacité avant de placer leur produit.

L'an passé, les sardiniers de Penmarch eurent une joie : on allait capturer à coup sûr tous les bélugas de la baie d'Audierne. Le béluga est le principal ennemi du sardinier. C'est une sorte de gros marsouin gris, d'une insolence admirable, grand mangeur de sardines et grand destructeur de filets bleus. Du temps qu'il régnait sur la marine française, feu Pelletan avait armé contre lui des torpilleurs. Ils ne firent point merveille. Mais on allait voir ce que feraient

certains filets en usage, paraît-il, sur la côte mourmane. On en commanda des kilomètres, à bon prix — c'est la princesse qui payait — (elle trouve toujours de l'argent pour ces sortes de choses). On les posa deux ou trois fois. Les bélugas refusèrent avec énergie de s'y mailler, comme il n'était que trop aisé de le prévoir. Alors on mit les filets au sec. Ils séchèrent presque tout un été sur la falaise de Saint-Guénolé. Marchait sur eux qui voulait. L'hiver, on découvrit un grenier à leur mesure : ils y sont encore.

Phénomène curieux, et qui s'observe d'un bout à l'autre du territoire : des étrangers (je parle à la façon bretonne) s'installent dans un pays en manifestant à son égard le plus bruyant enthousiasme. Ils s'agitent. On les suspecte, on les méprise même. On n'est point dupe de leur *bluff*, on le signale, entre voisins, avec des clignements d'yeux.

Mais peu à peu, ils étendent leurs filets, non sur des bélugas, espèce voyageuse, mais sur les habitants. Est-ce un des bienfaits de notre régime? On ne sait, mais il est trop certain que de telles gens trouvent toujours des appuis en haut lieu et une clientèle chez les humbles. Il leur suffit pour cela d'avoir le mot de passe, d'unir un vague scientisme à un radicalisme rigide, et, se gardant du sourire renanien comme du ricanement voltairien, de dogmatiser sur le mode austère. J'ai toujours vu ces façons réussir en mon cher pays, qui n'aime pas les façons, pourtant. Si lointain qu'il soit, si « fin de terre », il n'échappe pas à cette loi quasi nationale. Comme un autre, il subit le prestige d'une sorte de religion moins riche de martyrs que de pharisiens et de tartuffes.

*
* *

Il est entendu que la Bretagne est un pays sans gaîté, que « la joie même — Renan l'a dit — y est un peu triste ». Toute joie, par toute la terre, comporte une part de tristesse. Pour le quart d'heure, le vertige du plaisir qui entraîne la planète n'épargne certes pas mon petit coin.

Voici une bigoudenn de vingt ans que des Parisiens ont engagée comme domestique. C'est une souillon bornée et butée, travailleuse d'ailleurs et presque consciencieuse. Elle ne pardonne pas à ses maîtres d'être leur servante, mais elle est ravie de pouvoir, grâce à eux, fréquenter les cinémas et bals-musettes du quartier, et, maquillée sur crasse, che-

veux frisés au fer et bas groseille, de tanguer chaque dimanche et le plus de soirs qu'elle peut, en certain café de son avenue.

A l'appel du plaisir lorsque son sein palpite,

quelle autorité serait capable de la retenir? La plupart de celles qui s'expatrient n'ont en tête que félicités du même ordre — ce qui ne les empêche pas toujours d'être rudes à la besogne.

Mais inutile de se déplacer. Les pianos mécaniques sévissent au village, à deux pas du grand orchestre de l'Océan. C'est au point que la municipalité s'en est émue et a décidé d'y mettre ordre. Le travail en souffre. Le 16 août, lendemain de « pardon », toutes les jeunes filles se trémoussaient à Kérity. Pas une, dans les usines, pour donner son travail à la pêche des hommes. Faisant la semaine anglaise, elles obligent les pêcheurs à chômer le samedi. La baie ne se fleurit pas de voiles, ce jour-là.

Il faut noter ces détails sans amertume. Comment être sévère à l'ivresse gymnique de nos bigoudenn? A Concarneau, cet été, dans les hôtels, Amérique, France, Angleterre, Norvège, et — qui sait? — peut-être Allemagne, c'était une fureur internationale de tango, shimmy, one-step, etc. Une charmante fillette russe, échappée avec ses parents au massacre et dépossédée d'une immense fortune, se consolait de ses malheurs au cinéma. Le branle est universel. La Bretagne se rue à la fête avec la passion qu'elle met à tout.

C'est peut-être ce que se sont dit des hommes pleins d'entregent et d'initiative en fabriquant, l'an dernier, à l'usage de Penmarch, une fête des « Cormorans », qui s'est renouvelée cette année. Ce pittoresque verbal est significatif. Une vraie marque d'origine. Les gens du terroir n'auraient point trouvé cela. Les « Cormorans ! » Quelle couleur locale ! Cela ne jure point avec les « Filets bleus » de Concarneau, les « Fleurs d'ajonc » de Pont-Aven, les « Mouettes » de je ne sais plus quel port et toutes les bretonneries sans racines qui s'efforcent, en ce Finistère, avec la complicité du touriste, du marchand de vins et de la préfecture, à remplacer les traditionnelles agapes. La fête s'est déroulée le 7 août, attirant jusqu'au bord des roches toutes les autos d'une mercantaille encore éblouie de son luxe neuf

— fruit de la guerre. De grands quotidiens de Paris en parlèrent comme d'un événement. C'en était un, peut-être, mais déplorable. Dans ce pays aux grandes lignes, aux larges espaces, la mascarade imaginée pour l'ébaudissement du badaud surprenait principalement par sa mesquinerie. Elle vint s'entasser dans l'immeuble à l'italienne dont la toquade d'un demi-fou dépara, il y a trente ans, la falaise, et, sous prétexte de charité, on y vendit pêle-mêle des crêpes bretonnes et des articles de Paris. Le soir, on prétendit « embraser les roches », et ce fut du dernier bouffon. A la dernière heure, on avait invité Lemordant à autoriser ces manifestations de sa présence. Lui, le peintre de ce Penmarch, que ses yeux blessés ne voient plus, mais dont les brosses ont si éloquemment rendu, vingt ans durant, la tragique nudité et la fougueuse lumière, quel numéro sensationnel au programme ! Il voulut s'abstenir, il fit bien.

Huit jours après, c'était la fête — un peu moins jeune — du 15 août, qui se célèbre à la chapelle de Notre-Dame de la Joie, si émouvante dans sa solitude balayée des vents, face à la mer toute proche qui la flagelle de ses embruns ! Notre-Dame de la Joie est la patronne des marins de Penmarch. Ils l'invoquent dans le péril. Du moins l'ont-ils fait jusqu'ici. Je n'ai pas vu, cette année, derrière les bannières, les croix et les saintetés de la procession, l'habituel et pathétique cortège des matelots pieds nus, nu-tête, en chemise et pantalon blancs qui, un cierge à la main, s'acquittent gravement d'une promesse. Peut-être n'y a-t-il pas eu de péril. Peut-être aussi la petite propagande que mènent avec zèle, dans le canton, des pasteurs gallois, et qui a réussi à faire de Lesconil, port voisin, une enclave évangéliste — et communiste — et, pour tout dire, tempérante dans le monde bigoudenn, peut-être cette propagande, unie à d'autres, détourne-t-elle nos gars des vieux rites. Le dimanche, si les coiffes continuent à se presser dans la chapelle, on n'y voit plus beaucoup de têtes d'hommes, quoique l'aéroplane en miniature suspendu à la voûte, avec les trois-mâts, d'une élégance vieillotte, dise assez de quelles modernisations est capable cette sainte maison. Il n'y avait point non plus beaucoup d'hommes à la procession du 15 août. Du moins fût-elle très longue et très ordonnée. J'y remarquai une décence qui décidément est un signe des temps, en ce Penmarch où la coutume était

de se bousculer, aux enterrements comme aux noces. Faut-il approuver ou regretter? Nos gens s'humanisent-ils? Ou s'ils s'embourgeoisent?

*
* *

On accuse journellement — non sans raison — le rail, la caserne, les catalogues des grands magasins de répandre l'uniformité sur nos campagnes. Les touristes aussi sont, à leur insu, de grands dépayseurs, et qui opèrent sur place. Malheur au pittoresque dont ils s'avisent de faire un décor ou un déguisement à leurs ébats ! Ils ont pour actifs collaborateurs, dans cette œuvre, les éditeurs de cartes postales, leurs scènes truquées et leur niaise littérature. Je vois que par leurs soins Penmarch a été doté d'une église Saint-Nonain (Nona « ne voulait rien dire », apparemment !) et Saint-Guénolé d'une « barre » qui n'est même pas à l'entrée du port ; tout port malfamé mérite sa barre... J'en passe.

Authentiques ou non, les apôtres dépaysent selon des méthodes plus conscientes. On a bien des fois invectivé contre l'individualisme breton et, mon Dieu, il est encore loin d'être mort. Mais la prédication socialiste, renforcée de zèles administratifs, est peu à peu parvenue à développer chez nos marins une mentalité ouvrière. Ils se sont forgé divers règlements qu'ils observent, ils achètent leurs appâts en commun, ce qui serait parfait, si les marchands de rogue ne la leur livraient généralement à meilleur compte. Leurs femmes et leurs filles, à l'usine, font la semaine anglaise, ce qui oblige les maris et les pères à chômer, non seulement le dimanche, mais le samedi. Soit ! bien que la tempête impose assez d'autres chômages... Il est des nouveautés moins recommandables. Je me suis laissé dire que, juste avant la guerre, certain Tudesque tenait à Pont-l'Abbé officine de malthusianisme. Cette année ont eu lieu à Penmarch des conférences malthusiennes, dans lesquelles se laissèrent compromettre quatre instituteurs. Les braves gens qui m'en parlaient en avaient encore le cœur soulevé de dégoût. Des mères de famille avaient été traitées de pondeuses et de femelles à lapins, leurs maris de brutes. Tel est le langage de ces énergumènes. Il choqua des gens simples, mais non grossiers. Méfions-nous pourtant. Les

enfants étaient une bénédiction pendant la guerre. Aujourd'hui que sont venus les temps du pain cher pour tous, le *pater familias* n'est plus aussi ravi de régner sur de nombreuses bouches. Dans plus d'un jeune ménage, on observe un souci tout nouveau, et même — oui — tout bourgeois, de bien-être, de réserves, d'économie. Adieu les généreuses imprudences et les pleines maisonnées ! Des nouveaux mariés ne m'ont pas tu leur pensée sur ce point.

Je me trouvais, un dimanche de septembre, à l'Ile aux Moutons, chez les Quéméré. L'Ile aux Moutons, où pas un mouton ne se rencontre, n'est qu'une roche égayée par place d'un peu de gazon. Les Quéméré sont le gardien et la gardienne du phare — unique construction — qui s'y trouve. Elle est de Penmarch. Il est de Riec. Ainsi font-ils depuis seize ans sur cet îlot, sis à sept milles environ de la terre bigoudenn et de la terre fouesnantaise, l'union de deux pays cornouaillais. Jeunes encore, la quarantaine à peine franchie, ils groupent autour d'eux onze enfants, tous leurs enfants, tous aussi vivants que ceux de mon voisin de Saint-Guénolé, et mieux élevés sans conteste. Le dernier — un garçon superbe — a cinq mois. Ils poussent, ils ont poussé sur ces trois hectares d'herbe et de roche, en plein vent, sans aide d'aucune œuvre ou fondation charitable, du seul travail et à l'exemple de leurs parents, n'allant à terre que pour les visites indispensables à la parenté et pour les études scolaires. Apparemment les missionnaires du malthusianisme n'abordent-ils pas à l'Ile aux Moutons, ni à Tévennec, plus âpre encore, où les Quéméré vécurent leur premier temps de ménage, en plein Raz. Quelle hospitalité sous leur toit, et quelle dignité, quelle distinction simple et sûre ! *Antiqua virtus*... Voilà la famille bretonne, dans toute sa vigueur et tout son charme anciens. Mais n'est-ce pas un mélancolique symbole, cet îlot qu'on pourrait nommer un refuge?

*
* *

Dans quelle mesure oublie-t-on, à Penmarch?

Demandons au cimetière ce qu'il en pense. Par ce radieux été, il est en fête. Toutes les marguerites, tous les dahlias, tous les géraniums du pays sont là, rutilant au soleil. Et même quelques roses. A Penmarch, elles ne veulent honorer

que les morts... Cependant les rubans tricolores des soldats tués se déteignent ; les lettres commémoratrices tombent une à une. Maissin, Dixmude, La Boisselle, Hébuterne, Tahure, Douaumont, Salonique, et la mer engloutisseuse de marins, est-ce qu'on en parle encore les soirs d'hiver? Reviennent-ils autour des foyers, les jeunes hommes du *Léon-Gambetta* et du *Danton*? Non, sans doute, les mères n'oublient pas : j'en sais une qui garde dans son armoire un chiffon sanglant, et qui s'en est fait avec une piété farouche un objet de « délectation morose ». D'autres ont accompli au front des pèlerinages, en quête d'une sainte dépouille. Le cœur des mères est la mémoire du pays.

Sur un mur de l'église Saint-Nona, cent quatre-vingts noms sont gravés dans le chêne. Ces cent quatre-vingts noms représentent le sacrifice de Penmarch à la patrie.

Pas en entier. La guerre a laissé, ici comme partout, des épaves. Sur le chemin que je suis journellement, Corentin F... m'aborde avec une grande douceur. C'est un joli gars frisé qui a gardé, aux abords de la trentaine, des traits d'enfant. Mais il n'a guère bonne mine. Ça ne va pas? Où est-ce donc qu'il est touché?

Il se frappe la poitrine :

— A la caisse, bien sûr!

— Avec du repos, ça s'arrangera.

— Je ne crois pas... Je suis réformé 100 pour 100.

Un deuxième, qui n'a que 85 pour 100 de réforme, — pieds gelés sur l'Yser, gaz sur la Somme, — traîne sa mauvaise graisse sur deux cannes. Un troisième, étique et blafard, flageole sur ses longues jambes. Quelques-uns vont encore en mer. Les plus atteints s'adossent à un pignon, à une roche qui les abrite du vent, et, résignés, prenant sans révolte leur part de l'été splendide, ils regardent passer des camions, pêcher des barques, vivre les autres.

Et à peine les autres les regardent-ils mourir. C'est dans l'ordre.

*
* *

Parfois je me demande si mon petit pays — si grand — se souvient de lui-même. Vais-je rabâcher à la moindre métamorphose des plaintes stériles, moi qui ai tant souhaité qu'il progressât? Mais le progrès envisagé ne comportait

aucun reniement. Et puis, je crains bien qu'on ne lui en offre qu'une caricature.

Le voici promu — officiellement — lieu « touristique ». Merci de l'honneur, que les visiteurs ne seront pas seuls à payer. Et maintenant, viennent les chalets suisses au bord du Viben ou de Poul-Briel, et, dans un coin de Porz-Karn, le palace de stuc et de ciment armé ! On nous en menace déjà. Nous ne pourrons plus dire, en foulant le sable vierge, comme René dans ses forêts d'Amérique : « Liberté primitive, je te retrouve enfin ! »

Ecartons ces visions sinistres. Deux noblesses persistent ici, celle de la terre, celle de la mer. Les paysans, que j'ai toujours connus si grands, si fiers, si racés, se sont découvert plus de valeur en regardant croître celle de leurs champs. Le froment, l'orge, les pommes de terre que les vapeurs anglais chargent à Loctudy, les pois qui affluent par tonnes aux usines, le lait, le beurre, les œufs, le bétail sont apparus très nécessaires et de grand prix. La terre est vraiment devenue maternelle à ceux qui la travaillent. Il y a bien eu, MM. les notaires et quelque jactance paysanne y aidant, des acquisitions de terrains onéreuses, et qu'on regrette. Et il y a la sécheresse et ses méfaits. N'importe : la confiance règne. La joie rayonne et même piaffe. Plus que jamais, il fait bon, par les beaux dimanches, surtout après le battage, voir s'ébrouer dans les vagues de la Torche les groupes de chevaux et de cavaliers qu'admirait jadis Hérédia. Un soir, j'entre à la maison du Loch, accueilli par un tumulte de chansons, d'appels, de rires. La moisson a été terminée le jour même. A la table qui s'allonge entre les lits clos (il en reste), dix hommes la fêtent à l'antique, mais avec une variété inédite de victuailles — du poulet, des viandes s'ajoutant au lard salé du bon temps. Et que de bouteilles ! On m'invite à trinquer. Un refus serait bien impoli, et l'eau-de-vie de cidre qui est venue jusqu'à cette ferme ornée de tamaris, mais dépourvue de pommiers, est, ma foi, savoureuse. Je demande au fermier :

— Etes-vous content, cette année?

— Oh ! pour ça, oui, déclare-t-il.

Où sont les réticences normandes d'autrefois?

Et voici la baie. Malgré les prédictions des semeurs d'alarmes, elle non plus, elle n'est pas stérile, cette saison. Des barques nombreuses la peuplent, comme sans doute

au temps des nefs qui servirent de modèles aux sculpteurs de Saint-Nona. Je les observe. Les barques aussi ont leurs modes. D'un lustre à l'autre, les gabarits changent un peu, et les voilures. Mais ce sont les mêmes allées et venues des sardiniers, les mêmes louvoyages, la même quête, quelque chose de libre, d'héroïque qui fait bondir le cœur. Il ne se peut pas que les rites du métier, toujours pareils, ne contribuent à maintenir, toujours pareilles, les âmes.

Mes sondages se contrarient. Si les noirs complots que je ne suis pas seul à redouter se perpétuent, rien n'étant impossible à la bêtise humaine ; si Penmarch, encore paré de sa double couronne — rurale et maritime — se ravale un jour à servir des citadins, pour les exploiter ; si ses paysans deviennent les maraîchers et ses matelots les maîtres-baigneurs de messieurs et dames s'ébattant en foules régulièrement accrues sur son sol, et laissant après chaque saison leur exemple à une population déchue, il lui restera toujours sa mer, que rien ne peut changer, sa mer sauvage, dont le sourire est parfois si plein d'enchantements. Entre elle et mon chez-moi, rien ne s'interpose. Qu'elle est belle à contempler, de cette fenêtre qui la domine à peine, tel un large hublot !... Le village dîne, derrière. On est en juillet, le soir, passé huit heures. Sous le soleil prêt à sombrer dans le fleuve océan, c'est un paillettement fou de cuivre rouge dans une nappe remuante d'opale et de nacre. Le pays m'est bien familier. Mais, à cette heure ineffable et par ce silence, je puis m'en croire si loin ! La côte bleue qui s'allonge jusqu'à l'éperon du Raz, pourquoi ne serait-ce pas un morceau d'Irlande, l'africain cap Juby, une île du Pacifique? Ces quelques barques dont les unes ont gardé leur voile brune, dont les autres roulent doucement, au mouillage, sous leur mât unique, qui m'empêche de les prendre pour celles de n'importe quel port de pêche de l'Ancien ou du Nouveau-Monde? Toute mer est accessible à des Bretons. Mais aussi, quelle est celle qu'on ne peut évoquer, à regarder toujours la même mer bretonne? Elle est la magicienne qu'on ne domestique pas.

AUGUSTE DUPOUY.

# Notre Dette et notre Dû

La note du gouvernement britannique relative aux intérêts de ses créances de guerre dont le régime doit être désormais modifié, a de nouveau appelé l'attention sur un problème qui, dans son ensemble, pèse lourdement, non seulement sur nos finances, mais sur toute notre politique extérieure dont elle paralyse le nerf et dévie l'orientation. Précédemment déjà, le projet de bill Mac Cormick déposé au Sénat de Washington pour réclamer une stricte liquidation des dettes contractées envers les Etats-Unis, avec un droit d'ingérence dans la comptabilité des Etats débiteurs, avait suscité chez nous de vigoureux articles qui ont discuté soit le fondement même, soit le montant des charges invoquées contre nous par nos alliés d'hier, pour lesquels les exploits de paladins ne font pas mauvais ménage avec les exploits d'huissiers.

Le mauvais jour de pareils rapprochements a été nettement saisi par nombre d'Américains éminents qui préconisent l'annulation des dettes, tels que Mr Frank H. Simonds, le publiciste bien connu, Mr Walter Berry, le sympathique président de la Chambre de commerce américaine à Paris, et bien d'autres. Des Anglais de marque se sont prononcés dans le même sens. Avec moins d'insistance cependant, comme si le profit paraissait plus sûr, de l'autre côté de la Manche, à conserver sur la France une

créance plus que doublée, grâce aux artifices du change, et qui permet des pressions opportunes sur la liberté de ses mouvements, quitte à consacrer une partie des bénéfices directs ou indirects ainsi réalisés à faciliter l'amortissement de la dette britannique envers les Etats-Unis.

Quoi qu'il en soit, la thèse de nos porte-parole et de nos amis étrangers peut se résumer en quelques lignes : il y eut une guerre concertée contre le germanisme dans un intérêt général. Chacun avait misé à fonds perdus sur le tableau commun, en vue d'un succès nécessaire à tout prix. Ce tableau commun, ce fut le sol de la France. En peu de temps, 95 pour 100 de notre production en minerai, 75 pour 100 de notre production charbonnière étaient anéantis. Il fallut acheter, payer en livres sterling et en dollars. De là nos principales dettes. Aussi, dès maintenant, une revision de leur montant s'impose. Scrutons nos factures et voyons si elles ne décèlent pas des gains abusifs, si l'infortune de la France ne fut pas exploitée sans merci par les virements des trésoreries alliées opérant en faveur de leurs industries nationales. Des exemples typiques tirés de nos achats de vivres, de poudre, d'acier, de chevaux, de charbons, de pétrole, auront une éloquence étrange et montreront que le coudoiement des héros ne gênait en rien les manœuvres des mercantis. Les tarifs du fret constituèrent à nos dépens de véritables extorsions.

Les abus ne finirent pas, du reste, avec la guerre, jalousement entretenus par les conférences où le patrimoine français laissait toujours quelques lambeaux. En 1920, pour 11 millions de tonnes de charbon achetées en Angleterre, nous devions payer plus de 42 millions de livres sterling, soit plus de 100 francs la tonne, au pair, et près du double d'après le change. En 1921, comme le rappelle M. Engerand, député du Calvados, dans l'*Illustration économique*, quand une grève gènérale contraignit l'Angleterre à nous demander du charbon, nous ne le lui comptâmes que 70 francs.

*De tes dieux et du mien connais la différence.*

Mais le point capital, au fond, pour les avocats de la cause française, c'est la base même des créances qu'on nous rappelle, c'est la question de leur bien-fondé, non seulement en équité, mais peut-être en droit. Des journaux étrangers, des gouvernants même, ont retenu non

sans faveur les revendications opposées par les Soviets aux créances des Alliés, en se fondant sur les prétendus dommages causés à la Russie par la contre-révolution de Denikine, de Koltchalk et de Wrangel. Mais, qui ne voit ce qui sépare le cas de la Russie soviétique, dominée dans son ensemble par la trahison de Brest-Litovsk, et le cas de la France?

Prenons, si l'on veut, l'image d'un incendie dont les progrès menacent les habitations prochaines. Pour sauver le quartier, la part du feu s'impose. Dans la maison envahie par tous les intéressés, adversaires du fléau, aucun sacrifice ne coûte; meubles, tapis, tableaux, tout est jeté par les fenêtres ou livré aux flammes. Moyennant quoi, le voisinage est sauf. Va-t-on plaider, ensuite, chez le juge, les voisins une fois préservés réclamant leur dû, et tarifant leur rôle dans le sauvetage commun, c'est-à-dire la peine qu'ils ont pu prendre à la destruction méthodique du patrimoine de l'incendié? Or, en l'espèce, la part du feu ce furent nos dix plus beaux départements, soit un dommage de plus de 100 milliards de francs ! C'est là ce qu'il importe de mettre en relief. Pendant, ou depuis le conflit mondial, les personnalités américaines ou anglaises les plus qualifiées, lasses de ressasser les mots d'Idéal, de Civilisation et de Droit, ont dit et répété avec éclat : « Après tout, cette guerre est notre guerre, une guerre britannique, une guerre américaine, il la fallait pour notre salut national. » C'est en ces termes que, le 11 mai 1921, l'ambassadeur des Etats-Unis, à Londres, proclamait l'objectif qui avait été celui de son pays en se lançant à son tour dans la mêlée.

En janvier dernier, au moment du pacte de sécurité proposé à la France (ce pacte où il affectait de ne voir qu'un intérêt *unilatéral*, l'intérêt français), M. Lloyd George s'est montré encore plus précis. Dans son mémorandum au gouvernement italien, il énumérait complaisamment les avantages spéciaux de l'Angleterre pour justifier la non-participation de l'Italie à la convention en vue... « Les armées envahissantes de l'Allemagne ont passé, en 1914, tout près des ports de la Manche pour être arrêtées enfin en France et en Flandre, sur une ligne plus rapprochée de la côte anglaise que toute autre partie du continent. Le son des canons allemands a été entendu tous les jours en Angleterre pendant quatre ans, et l'Angleterre sait que si

dans quelque lutte à venir, l'Allemagne réussissait à fixer son artillerie sur la côte française, Londres même se trouverait à portée de ses obus. »

Voilà qui est clair, Mais alors? Cette part du feu, ces sacrifices supportés pour un ensemble d'avantages particuliers, qui donnent l'illusion d'un bien général et d'un idéal commun, il faut les passer au crible, faire les attributions opportunes et, puisqu'on nous présente des notes d'apothicaire, leur opposer les comptes de nos cendres et de nos décombres, sinon de nos morts. Dans cette dévastation de la France, sous les fléaux d'une guerre menée comme une guerre collective, mais pour des intérêts séparés, il y a des responsabilités distinctes à définir. Un tant pour cent de nos ruines revient à la guerre anglaise. Un autre tant pour cent à la guerre américaine. Dans nos régions du Nord où opéraient les Britanniques, quantité de villes et de villages, de travaux d'art ont été ravagés, broyés par la mitraille et les obus anglais. Dans nos régions de l'Est, nombre de bourgs, de forêts, de grands centres ont été réduits en miettes, sous la grêle des bombardements américains. Et ce n'est pas seulement la valeur matérielle qui importe dans ces myriades de demeures, de monuments, de palais, d'églises, d'hôpitaux, d'écoles, d'usines, de gares, bref dans tout cet outillage de la vie quotidienne de populations placées au premier rang du monde civilisé et qui n'est plus aujourd'hui que poussière. C'est aussi la valeur morale, le prix d'affection qu'ont ces liens qui nous rattachent à une édification poursuivie au cours des siècles ; figure authentique de notre histoire nationale, décor familier de nos habitudes, de nos traditions, de nos joies et de nos fiertés civiques. Ces titres de noblesse, cet héritage des aïeux, qui nous les rendra?

Peut-être fallait-il que tout cela pérît. Peut-être fallait-il que ces joyaux de la terre de France, Amiens, Arras, Péronne, tant d'autres, fussent offerts en holocaustes pour la victoire finale. Ce qui est sûr, c'est qu'en cherchant leurs reliques au milieu de ces effondrements, les victimes ne peuvent pas dire : « C'était pour la France ! » sans ajouter avec amertume : « C'était donc aussi pour l'Angleterre et pour les Etats-Unis ! »

Dès lors, d'où procèdent ces factures agitées au-dessus de nos ruines. Ces additions où les *item* se traduisent par

des portions du patrimoine français sacrifiées au bénéfice d'intérêts tantôt britanniques, tantôt américains? Puisqu'on nous parle affaires et chiffres, il nous est bien permis de répondre chiffres et affaires, sans nous immoler une fois de plus pour cette Civilisation et pour ce Droit, qui, cela va sans dire, dressèrent vers le même but toutes les nations de l'Entente, mais qui furent surtout, dans la bouche de nos alliés, des thèmes commodes de rhétorique, qu'ils ont laissé « tomber » avec désinvolture, depuis la paix.

Sans doute, il sera difficile de faire un bilan exact des destructions qui reviennent, les unes aux projectiles anglais, les autres aux projectiles américains. Ne pourrait-on, cependant, diviser les terres françaises en deux catérories :

1º Les zones où les forces, soit américaines, soit anglaises, ont opéré à peu près seules ;

2º Celles où elles ont opéré en liaison avec les nôtres?

Pour la première catégorie, il ne serait pas impossible d'arriver à des approximations assez substantielles.

Pour la seconde, la méthode des « prorata » permettrait, semble-t-il, des évaluations intéressantes, susceptibles, elles aussi, de servir de base aux demandes reconventionnelles les plus légitimes.

Pour l'une et l'autre, les inventaires des régions sinistrées prêteraient des dossiers qu'on saurait ajuster aux tracés topographiques de l'enquête.

On nous répondra, peut-être, que le front anglais, le front américain s'est plus d'une fois étendu suivant nos demandes. C'est aussi sur la demande de leurs états-majors que notre front a plus d'une fois varié. Ces demandes, c'était ce que réclamaient le salut et le succès communs. Dans cette lutte poursuivie sur le sol français, la devise unique était : « Tous pour un, un pour tous. » Ce n'est pas nous qui, dans cette main-d'œuvre fraternelle, avons eu l'idée d'introduire deux rubriques : celle de l'effort et celle de l'argent. En résumé, une X est à dégager de nos ruines qui s'appliquerait aux dommages causés *chez nous*, par nos partenaires, pour *leur guerre*. N'est-ce pas M. Lloyd George lui-même qui nous a fait savoir, à Gênes, qu'il ne pourrait se prêter à un nouvel examen des réparations avant une liquidation des dettes interalliées? Nous connaissons les sous-entendus de ce langage et nous avons tout lieu de craindre qu'entre les mains de

l'habile jongleur *ceci* ne tue *cela*. Raison de plus pour nous souvenir que les bons comptes font les bons amis

Nous ne voulons pas dire que ces calculs puissent présenter la rigueur dont se prévalent pour les leurs, les trésoreries de Londres ou de Washington. L'arithmétique se perdra plus d'une fois au milieu des steppes calcinées du « no man's land », des « tumuli » informes, des croix de bois ou des trous d'obus... Mais, bien menés, avec la logique voulue et les données disponibles, ces calculs doivent fournir une colonne de dommages spéciaux qui ne furent pas uniquement profitables à la cause française, et qui peuvent valablement s'inscrire en regard des créances de nos amis anglais et américains, puisque créances il y a...

Nous disons que l'expérience peut être tentée, que le droit strict des uns ne supprime pas la justice pour les autres, qu'en face des factures des fournisseurs il est permis d'aligner les préjudices de ceux qui, pour partie, furent leurs victimes, et de confronter le papier timbré avec du papier timbré.

Quels que soient les résultats de l'enquête, un actif pourra figurer sur nos livres en regard du passif qu'y inscrivent nos alliés. Non point, peut-être, dans une mesure telle que cet actif fasse un équilibre exact au volume de nos dettes (13 milliards 750 millions de francs or pour les Etats-Unis, 12 milliards 500 millions, pour l'Angleterre). Mais, il suffira que la logique et l'équité fassent reconnaître notre droit pour qu'un abattement des créances puisse s'ensuivre. Quand une dette constitue un total de chiffres aux dimensions astronomiques, toute fraction remise aurait évidemment son prix. Elle pourrait venir, à son heure, par exemple, en déduction du lot qu'on nous attribuerait dans la répartition de ces fameux titres C qui forment le pivot des systèmes chers à MM. Keynes et Churchill. On sait que, supposant un allégement proportionnel de la dette allemande, ces *bons* serviraient, en passant de main en main, à l'annulation réciproque des dettes interalliées. Il n'est pas certain, en effet, que quelque artifice de cet ordre ne vienne pas un jour à prévaloir pour trancher le nœud gordien où s'enchevêtrent les comptabilités issues de la guerre. Moins nous aurons besoin de ce papier pour nous libérer, plus notre créance sur l'Allemagne aura chance de conserver le peu de valeur qui lui reste.

Au juste, si nous regardons la vérité en face, nous déplorerons les ajournements qui nous mettent aujourd'hui en présence de difficultés autrement poignantes que celles qu'on eût dû affronter, il y a trois ans. C'est au lendemain de l'armistice, au moment où les mots d'alliés et d'associés étaient encore imprégnés de la chaleur des combats, les cœurs tout frémissants d'une même allégresse triomphale, c'est alors qu'il eût fallu débattre nos comptes et presser une liquidation où tous les éléments rappelés ci-dessus auraient avec succès joué leur rôle. Au milieu des arcs-en-ciel de la victoire, un énergique appel pour un emprunt spécial affecté à l'extinction de nos dettes aurait été entendu, non seulement de notre pays, tout éprouvé qu'il était, mais des neutres. L'entente financière de guerre, dont on sentait la dénonciation imminente dès l'hiver de 1918, et qui fut, en effet, dénoncée par l'Angleterre le 18 mars 1919, aurait pu être par là prolongée, en atténuant pour notre marché la perte des nombreux milliards que la baisse du franc devait lui coûter.

Si le fardeau eût été trop lourd d'entreprendre à la fois, vis-à-vis des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne, des liquidations de cette envergure, il eût été politique de concentrer, du moins, sur l'une d'elles, l'ensemble de nos capacités. L'action de ces deux formidables créances sur la liberté de nos gestes se mesure moins au total qu'elles forment en s'additionnant entre elles, qu'aux mille reflets qu'elles se renvoient à perte de vue, l'une à l'autre, comme deux grands miroirs opposés. Celui des deux Etats qui, devant le monde, aurait seul gardé sur la France une créance plus ou moins entamée, aurait-il pris sur lui de nous faire sentir, à toute heure, l'aiguillon d'un compte désormais privé du témoignage et de l'appui d'un autre compte tout pareil? Par son isolement, n'aurait-il pas été incliné plutôt à la conciliation qu'aux chicanes? Instruits par toutes nos pertes sur le change, et totalisant toutes les mutilations subies par notre créance sur l'Allemagne aux colloques de Londres, de Spa, de San-Remo, de Boulogne, en face du strict maintien de nos dettes, nous pouvons nous demander s'il n'eût pas mieux valu nous rendre coûte que coûte le champ libre, au moins d'un côté.

Sans doute eût-il fallu en ce sens un concours d'efforts convergents : une compression des dépenses publiques, un

écoulement scrupuleux des stocks de guerre; peut-être même, le sacrifice, si pénible qu'il pût être, de certaines portions les moins précieuses de notre domaine colonial. Il ne serait pas très malaisé de découvrir sur la carte telle ou telle acquisition plus ou moins récente, médiocrement greffée sur la tige française, et avant la possession de laquelle la France était grande et glorieuse, comme elle le serait encore sans cette possession.

On a reproché à Napoléon d'avoir vendu la Louisiane. Cette Louisiane, avec son avenir magnifique, combien de temps l'aurions-nous gardée? L'Angleterre n'a-t-elle pas troqué Helgoland contre Zanzibar? L'essentiel pour un grand pays n'est pas de conserver à tout prix le luxe onéreux de colonies inutilisées ou exploitées à demi. C'est que la métropole ne succombe pas sous des charges accablantes et que la faillite n'entache pas ses couleurs.

Au lieu de cette réaction magnanime, on a préféré laisser notre pays à ses illusions et à ses rêves. Le même optimisme béat qui criait : « Vive Wilson! » a sincèrement espéré un cadeau de 25 milliards. Entre temps, on multipliait les pensions et les primes, on encourageait les hauts salaires, on gaspillait les stocks, tandis que la machine aux emprunts bouclait les budgets déficitaires. Après trois ans d'hébétude dans les fumées d'opium, brusquement, l'abîme est là... Le peu que sait une démocratie comme la nôtre, c'est à l'école des catastrophes qu'elle l'apprend.

C'est donc avec un mémoire clairement articulé suivant la procédure esquissée plus haut, que nous devrions prendre part à la Conférence internationale qui se réunira bien quelque jour, à Washington ou ailleurs, pour mettre d'accord créanciers et débiteurs. Nul doute que cette assemblée ne confirme les délais déjà concédés aux pays emprunteurs par la Trésorerie des Etats-Unis. C'est là une question préalable d'équité qui n'empêche nullement l'essai d'un *Doit et Avoir* à établir entre certains de nos alliés et nous.

Dans cette pensée, nous le répétons, nous avons surtout en vue les Puissances qui, pour les besoins de leur cause, ont successivement déversé sur le sol de France des armées presque aussi nombreuses que notre propre armée.

Nous ne parlons pas des effectifs belges ou portugais. Ni la Belgique, ni le Portugal ne nous ont présenté leur

note. Mais l'Angleterre et les Etats-Unis, liés à nos troupes pour les convenances de leurs opérations militaires, se sont, depuis la paix, détournés de l'intérêt français au point de le combattre trop souvent, et nous réclament aujourd'hui quelque chose comme les honoraires d'une vacation qui n'aurait eu aucun lien direct avec leur intérêt national. Le simple bon sens éveille aussitôt l'idée d'une contre-partie française dont les grandes lignes ont déjà été tracées par des publicistes éminents et pour laquelle nous avons seulement voulu proposer ici quelques précisions.

Si l'on a imaginé au Parlement de Washington le « Bonus bill » ou système de prime aux démobilisés, qui coûterait au Trésor fédéral plus d'un milliard 200 millions de dollars, et si certaine presse explique le non-paiement de cette prime aux ayants-droit par le non-règlement des dettes interalliées, ce n'est pas notre faute. Malgré cette campagne hostile, l'atmosphère où s'engageront les débats de la Conférence ne nous sera pas défavorable, si l'on en juge par la déclaration de ce général américain, aide de camp, croyons-nous, du général Pershing, et qui, au sein d'une commission d'experts, disait tout récemment : « Sans la *petite* France qui se battait pour nous pendant que nous préparions notre guerre, nous étions perdus... »

Réserve faite pour la petite France qui pleure un million et demi de morts, alors que les Etats-Unis n'en comptent que 50 000, c'est-à-dire trente fois moins, de tels mots semblent présager des formules équitables pour les règlements à venir. Quelles que soient, d'ailleurs, ces formules, si la France entend discuter en bonne justice la portée de ses engagements, elle n'est pas de ces nations qui renient leur signature. Entre l'honneur et l'argent, son choix est fait. Mais, la France de Bayard est aussi le pays de Jacques Bonhomme. Nous doutons que la probe bonhomie de ce dernier aille jusqu'à se voir indûment dépouillé de son bas de laine et, là-dessus, se proclamer content.

PAUL LE FAIVRE,
Ministre plénipotentiaire.

# NIKY

## Roman de l'émigration russe (*)

### IX

PIERRE était revenu de chez Catherine Sovlona, blême, tremblant de colère, d'une colère de moujik ivre ; lui, Pierre de Russie, l'héritier des Romanof, avait fait à une simple princesse, quasi petite fille, l'honneur de lui rendre visite et une gouvernante s'était permis d'annoncer qu'on ne pouvait le recevoir. Une petite fille, pas autre chose, folle et chimérique, qui brodait avec son imagination des histoires de complots, au lieu de fleurs avec ses doigts, sur une toile à tapisserie ; une petite fille qui conspirait au lieu de danser. Mais de cette petite fille, de cette enfant de vingt ans, il revit soudain la taille flexible, la couronne de blé mûr posée sur son front, ses longues mains dans les manches vaporeuses de dentelles, et il eut conscience plus que la veille, plus que les autres jours, que cette petite fille qui le repoussait pourrait le conduire jusqu'où sa témérité ou sa fantaisie se plairait de l'entraîner et, sa colère se diluant tout d'un coup, il eut le cœur déchiré parce que cette petite fille n'était pas là.

Par ce goût passionné de l'analyse, cet éternel besoin de se tourmenter qui hantent l'âme slave, Pierre fit une autre constatation : c'est qu'il n'avait jamais souffert avant la minute présente. Sur la Neva, dans la vedette où des matelots communistes lui avaient craché au visage, dans le bastion de Troubetzkoy, au fond du sac de pierres, sous les sarcasmes des commissaires, il s'était senti moins

(*)  — Voir la *Revue universelle* des 15 mai et 1er juin 1922.

perdu, moins misérable qu'aujourd'hui. Alors, malgré son angoisse, il se regardait vivre, sa douleur était détachée de lui-même, et, par un étrange dédoublement, sous ses yeux, c'était un autre qui souffrait. Cette fois, c'était bien lui que le destin avait touché ; il en était sûr et il resta, sans bouger, abattu comme un blessé jusqu'à ce que Makar vînt avec des soins de nourrice l'y chercher. Le lendemain, quelques lignes d'Hélène répandirent leur baume sur la plaie vive de son cœur, quelques lignes tracées à la hâte et qui se terminaient ainsi : « Il faut vivre et espérer. »

Vivre, pour Pierre, c'était désormais traîner un sac trop lourd.

Autrefois, son existence n'était pas moins pesante ni moins vide, mais le protocole la comblait adroitement de mille corvées : ouvertures d'expositions, présidence de comités, revues de troupes, etc. La liste des obligations princières s'allongeait chaque jour, car le peuple russe réclamait à son tour du pain et des jeux du cirque, *panem et circences*... Pierre apportait les jeux du cirque avec des uniformes, des panaches, des fanfares, et cette agitation, ce bruit avaient au moins l'avantage de couvrir les cris de révolte, sinon de les endormir. D'ailleurs, pour ceux-ci, une compagnie de cosaques bien en main...

Maintenant qu'il n'avait plus de grand chambellan pour arranger ses journées, lui présenter un programme, il était désemparé. Il voulait jouer au bourgeois ; seulement, un bourgeois trouve des partenaires pour son bridge ou sa manille ; chez lui, un bourgeois trouve une femme. Pierre n'avait ni partenaire, ni femme. Il y avait l'orgie, oui, l'orgie... La pensée d'Hélène l'empêchait d'y retourner. Son arrivée à Paris avait été vite connue dans ce monde de l'émigration russe ; monde fermé qui composait une nation dans une autre, et les invitations se multipliaient avec chaque courrier. Ghourine les utilisait par ordre pour allumer ses pipes. Les lettres adressées à Pierre par ses cousins les grands-ducs Wladimir et Fédia, restées sans réponse, étaient là sur son bureau, dans une coupe de jade. A vivre dans cette solitude de temple, l'âme de Pierre s'était engourdie avec son corps. Sortir? Pourquoi faire? Dédain, orgueil, fierté de son farouche isolement... cela tout ensemble. Et puis se montrer, c'était tomber dans des intrigues ou bien en faire naître d'autres, pires. Il ne voulait pas être mis sur une carte d'échantillons, servir de marionnette entre les mains des hommes qu'il méprisait. Les imbéciles, ils voyaient dans la tragédie russe un accident de l'histoire, alors qu'à ses yeux, c'était quelque chose d'énorme, un événement cosmique comme il s'en produit tous les dix mille ans, peut-être...

La Russie, c'était un de ces soleils noirs qui, roulant dans l'éther,

menace d'écraser les autres planètes, de les réduire en poussière. Et voilà pourquoi l'univers n'osait s'en approcher, intervenir dans son évolution. Ce soleil, loin d'être mort, vivait prodigieusement, magnifiquement et de lui, demain, dans dix ans, dans vingt ans, naîtraient la lumière, la flamme, la force qui régénéreraient le monde. Pierre pensait cela, comme tous les Russes ; il pensait que la vieille Europe tombant en poussière se recréerait par des infusions de sang slave. Il en était sûr... Mais pas plus que l'astronome penché sur sa lunette méridienne n'a d'influence sur le déplacement d'un astre, lui, ne pouvait entraver, arrêter l'orbe de feu et de sang lancé dans l'inconnu. Cette vérité, comment la faire comprendre, l'énoncer même? Il valait mieux rester chez soi avec sa certitude et attendre.

Mais cela pouvait durer des années et des années. Ah ! comme il enviait Ghourine qui puisait au fond d'un verre de vodka le repos du cœur et de l'esprit, la quiétude des sens ! Combien Daourow était privilégié de pouvoir dans une discussion, dans l'ivresse des idées, sortir de lui-même, s'élever plus haut que la terre?... Pourquoi leurs stupéfiants restaient-ils sur Pierre sans effet? La lecture? Il en avait perdu le goût par habitude des exercices violents qui finissent par accaparer le corps au détriment de l'esprit, chaque jour plus rétif à tout effort intellectuel. D'ailleurs, combien les œuvres des romanciers lui semblaient artificielles, anémiées, privées de la chair et du sang de la vie, taries dans leur veine comique, peureuses devant la cruauté, la barbarie humaine dont il avait eu tant d'ignominieuses preuves qui restaient enfoncées dans sa mémoire comme des cachets dans de la cire. Restaient les élucubrations des théoriciens, les monologues des fous qui rêvent debout, les boniments des marchands d'idées ; ceux-là étaient exclus de sa maison ; n'avaient-ils pas, de leur fulminate, bourré les bombes incendiaires, armé les mains des bourreaux, et tissé le linceul noir aux amples broderies rouges sous lequel gisait la vieille Russie?

Las, méprisant, le regard de Pierre traînait ce soir sur les journaux, sur les brochures accumulées devant lui, quand soudain trois lettres : S. O. S., l'accrochèrent ; l'O large et plein se bombait entre les deux S aux contorsions de serpent ; il se pencha, attiré. S. O. S., c'était le cri : au secours, l'appel lancé dans l'infini de l'éther avec le sinistre accompagnement des sirènes et la supplication effarée des projecteurs, par le vaisseau qui sombre, dans la nuit. S. O. S., il revit le pont du bateau qui l'avait amené du Pirée à Brindisi, la cage du sans fil, la petite cage aux volets verts, et par la porte, le télégraphiste, un gaillard maigre et jaune, en bretelles, chaussé de pantoufles, coiffé d'un casque qui lui composait une étrange coiffure hindoue. Des étincelles cla-

quaient contre la cloison de la cabine. Un boy en veste blanche circulait entre les chaises de toile, tendant aux passagers un formulaire sur papier jaune pour les télégrammes. Décidément, cet S. O. S. l'intriguait ; ce devait être une étude documentaire avec des photographies, des dessins ; et, vaguement, Pierre espéra qu'il allait retrouver l'homme maigre avec son casque d'acier, le boy et sa veste blanche. Il tourna les feuillets. C'était une longue dépêche qui portait comme signature deux noms : Léonide Andreief ; une dépêche de neuf pages lancée par un vaisseau autrement vaste que celui affecté au service du Pirée-Brindisi, puisque à son bord se trouvaient cent vingt millions de passagers ; tout le peuple russe affamé, agonisant. Des phrases imprimées, montaient des gémissements, des clameurs de naufragés, luttant sous un ciel muet et vide :

« De toute ma foi en la bonté humaine, je lance dans la nuit et l'espace, ma prière pour les hommes et les femmes qui se noient. Si seulement vous pouviez savoir combien la nuit est sombre autour de nous... Quel est celui que j'appelle? Je ne sais pas. Le télégraphiste connaît-il celui qu'il appelle? A des centaines de milles alentour, la mer est peut-être un désert où pas une âme vivante ne peut entendre la prière. La nuit est noire et l'horreur est sur la mer. Mais le télégraphiste a foi obstinément ; il appelle, il appelle, jusqu'à ce que la lumière soit éteinte, jusqu'à ce que son sans fil soit pour toujours réduit au silence. »

Le télégraphiste coiffé de son casque était resté jusqu'à la dernière lumière, dans la petite cage aux volets verts qui devait se changer bientôt en une chambre ardente, puisque Andreief, mort, avait cessé de lancer son appel en ce monde. Et le navire en détresse, avec sa charge de cent vingt millions d'âmes, avait sombré.

Pourquoi, ce soir, la sirène d'alarme à travers l'immensité continuait-elle de déchirer le cœur et les oreilles de Pierre frémissant, comme assailli d'ondes magnétiques? Non, l'appel n'était point de la copie de journaliste, le délire d'un esprit malade ; il avait une signification directe, un but précis, sans quoi, les trois lettres fatidiques : S. O. S., n'eussent pas continué de luire cette nuit dans l'âme de Pierre comme des traits de feu. Quelqu'un criait véritablement au secours ; des mains crispées se tendaient vers lui, une âme proche était en train de se débattre et de se perdre. Une âme? Hélène? Hélène en danger !

Son souffle s'arrêta. Il lui sembla qu'il devenait léger, immatériel ; qu'il n'avait plus de corps ; qu'il n'était plus qu'une angoisse. Il en était sûr maintenant, Hélène l'appelait...

Dix secondes après, Pierre, dans la rue, marchait, comme un somnambule, vers la maison de la Sovlona. Quand il arriva devant l'im-

meuble, onze heures sonnaient ; il pénétra dans un vestibule sombre et dut gravir l'escalier dans la nuit car la minuterie électrique ne fonctionnait plus. La Sovlona habitait au cinquième ; à mesure que Pierre montait, l'obscurité qui voilait les baies vitrées paraissait moins épaisse et peu à peu ses yeux discernaient presque les marches ; mais son angoisse ne s'apaisait point et la force mystérieuse qui l'avait mené là lui soufflait toujours les mêmes mots : « Va, va, elle est en danger ; elle t'appelle... Au secours ! » Dans son trouble, il monta jusqu'au sixième et dut redescendre ; enfin, la porte derrière laquelle vivait Hélène, s'ouvrit.

— Monsieur est attendu? balbutia une petite servante au visage taché de son.

Il ne répondit pas ; ses yeux prirent la lueur d'acier des mauvais jours et résolument Pierre s'avança dans l'antichambre.

— Monsieur, s'inquiéta la domestique ; monsieur vient sans doute pour la séance.

— Naturellement, fit-il, je viens pour la séance ; c'est la princesse Mariétensky qui m'a prié.

Il mentait avec le sentiment d'un droit. Une séance? De quelle séance pouvait-il être question, sinon de ces réunions spirites où tant de Russes exilés perdaient leur force et leur raison?

— La séance est commencée depuis longtemps, continuait la petite servante. Monsieur va déranger, peut-être ; je serai grondée, monsieur.

Tout en reculant, elle montrait le chemin à Pierre qui, dans la salle à manger, aperçut sur la table sans nappe, autour d'une vieille lampe à pétrole, des tasses vides. Et tout d'un coup, à travers la porte, un cri déchirant jaillit : « Ne me touchez pas, au secours ! » C'était la voix d'Hélène ; il écarta la servante, ouvrit la porte et dans les ténèbres — la plainte s'était tue subitement — se mêlèrent en une rumeur confuse des bruits de chaises, des piétinements et des exclamations.

En tâtonnant, Pierre avait retrouvé le commutateur ; la lumière se répandit paisible sur le groupe affolé des spirites. Il y avait là Hélène, Hélène anéantie, la Sovlona, Kolia blême de peur et un inconnu qui, dressant sa face insolente, osa fixer Pierre dans les yeux. Celui-ci eut l'impression d'avoir grandi soudain de plusieurs pieds, d'être un géant, un hercule aux forces centuplées venu pour écraser les bourreaux de ses poings pesants comme des massues et cette impression, les autres sans doute la ressentirent, car en une seconde, la pièce se vida ; il s'y trouva seul avec Hélène.

— Hélène, fit-il, pardonnez-moi. Je ne devrais pas être là. Mais vous avez appelé au secours et j'ai entendu de loin.

Il prit dans les siennes, une des mains froide et secouée de frissons de la jeune fille qui murmura :

— Ah ! être touchée par un fantôme. Vous savez, je l'ai vu... J'ai senti le froid de sa chair...

— Qu'avez-vous vu? demanda Pierre, haletant.

— Notre tsar, il souriait, il m'a dit... il m'a dit...

Après avoir enfin cherché ses mots, elle soupira, les regards flottant dans un demi-sommeil.

— Reposez-vous, chérie, ne pensez plus, murmura Pierre, d'un ton patient comme s'il s'adressait à une enfant malade.

Hélène s'étant mise à l'examiner avec des yeux hagards, comme s'il était un étranger, il cria presque :

— Vous me reconnaissez, Hélène?

— Dimitri Wassilief, vous l'avez entendu ; il m'a dit, reprit-elle avec entêtement ; il m'a dit : « Saint Georges a terrassé le dragon. Et toi, avec l'ataman Samanof... »

— Mais je ne suis pas Dimitri Wassilief, jeta le grand-duc, saisi d'une soudaine fureur en prononçant ce nom. Je suis Pierre, Pierre de Russie, reprit-il avec force.

Elle hocha la tête d'un air entendu.

— Ah ! oui, Pierre... C'est si généreux à vous, fit-elle avec un accent plaintif.

Mais l'imagination de Pierre avait vu surgir le visage insolent, les yeux mauvais de cet homme qu'il ne connaissait pas et son cœur se tordit comme un sarment sous la flamme. Il fallait que le pouvoir de cet intrus fût bien fort déjà pour que, dans son hallucination, Hélène confondît ce Wassilief avec lui-même. Il contempla la jeune fille, décoiffée, le corps libre sous la chaste robe blanche, et la pensée qu'elle était restée près de cet inconnu dans la pénombre de cette pièce dont le désordre sentait la folie et le crime lui devint une insupportable torture.

— Qui est ce Dimitri Wassilief? lança-t-il brutalement.

— C'est un homme extraordinaire, il doit... sauver la Russie..., murmura Hélène d'une voix si faible que Pierre la perçut à peine.

La réponse enfonçant un fer rouge dans sa chair le fit crier.

— C'est un misérable, tout simplement ; et je ne veux pas que vous restiez ici une minute, une seule minute ; allons, venez, vous entendez, Hélène.

Elle avait détourné la tête, sans un mot, avec une jolie inflexion de colombe ; Pierre la crut irritée contre lui ; il se pencha, toucha doucement l'épaule qui dessinait une courbe gracieuse sous l'étoffe légère ; Hélène n'eut pas un mouvement ; elle était endormie.

Pierre se précipita vers la sonnerie électrique ; la petite servante reparut.

— Faites venir Mme Linzer, tout de suite ! commanda-t-il.

— Mme Linzer est au théâtre, monsieur.

— Et Mme Sovlona?

— Madame ne peut se lever, elle est souffrante dans sa chambre.

— C'est bien, vous allez rester ici jusqu'au retour de Mme Linzer.

La domestique rougit, ses paupières battirent, car les ordres étaient donnés sur un ton auquel on ne réplique pas ; elle prit place silencieusement, près de la princesse.

Pendant quelques secondes, Pierre contempla Hélène avec des regards brûlants de douleur et de pitié. Il lui sembla, tant le sentiment de son impuissance, de son inutilité l'accablait, qu'Hélène venait de lui être ravie pour toujours. Elle vivait désormais dans un autre plan dont il ne pourrait plus la ramener. Tout était fini. Il s'enfuit brusquement vers la porte et ses mains tremblèrent en la refermant comme si c'était la grille d'un tombeau.

## X

Le lendemain et les jours qui suivirent, Hélène se sentit faible, abattue, étourdie, comme après une maladie. De cette nuit où l'esprit du tsar, par l'intercession de Kolia, l'avait chargée d'une mission libératrice sous les ordres de l'ataman Samanof, elle avait conservé un souvenir confus, irritant, qui prenait la forme morbide d'une hallucination, même à l'état de veille. Dans la chambre noire de son cerveau, apparaissait par moments un étrange cliché composé de deux visages superposés : celui de l'empereur, blême, exsangue, presque transparent ; celui de Pierre, farouche, brutal, fulgurant de lueurs mauvaises. Était-ce invention d'un esprit malade ou trace d'une réalité vivante? Hélène s'exténuait à comprendre, mais ses efforts ne faisaient qu'accroître sa lassitude, comme si elle eût tenté de lier par une boucle solide deux bouts de fil trop courts. Catherine Sovlona, qui s'était gardée de toute allusion à la visite inopinée du grand-duc, entourait Hélène de prévenances, de soins et choisissait en lui parlant des mots enveloppés d'ouate, ainsi qu'il est d'usage avec les fébriles et les neurasthéniques. Hélène sentait son cœur se fondre sous la chaleur de tant d'attentions et un jour, n'y tenant plus, elle trahit devant Catherine Sovlona et Wassilief ses hantises secrètes.

— Chère Catherine Sovlona, fit-elle, suppliante ; dites-moi, l'autre nuit, c'était bien l'esprit de notre tsar qui était là?

— Quelle question, Hélène? Ne vous a-t-il pas parlé? répondit la veuve du conseiller avec un tressaillement.

— Oui, c'est vrai, Catherine Sovlona, et je vous remercie.

Les lèvres d'Hélène tremblaient, elle ajouta :

— Et c'est tout?

— Comment : tout, chérie?

— Je croyais... il me semblait... que quelqu'un d'autre...

Hélène baissa la tête. La Sovlona et Dimitri Wassilief échangèrent un rapide regard.

— Le grand-duc Pierre?... murmura Hélène.

Un court silence passa.

— Si vous l'avez réellement vu, princesse, c'est que Son Altesse était là, dit Wassilief sur un ton d'imperceptible ironie que ne remarqua point la princesse.

— Réellement... je ne sais pas... Dimitri Wassilief, reprit Hélène découragée.

— Comment savoir? objecta hypocritement Catherine Sovlona, surveillée par Wassilief. Tant de mauvais esprits cherchent à nous tromper, soupira-t-elle.

— Évidemment, soupira Hélène ; ou j'ai bien vu, ou j'ai rêvé.

— Eh bien, n'y pensez plus, chérie, tout cela vous fatigue, dit Catherine Sovlona prenant les mains d'Hélène.

Dans la suite, en effet, Hélène s'efforça d'oublier, mais quand elle fermait les yeux pour s'assoupir, la silhouette de Pierre émergeant d'une sorte de brume lui faisait signe de loin, de très loin, et, sans hésiter, Hélène se mettait en route pour le rejoindre. Hélas, le brouillard s'épaississant, elle piétinait dans les flaques de boue, s'égarait, tombait et s'éveillait brusquement, les bras tendus dans le vide. Maintenant elle avait peur dans l'appartement de la Sovlona où son imagination surprenait, dans les recoins d'ombre, des fantômes, des esprits matérialisés qui la jetaient dans de brusques émois, et la laissaient, en s'évanouissant, transie, quasi-morte. Désormais, elle saisit toutes les occasions de fuir la rue François-Ier et lorsque Catherine Sovlona lui rappela : « — Demain, chérie, pour le bout de l'an de mon cher Grégoritch, je compte sur vous, n'est-ce pas? » Hélène s'empressa d'acquiescer.

Ce matin-là, laissant Catherine Sovlona s'ennuager de crêpe, elle partit, seule, à pied, vers la rue Daru et lorsque, au tournant du faubourg Saint-Honoré, elle vit surgir les cinq dômes d'or, ses regards, soudain arrachés à la terre, fixèrent la croix grecque, la croix qui découpait dans le ciel ses quatre branches égales ; il lui fallut faire effort pour ne pas courir, car l'église byzantine n'était pas seulement

le temple de sa foi, mais encore une parcelle de la patrie absente.

Tous les amis de Catherine Sovlona étaient là, malgré l'heure matinale ; ce qui constituait pour le cher Grégoritch une indéniable victoire posthume ; le conseiller d'État devait, quelque part, dans l'au-delà, se réjouir de voir tant de princes, de princesses, de hauts dignitaires de l'Empire accourus pour honorer sa modeste Excellence qui ne possédait dans l'ordre de Sainte-Anne que la plaque en argent.

D'autres assistants arrivaient, d'un air gêné, comme s'ils eussent commis une faute de bienséance.

C'étaient des Russes du quartier, vivant dans les petites rues d'alentour, à l'affût des cérémonies religieuses : messes d'actions de grâces, obsèques, bouts de l'an ; toutes occasions pour eux de se réunir, d'avoir des nouvelles, d'échanger des pensées, de chanter dans leur langue, avec l'illusion pour un instant de revivre sur la terre russe. Ils se tenaient à l'écart, modestement, laissant les meilleures places aux anciens seigneurs, aux grandes dames, dont le palais, les fourrures, les perles faisaient autrefois songer à quelque féerie asiatique ; aux fonctionnaires de la cour, exerçant naguère au nom du tsar une autorité qui semblait émaner de Dieu ; même sur les routes de l'exil, les distinctions sociales élevaient leurs bornes millénaires et les « mon Prince, Général, Comtesse », montaient sans arrêt vers les dômes rutilant, sous le soleil d'automne, comme des globes de feu.

Dans la foule, Hélène se frayait difficilement un chemin, quand à ses côtés la voix de la baronne Aleief gronda :

— Comme tu es pâle, Lenochka, est-ce l'esprit de Grégoritch qui vient te tourmenter?

Et elle se mit à rire.

— L'esprit de Grégoritch, non... aucun esprit ne me tourmente ici, répondit Hélène sérieusement.

Et s'esquivant, elle gravit à la hâte les douze marches de l'église.

Dès le parvis franchi, elle s'apaisa... Les fantômes, les images hallucinantes, les peurs morbides s'arrêtèrent au seuil du temple et la jeune princesse Mariétensky ressentit partout le corps et dans l'âme une douceur rafraîchissante. Au centre de l'énorme cube fermé, cadenassé comme une cellule, ils étaient là, debout, pressés, serrés les uns contre les autres, les exilés, les naufragés, les tristes épaves de la vaste famille russe, ballottés par tous les remous du désespoir, sur un océan de misères. Ils étaient là, les mains jointes, leurs regards avides tendus vers la muraille d'or de l'iconostase, vers les éblouissements et les enluminures, vers les quatre menues flammes rouges qui veillaient devant les saintes icones où, dans leurs cadres d'or, cabochés de pierreries, se dressaient les quatre évangélistes.

Contre un des piliers, appuyée sur sa longue canne, Catherine Sovlona, droite, grandie encore par ses voiles, fit un signe amical à la princesse qui baissa la tête, sans répondre. Qui donc songeait dans l'assemblée au bout de l'an du conseiller d'État Grégoritch? C'était devant le corps de la Russie dépouillé, couvert de toutes les plaies et de toutes les souillures que les exilés s'agenouillaient.

Les voix d'un chœur invisible gémirent, lancèrent les lamentations d'Isaïe : « Nous allons comme des aveugles le long des murailles ; nous marchons à tâtons, nous soupirons, nous gémissons comme des colombes. »

Hélène, déchirée par ces plaintes, murmura :

— Donnez-moi la lumière... Donnez-moi la force. Le salut est...

Elle n'acheva pas. Un garçon aux cheveux graisseux, le fils du pope sans doute, lui présentait un mince cierge allumé qu'elle saisit d'un geste machinal et l'on eût dit, à ce moment, qu'une nappe d'or se déroulant de l'iconostase descendait sur l'assistance ; la lueur des cierges découvrait des pouces grotesques, des peaux squameuses. Leur vue arracha Hélène à son effusion ; mais le bruit d'un rideau tiré par une main invisible la ramena vers l'iconostase, vers la fastueuse porte royale et quand les deux battants furent doucement poussés, elle aperçut par-dessus le dos du prêtre écrasé sous sa chape de velours noir, la haute croix du calvaire et le flambeau à sept branches couronnées de flammes ; alors la prière jaillit de nouveau de son âme.

La croix surgissait pour rappeler qu'un Homme avait souffert bien d'autres tortures pour le salut des autres hommes. La Russie devait mériter sa Rédemption.

— Nous avons péché, nous avons menti contre le Seigneur, balbutia Hélène ; nous devons expier, mais combien de temps durera notre châtiment?

Le prêtre ânonna les prières liturgiques ; des accents, des supplications éperdues, se heurtaient au lourd couvercle du dôme, cherchant une issue par où s'enfuir, monter en plein ciel.

Non, la Russie ne pouvait pas mourir ; dégagée de ses langes sanglants, elle allait, lavée par l'eau lustrale des épreuves, marcher dans la lumière. Le poids, qui pesait depuis tant de jours sur les épaules d'Hélène, diminua tout d'un coup ; un sang vif parcourut ses veines et déjà cette âme d'Asie voyait s'avancer dans une Russie paisible et régénérée, dans la patrie de l'universel amour, les dromadaires de Madian, les chameaux d'Epha, chargés d'or et d'encens, les blancs troupeaux de Cédar, les noirs béliers de Nabaoth. Tous les signes de l'abondance allaient remplacer bientôt la famine et la désolation.

Dans un emportement farouche, les voix éclatèrent ; elles avaient

dû trouver quelques fissure secrète, quelque trou de lumière dans la paroi du cachot, car les phrases bibliques fusèrent dans un sublime élan : « Il s'est armé de sa justice comme d'une cuirasse. Il a mis sur sa tête le casque du salut. Il s'est revêtu de sa vengeance comme d'un vêtement. Il s'est couvert de sa colère comme d'un manteau. » Elle se redressa, ses yeux étincelèrent ; elle ne pouvait plus rester en place, bloquée par tous ces êtres tremblants, par toutes ces âmes humiliées. Mais ils n'avaient donc pas d'yeux pour voir, d'oreilles pour écouter, ni d'intelligence pour comprendre? Ce Sauveur portant le casque du salut, annoncé par le prophète, c'était le grand-duc Pierre, Pierre... C'est lui qui devait ramener les chameaux d'Epha et les blancs troupeaux de Cédar.

Le fils du pope passa, ramassant les cierges à demi consumés. Hélène souffla joyeusement sur le sien en arrondissant des joues de petite fille. Elle se sentait joyeuse, enrichie de forces neuves, guérie miraculeusement, et sitôt que le prêtre eut gravi les marches de l'autel et que, derrière lui, les portes d'or se furent refermées, Hélène se hâta, suivant l'assistance vers le noir amas de crêpe noir qui représentait la veuve inconsolable. Alors, une voix mouillée de larmes sortit on ne savait d'où.

— Ce cher Grégoritch vous a vue ; du haut du ciel, il vous remercie, Hélène...

Ce cher Grégoritch, Hélène l'avait oublié, et pourtant il devait, en la remerciant, multiplier vers la terre de grands saluts serviles qui faisaient sauter sur sa poitrine ses croix, ses plaques, conservées orgueilleusement parmi les élus, au paradis des fonctionnaires !

Mais sur les marches, à quelques pas d'elle, Hélène aperçut Ghourine dressant à l'écart, dans la cour, une raide silhouette, un visage renfrogné. Il se porta vers la princesse, au pas de parade, et s'inclina, plié en deux, d'un mouvement de tout le corps, sans grâce.

— Capitaine Ghourine, dit-elle vivement, comment se porte le grand-duc Pierre?

— Mal, laissa tomber Ghourine.

Hélène, déconcertée, rougit et balbutia :

— Mal?

L'officier jeta sur la jeune fille un regard furtif, rapide, plus curieux qu'épouvanté...

— Quand je dis mal, princesse, expliqua-t-il rudement, je ne parle pas du corps ! Le corps, on le soigne, il y a pour cela les apothicaires. Et puis, j'ai vu S. I. le grand-duc Pierre à la guerre ; il est solide, il est de la belle trempe, celle dont on fait quelque chose, dont on pourrait faire de grandes choses ! C'est votre avis, princesse, je crois?

Il parlait sans hausser la voix, comme s'il débitait une théorie. Hélène gênée par la curiosité des groupes qui les dévisageaient, se dirigea vers la rue, Ghourine, toujours à ses côtés, à la même hauteur, mais à la distance réglementaire. D'un signe, elle le pria de se rapprocher, et Ghourine continua :

— Oui, c'est l'âme qui est malade, princesse ! Que l'âme du capitaine Ghourine soit malade, cela n'a pas d'importance. Qu'il devienne fou à force de boire, qu'on l'enferme dans un cabanon, oui, qu'on le trouve crevé sur un trottoir ; c'est sans intérêt, absolument sans intérêt ; c'est une nullité de moins. Il en reste toujours trop. Non, je sais... Vous faites trop d'honneur au capitaine Ghourine en protestant, princesse. A la guerre, je n'avais pas le temps de boire. En Russie, ces derniers temps, j'étais trop occupé. Mais à Paris, je n'ai rien à faire... plus rien. Alors, je me suis marié comme un vrai Russe avec la vodka et ma femme me tuera. Cela arrive aussi chez nous, mais c'est rare, c'est ordinairement le mari...

Hélène, gênée, laissait divaguer l'officier, ne sachant pas s'il laissait échapper sa lamentable confession sous l'effet de l'ivresse ou par cet âpre besoin de confidences qui torture à certaines minutes les cœurs solitaires.

— Mais que l'âme du grand-duc soit malade, c'est une autre affaire, s'entêtait Ghourine, car il s'agit de l'âme de la Russie, de l'âme même de notre Empereur. Princesse, vous vous rappelez nos pauvres moujiks ; tout d'un coup, ils ne veulent plus vivre ; ils se trouvent indignes d'être sur la terre ; ils ont commis trop de péchés. Ils vont chercher du bois mort dans la forêt, ils le dressent en tas devant leur isba. Puis ils y mettent le feu, ils se brûlent. Eh bien ! je crois que si le grand-duc pouvait en faire autant !... Il est là, tout seul, dans ce rez-de-chaussée funèbre, comme un prisonnier à vie. Naturellement, on sait qu'il est ici. On lui écrit... Il ne veut même pas lire les lettres. Je lui montre les journaux qui parlent de la Russie ; il ne les ouvre pas. Et pourtant son heure est venue d'agir... Oui, je vous l'ai déjà dit, princesse, le capitaine Ghourine est un zéro. Mais il dit ce qu'il voit et il aime son maître. Il y a des raisons, allez, pour qu'il reste toute la journée en tête à tête avec son porto.

Il avait prononcé ces derniers mots avec tant d'amertume qu'Hélène, bouleversée, essaya d'une diversion.

— Et que fait Daourow?

— Vous me demandez ce que fait la pâte, princesse? Eh bien, la pâte, le boulanger la pétrit, ses doigts font de grands trous dedans. Daourow est une pâte que toutes les mains pétrissent. Ce n'est pas un officier, puisqu'il raisonne. Il n'a qu'à faire comme le capitaine Ghou-

rine... obéir. Il s'y refuse : il ne veut plus rester l'aide de camp de Son Altesse, il cherche du travail. Et j'ai vu les journaux qu'il lit. Daourow va passer dans l'autre camp !... Voilà.

— Est-ce possible? dit Hélène, effrayée de voir Pierre vivre en reclus entre cet ivrogne et cet illuminé.

— Il n'y aurait que vous, princesse, pour guérir Son Altesse Impériale. Ah ! pourquoi... pourquoi l'abandonnez-vous... pourquoi laissez-vous la place à une Vera Tepoff?...

Un froid subit saisit Hélène, ses genoux tremblèrent.

— Ne marchez pas si vite, capitaine, dit-elle d'une voix changée... Vera Tepoff?

— Oui, je suis une brute, princesse, secouez-moi, frappez-moi, mais il fallait bien vous prévenir.

— Vous disiez que Vera Tepoff? reprit Hélène d'une voix blanche.

— Que Dieu garde la mémoire de son père, le général était un brave serviteur du tsar. Mais elle... Ah ! voyez-vous, princesse, on se demande de quoi s'occupe parfois la Providence... Vera Tepoff est belle et c'est une ennemie, une ennemie de tout ce que nous rêvons, de tout ce que nous voulons faire. et elle vient souvent, beaucoup trop souvent chez nous... Voilà ce qu'il fallait que vous sachiez. Maintenant, voulez-vous prendre une voiture,... princesse? Ce n'est pas facile avec ces gaillards-là, c'est à coups de revolver qu'il faudrait...

Mais la princesse Mariétensky ne l'écoutait plus. Sautant dans le premier taxi qui passait, elle s'enfuit vers le seul coin où, sans témoins, elle pourrait pleurer à son aise. Elle retournait à ses hallucinations, à ses fantômes...

## XI

Pierre se tenait, immobile, sur son divan, sans prendre garde — c'était la fin d'un après-midi d'octobre — à l'humidité qui pénétrait par la fenêtre entr'ouverte. La veilleuse accrochée à une potence de cuivre par trois chaînettes d'argent suspendait devant l'icone rapportée par Daourow une menue flamme tremblotante qui, par instants, animait la face du saint Jean, la face placide du moujick, entre les deux anges du Bien et du Mal. Et c'était la seule vie de cette pièce que cette faible lumière livide.

Des feuilles de marronnier, chassées par la bise d'hiver, glissèrent sur le parquet dans un bruissement de soie ; Pierre, qui semblait avec ses lourds bracelets d'or, un prince d'Asie prisonnier, ouvrit les yeux, suivit d'un regard nonchalant les conques légères patinées de rouille, et frissonna ; le froid le transperçait de ses milliers d'aiguilles

glacées. D'un geste, il pouvait sonner Makar, faire fermer la fenêtre ; mais il lui eût fallu se lever, étendre la main... Cependant, lorsque le timbre de la porte sonna, Pierre, sans quitter le divan, se redressa lentement. C'était Vera Tépof. Elle avait, un jour, apporté le divertissement de sa beauté et l'opium de son chant ; elle était revenue le lendemain, puis tous les jours. Elle entra, souple, libre, dans son chandail de soie blanche qui découvrait par l'échancrure du col sa chair au sang vif de naïade, lavée, dorée par la mer et le soleil.

Elle saisit la main tendue de Pierre, la garda dans la sienne pendant qu'elle le fixait avec une patience investigatrice, une douceur attentive ; mais Pierre savait combien cette patience, cette douceur cachaient de forces sauvages et bondissantes.

— Bonjour, Altesse. *How are these blue devils?* Mais ne vous gênez pas pour Vera... moi aussi j'ai mes heures de spleen.

Elle alla fermer la fenêtre, puis revint s'asseoir en face du grand-duc, dans un fauteuil bas et profond, expliquant, non sans subtilité. ce qui différenciait son spleen actuel de son spleen d'autrefois. Le spleen la saisissait maintenant d'une manière brutale, sans cause, et elle défaillait comme étranglée par deux mains noueuses. C'était subit et morbide avec un arrière-goût de la mort. Naguère, au contraire, c'étaient la méchanceté, l'injustice qui la jetaient dans des abîmes de mélancolie. Elle parla de sa jeunesse passée dans une petite ville de Crimée, jeunesse sombre, comprimée par le despotisme d'une tante orgueilleuse, réduite à donner des leçons de piano et qui voulait faire de sa nièce une virtuose, une idole des concerts comme elle disait. Prodigue de semonces et de coups de règle, elle n'avait réussi qu'à dégoûter Vera du solfège et de la famille tout ensemble. « J'avais pris ma tante en telle haine, s'écria-t-elle, que je cherchais les moyens de la tuer. Je me demande comment je ne l'ai pas fait. Car c'est criminel de battre un enfant? n'est-ce pas votre avis, Pierre Ivanovitch? »

Mais Pierre avait écouté sans la retenir la musique des phrases, les yeux fixés sur les rondes épaules d'où se dégageait une vitalité nimale et puissante.

— Dites-moi la vérité, Altesse, fit-elle interloquée par le mutisme du grand-duc, cet après-midi je vous ennuie? C'est bien... Je m'en vais...

La peur de la solitude étreignit Pierre, il cria presque :

— Partir, que dites-vous? Vera, vous savez le bien que vous me faites !

Un éclair brilla dans les yeux dorés.

— Voyez-vous, reprit-elle, les hommes ont l'art de certaines su-

perpositions d'images ou de sensations, un art que je n'aime guère. (Elle se tut un instant.) L'amie présente ne sert qu'à évoquer l'amie absente... Ah ! pauvres femmes que nous sommes !

Elle s'était exprimée sur un ton léger et sans avoir l'air d'attacher la moindre importance à sa remarque, elle se pencha sur sa tasse...

Dans les yeux de Pierre, une lueur mauvaise brilla.

Qu'avait-elle voulu dire, au juste? Jusqu'à quel point ressentait-elle ces secrètes intuitions qui, chez les femmes, sont une double vue du cœur? En tout cas, la phrase était malheureuse. Oui, Vera usurpait la place d'Hélène, et tout à coup la violence du sang paternel bouillonnant en lui, Pierre eut envie de chasser l'intruse. Elle avait parlé tout à l'heure de superposition d'images et Pierre revit un visage pathétique creusé de fatigue, serré d'angoisse, avec des yeux hagards ; mais, en même temps, il ne pouvait détacher ses regards du beau torse penché.

Vera préparait le thé avec l'empressement d'une esclave qui veut à tout prix satisfaire un maître difficile et elle se taisait adroitement. Elle ne songeait pour l'instant, semblait-il, qu'à disposer sur une soucoupe les gâteaux, les minces tranches de pain beurré.

— Voyez-vous, Pierre Ivanovitch, dit-elle enfin, approchant la table chinoise du divan, chacun ici bas a ses habitudes et le diable lui-même ne peut rien y changer. Le chien de garde se tient dans une niche sur de la paille pourrie ; il faut au cheval de sang une écurie vernie comme un salon, avec une litière toujours fraîche, des couvertures de flanelle. Et l'on ne fait pas d'un pur sang un chien même de race qui tire sur sa chaîne...

— Et c'est moi le cheval, dit vivement le grand-duc.

— Mais c'est magnifique, un cheval, reprit elle en éclatant de rire. Le printemps dernier, en Normandie, j'ai vu des poulains nus dans un verger. Quand je passais, ils galopaient vers la haie. Quels membres, quelle force, quelle noblesse ! Parfois aussi, ils accrochaient leurs crinières aux pommiers ; si vous aviez vu, Pierre Ivanovitch, des arbres en fleurs tombait de la neige, oui, de la neige rose. Cela glissait sur le poil luisant ; je comprenais très bien les hommes qui mirent certains animaux au rang des dieux. Mais vous, vous ne voulez pas qu'on vous compare à un pur sang. On vous a toujours traité comme un être surnaturel, vous regrettez ce temps-là, vous le rappelez de toute votre âme. Je sais si bien en ce moment ce que vous pensez. Voulez-vous que je vous le dise? Vous pensez : comment la nièce d'une marchande de romances, ose-t-elle prendre ce ton devant une Altesse impériale, et vous êtes tout prêt à me mettre à la porte ! C'est que le monde vous ment, même maintenant, vos aides de camp, vos amis,

tous les domestiques qui s'engraissent à vos frais ; et moi, qui suis la vérité je n'ai pas la cote... Si vous saviez comme ils sont tous furieux...

— Sapristi, je voudrais bien savoir de quoi? dit Pierre, saisissant en camarade le poignet rond et blanc de l'audacieuse.

— Mais votre vie de petit rentier désespère Daourow, Ghourine et compagnie. Cela ce sent. Cela éclate ! Quand on est né avec une grosse clef (1) sur le dos, on ne peut plus s'en passer.

Elle se mit à rire, il ne put s'empêcher de rire avec elle et Vera continua :

— Un jour, à Moscou, j'ai vu circuler une des voitures appartenant à la maison du grand-duc Ivan, votre père : des ouvriers, en l'apercevant, se découvraient comme devant une sainte icone. Ma tante, éclatant de rire, s'écria : « Les imbéciles ! ils saluent une voiture vide. » Et me montrant sur le siège le gros cocher dans son manteau rouge : « Retiens cela, petite, me dit-elle, il a son chapeau en gendarme, donc il n'y a personne ; s'il le portait comme un commis de banque, il y aurait quelqu'un, mais pas le grand-duc. Quand le chapeau se dresse en bataille sur l'oreille, Son Altesse est là ! » Eh bien ! Pierre Ivanovitch, vos partisans veulent être le cocher ; c'est son chapeau qu'ils convoitent ; ils se moquent bien que vous soyez dans la voiture.

Elle s'étais assise à l'extrémité du divan et Pierre lui tenait toujours le poignet. Elle eut un imperceptible sourire, puis se dégageant, remplit de nouveau la tasse vide. Ensuite, elle tendit à Pierre une cigarette, et se remit à parler.

Elle exprimait sans effort, avec un don verbal exquis, ses pensées sur la vie. On sentait qu'elle l'imaginait comme un jardin vaste, tout ébloui de lumière où les hommes erraient libres et joyeux, les bras tendus vers les formes où se modelaient leurs désirs, vers les beaux fruits à leur portée. Au nom de ce bonheur terrestre, Vera visiblement n'en concevait même pas d'autre, elle protestait contre tous ceux qui voulaient jeter le grand-duc dans des aventures dynastiques et lui faire perdre l'indépendance gagnée par une révolution abêtissante pour plusieurs centaines de millions d'hommes, mais libératrice pour des hommes comme lui, de son passé et de son sang. Toutes ces considérations lancées avec emportement n'avaient effectivement qu'un seul but : conserver à Pierre la liberté qu'il était venu chercher en France, la liberté, porte ouverte sur le vaste jardin de toutes les félicités.

— La révolution faite contre vous, vous a servi à vous, seul, dit-

(1) Certains chambellans à la cour portaient une clef sur leur uniforme.

elle d'une voix sourde, un peu rauque. Vous n'avez plus d'entraves. Vous pouvez vivre enfin, aimer qui vous plaît, aller où il vous plaît, choisir l'ami qui vous plaît. Vous êtes maintenant comme tous les autres hommes, tenant votre propre bonheur entre vos mains. Ne vous retournez pas vers le passé, lourd de chaînes pour vous aussi ; oubliez et laissez-vous vivre.

Elle parlait, les regards fixés loin devant elle, mais Pierre voyait sa bouche gonflée, sa lourde paupière qui battait doucement.

— Pourquoi cette leçon ! Oublier, Vera, murmura-t-il, tout oublier, c'est ce que je cherche. Chantez-moi quelque chose, jeune sirène.

Docile, elle se dirigea vers le piano. Aussitôt, ressuscitant des forces mystérieuses, sa figure resplendit comme celle d'une bacchante ; elle inclina son buste, pour que de sa place Pierre pût l'apercevoir, et elle chanta. L'art du chant la magnifiait ; elle devenait une autre femme, les sentiments les plus purs, les plus frais, illuminaient maintenant ses regards, rosissaient ses joues, s'épanouissaient comme les roses aux haies, par les matins de printemps. Avec une souplesse étonnante, elle incarnait tout ce qu'elle voulait. Elle fut la jeune fille rêveuse, l'amour tout neuf, la vie commençante ; puis elle passa, sans transition, aux chansons populaires, devint la paysanne, jeune, ardente, qui guette sur le seuil de l'église le retour de son tchivonik. Ses lèvres s'arrondissaient, boudeuses, ou distendant leur arc léger, frémissaient d'une folle impatience, selon les pensées qui les agitaient. Tout à coup, la tête de Vera se redressait dans un orgueilleux défi, son corps dansait sur place. Dum, dum, dum, les grelots des chevaux tintaient ; Pierre les entendit sonner gaiement ; crr... crr... les essieux de la troïka gémissaient en retombant dans les ornières de la route. Enfin, le cocher saisissait sa bien-aimée, l'écrasait contre sa poitrine et Vera inerte, abattue par l'émotion, semblait en sentir l'étreinte.

— L'admirable comédienne, pensa Pierre, et quelle richesse...

Ses yeux s'accrochèrent au visage tendu. Il se leva, se pencha sur Vera.

— Oublier, Vera, tout oublier avec vous, par vous.

On frappa. Le bonnet de loutre de Makar venait d'apparaître au-dessus des brise-bises de la porte. Vera se redressa avec un petit rire sec.

— On nous espionne, on a peur pour vous ; les mœurs de la cour continuent.

Pierre se leva brusquement ; son poing s'abattit sur le timbre. Makar entra, Pierre envoya un coussin à l'autre bout de la pièce d'un coup de pied. Qu'y avait-il? Que lui voulait-on?... Le tatar demandait audience, au nom de Daourow et de Ghourine, pour affaire de service.

— Non, impossible ! Et puis, si, qu'ils viennent, gronda Pierre.

— Il faut remercier des domestiques aussi zélés, dit Vera moqueuse ; attendez, vous allez voir comment ils vont vous parler d'affaires. Et sitôt que les officiers parurent, leur tournant le dos, elle s'assit solidement devant le piano et lança d'une voix large et lente le chant célèbre :

Sur la Volga, la Volga mère...

L'effet fut irrésistible, le grand-duc et Daourow chantèrent, seuls tout d'abord ; Ghourine, gagné par l'entrain de ses compagnons, entonna bien vite à son tour l'hymne au fleuve vaste comme la mer, qui, depuis l'aube du monde, baignait la terre libre de leur patrie. Les trois hommes levaient en chantant leurs poings de soldats... la belle sirène triomphait.

On n'aperçoit rien sur l'onde.
Seul, au loin, un canot noircit.

Les trois exilés revoyaient les longs trains de bois flottants, avec leurs minuscules isbas, couler paisiblement au fil de l'eau : ils suivaient le sillage des bateaux si propres, si gais, bercés de chansons, crépitants de la friture des beaux poissons frais.

A l'arrière, est assis le maître
Avec sa veste de velours.

Ils revoyaient les flots des moujicks en armes soumis au tsar se mêler en chantant, former un vrai fleuve d'hommes se précipitant, large, impétueux, tel un chœur immense, vers le brasier de la guerre.

A la dernière strophe, Vera ferma le piano d'un coup sec, méchant, qui coupa net leur enthousiasme. Ils s'interrompirent à la même seconde et la jeune femme sourit de leur docilité. Pierre, sans un mot, prit la main de la chanteuse et la baisa longuement.

Maintenant, avec des gestes hâtifs, Vera revêtait son manteau en refusant toute aide et logeait les ondes rebelles de ses cheveux sous sa toque serrée.

— Allons, fit-elle, adieu.

Ghourine, tiraillant nerveusement sa moustache, s'excusa de ne pouvoir l'accompagner. Elle eut un rire éclatant, ses regards fixèrent la bouteille de porto qui traînait sur la table.

— On sait, capitaine, que vous avez trop d'occupations sérieuses.

— Mais, moi, fit Daourow, sans enthousiasme.

Vera secoua la tête.

— Vous, vous avez vos rapports, Dimitri Paulovitch ; votre vice est de servir et la servitude est un vice si délicieux.

Le brave Daourow rougit et baissa le front.

— Peut-être serai-je plus heureux que mes amis, dit Pierre en riant.

— Monseigneur, avez-vous donc le droit de sortir sans autorisation? répondit-elle d'un ton enjoué. Une Altesse Impériale même en exil n'est-elle pas prisonnière? Je sais bien que le capitaine Ghourine et Dimitri Paulovitch vous signeront une permission, si je la leur demande. Seulement, je ne veux pas m'en faire des ennemis. Adieu!

Et, jetant derrière elle un regard de défi, Vera sortit.

Un silence tomba. A l'ordinaire, c'était pour les trois hommes une vraie joie que de se réunir à la fin de la journée et de causer interminablement, emportés par ce besoin de confession publique, de flagellation morale qui torture les âmes slaves. A force d'exaspérer leurs nerfs pendant toute une nuit sous les coups d'archets trop vifs, trop brutaux de leurs songes d'enfant, sous ceux trop longs, trop douloureux de leur pessimisme, ils finissaient par s'endormir à l'aube, épuisés, saoulés d'eau-de-vie et de rêves, avec un goût âpre de suicide aux lèvres. Pour la première fois depuis leur arrivée à Paris, le grand-duc Pierre et ses deux aides de camp ne pensaient qu'au moyen de se fuir, en sauvant toutefois les convenances. Les paroles de Vera avaient distillé l'absinthe dont parle l'Écriture. Ghourine trembla de convoitise à côté de sa bouteille de porto; Daourow n'osait sortir de sa serviette, ses lettres, ses rapports. L'âme de Pierre se débattait dans un plus grand désarroi encore. D'un geste, il délivra ses aides de camp.

— Liberté pour tous, ce soir, déclara-t-il, je dînerai tout seul et j'ai besoin de me reposer.

Mais il ne devait plus trouver le repos.

En quittant les trois hommes, Vera Tépof avait hoché pensivement le front avec une pitoyable expression de regret, comme si elle eût voulu rattraper ses paroles; mais lorsqu'elle se trouva dehors, son attitude changea; elle eut un long soupir de délivrance et elle traversa la chaussée avec une démarche ailée, comme une victoire. Elle courut vers la première automobile qui passa, lançant d'une voix joyeuse au chauffeur : 30, boulevard Murat. C'était l'adresse de Dimitri Wassilief.

## XII

En voyant apparaître la jeune princesse Mariétensky au siège du comité central des Gardes Blancs, Dimitri Wassilief démêla d'un regard jaunâtre, lassé de fauve, le désarroi de la jeune fille. Le comité

logeait dans deux pauvres chambres, au fond d'une caserne ouvrière, perdue elle-même au fond de Belleville, et, sans jeter les yeux autour d'elle, Hélène s'avançant pâle, droite, se laissa choir sur une chaise, sa volonté tombée tout d'un coup. Wassilief se contenta de recouvrir d'un livre, une longue feuille de chiffres, une martingale dû au génie d'un compatriote, qu'il étudiait, depuis plusieurs heures, avec l'attention d'un alchimiste et il se mit à considérer sérieusement la princesse Mariétensky comme si elle apportait la clef de la trop savante combinaison.

— C'est un grand honneur de vous recevoir, princesse ; pourquoi aujourd'hui, aujourd'hui plutôt que demain? fit-il, posant ses lèvres sur la main fiévreuse qui se tendait vers lui.

— C'est que je ne puis plus vivre ainsi, Dimitri Wassilief. Il faut que je sorte de moi-même... que j'agisse...

Elle avait parlé comme un être à bout de souffle et qui tâtonne la nuit dans un couloir sans air.

— Ah! c'est cela ; c'est seulement cela, dit Wassilief, avec lenteur, sans quitter Hélène du regard.

Elle baissa la tête ; non, il n'y avait pas seulement cela ; il y avait l'image orgueilleuse de Vera Tépof dont la vision la poursuivait depuis la veille ; le visage enivré de joie de la tentatrice se trouvant tout près, trop près du visage de Pierre. Pouvait-elle avouer ce tourment là? D'ailleurs, Dimitri Wassilief était un des amis de cette Vera, comme tous les hommes.

— Mais vous savez bien, Dimitri Wassilief, que j'ai déjà trop attendu. Notre tsar est venu ; il m'a ordonné de secourir notre parti... Il me faut voir l'ataman ; le grand-duc Pierre doit reconquérir son trône et vous m'aviez promis, Dimitri Wassilief...

— Moi, je vous avais promis... Quoi? Voyons, qu'ai-je pu vous promettre, princesse?

Il avait sursauté comme si la question l'entraînait dans une direction où il se refusait d'aller.

— Vous deviez me présenter l'ataman Samanof.

— Eh bien! s'écria-t-il avec aigreur, je ne me dédis pas. Vous rencontrerez l'ataman dans quelques jours. Mais en attendant...

— Ici, dit-elle, montrant de la tête des lettres en tas sur une table ; il doit bien y avoir quelque travail. J'accepterai tout, ajouta-t-elle, avec humilité.

Il y eut un silence.

— Viendrez-vous, demain, jeta-t-il avec un singulier éclair dans les yeux.

— Je peux même commencer tout de suite.

— Non, demain, répondit laconiquement Wassilief, et il la reconduisit jusqu'à la porte.

Hélène avait, le lendemain, pris place, avec une ardeur folle, à la table surchargée de paperasses, aux côtés de Wassilief. Pendant qu'elle classait les lettres, le regard du jeune homme suivait ses mouvements, la touchait avec précaution, sans peser, comme s'il eût voulu la rassurer doucement.

— Ainsi, fit-il, tous vos espoirs reposent sur l'ataman Samanof.

Hélène releva la tête.

— Vous m'aviez dit que là était le seul espoir et j'ai confiance en vous, Dimitri Wassilief.

— Ah ! dit-il avec une froide ironie. Mais je suis pour vous, le premier venu...

— Vous êtes un ami de Catherine Sovlona, répliqua-t-elle vivement.

— Et c'est tout, cela vous suffit. Mais je ne suis pas prince, vous savez, dit-il, en riant bruyamment. A moins que de naître dans la cour ou la basse-cour d'une famille princière ne confère la noblesse... Si j'étais le fils d'une servante, d'une pauvre servante?... Si vous le saviez...

— Alors vous seriez au service des soviets, répliqua Hélène.

Dimitri Wassilief eut une toux embarrassée.

— Bravo, princesse, c'est la vérité ! On ne pouvait pas mieux dire !

Mais devant les sourcils rejoints d'Hélène, il ajouta sentencieusement :

— Une vraie conspiratrice ne doit se fier à personne ; retenez cela, princesse Mariétensky.

C'est un cœur qui souffre, songea Hélène en se remettant au travail, car toutes ces paroles désenchantées lui semblaient prendre leur source dans quelques drame lointain, dans quelque tragique désillusion ; et elle se promit d'être patiente. Les jours qui suivirent, elle ne pensa plus à Wassilief et se plongea dans l'enfer russe. Sous la pluie de fer et de sang, des hommes affamés luttaient contre les hordes d'Asie, contre les immondes bandes chinoises, contre des frères voleurs et assassins ; les sauveurs, ces Gardes Blancs de Lettonie, d'Ukraine, de Crimée, réclamaient, par l'intermédiaire du bureau de Genève, des appuis moraux et des subsides. Il fallait le leur envoyer. Hélène avait mis à la disposition de Wassilief son carnet de chèques où déjà bon nombre de feuilles manquaient. Mais pouvait-elle ménager son argent et ses forces?

Secrétaire, dactylographe, plieuses de brochures, vrai maître

Jacques du bureau, elle accepta toutes les besognes, toutes les épreuves ; grelottant dans une pièce mal chauffée, brûlant ses yeux à la flamme d'un mauvais gaz sans aucun regret ; car son imagination apercevait les premières lueurs de l'aube prochaine au-dessus de la Russie, cette immense prison des morts.

Depuis le jour où Hélène avait glissé son carnet de chèques dans le tiroir de la table, Wassilief, rassuré sans doute pour un certain temps sur l'avenir des Gardes Blancs, se montrait d'humeur conciliante.

Une fois, cependant, il s'approcha de la jeune fille, lui demandant à brûle-pourpoint avec un regard qui la glaça :

— Avez-vous connu le grand-duc Ivan?

— Naturellement, répondit simplement Hélène.

— Ah ! vous l'avez connu, murmura-t-il, et vous dites cela tranquillement.

Il marchait à travers le bureau.

— Vous ignorez donc ses crimes. Un monstre ! Une vraie bête féroce !

La haine le défigurait ; il ricana insolemment, le poings brandi dans une rage brutale d'homme du peuple. Hélène le fixa, stupéfaite.

— Vous oubliez, Dimitri Wassilief, que le grand-duc Ivan est le père du grand-duc héritier, le père de notre futur tsar.

Presque aussi grande que lui, elle le força à baisser les yeux.

— Je ne l'ignore pas, dit sombrement Wassilief. Mais le grand-duc Pierre devra payer pour des crimes qu'il n'a pas commis. Il faut que le futur tsar connaisse la douleur. Sans elle, il ne peut comprendre la Russie ; car la Russie c'est la terre de la souffrance et c'est aussi la terre de l'amour. Mais la souffrance se voit ; tandis que l'amour, combien d'êtres en devinent la présence?

Il s'était exprimé douloureusement, ses regards brûlants posés sur Hélène, qui, possédée par la pensée de Pierre, n'avait même pas entendu ses derniers mots. Et ce fut tout ce soir-là ; pour effacer tout souvenir de sa violence, Wassilief accompagna la princesse jusque chez Catherine Sovlona, dans une longue course à pied où, pendant près de deux heures, il fut, sur toutes les questions posées par la jeune fille, éblouissant de verve et de savoir. Hélène s'écria en rentrant :

— Ah ! Catherine Sovlona, vous aviez raison ; Dimitri Wassilief est un homme extraordinaire !

Un matin, en arrivant au bureau, elle trouva Wassilief, debout, parlant à voix basse à un inconnu qui, lui, se tenait à cheval sur la

meilleure chaise du comité des Gardes Blancs. Elle n'aperçut d'abord qu'une énorme tête tondue, une figure brutale, avec des prunelles sombres entourées d'une sclérotique jaunâtre, bilieuse, et une moustache coupée au ras des lèvres, mais qui s'effilait à la mode tartare aux commissures. L'homme avait un ample manteau de voyage qui, déboutonné, enveloppait la chaise avec lui, et traînait à terre ; ce qui composait une silhouette étrange, presque fantastique et il fumait rapidement de menues cigarettes qu'il élevait devant ses yeux après chaque bouffée, comme s'il contemplait le coupant d'un sabre. Une instinctive répulsion saisit Hélène ; elle voulut gagner la seconde pièce du bureau sans être aperçue ; mais l'étranger s'était brusquement redressé et déjà il courbait sa haute stature, dégageant une indéniable impression de force et de cruauté.

— L'ataman Samanof, princesse, vous présente respectueusement ses devoirs.

Hélène s'inclina. L'ataman Samanof ! C'était à cette brute que l'esprit du tsar lui commandait d'obéir ; elle ne trouva pas un mot.

— Notre ami Wassilief m'a parlé de vous, princesse, reprit l'ataman ; je ne vous répéterai pas ce qu'il m'a dit. Pourtant il n'est pas indulgent, notre cher Wassilief. Enfin, qu'en dites-vous ; ne fait-on pas de la bonne besogne, ici?

— Oui, répondit Hélène d'une voix résignée, mais atteindrons-nous le but?

— On l'atteindra, princesse, avec de bonnes mitrailleuses.

— Tuer, toujours tuer, s'écria-t-elle, révoltée.

— Eh ! princesse, c'est la paix, lança l'ataman dans un gros rire.

Hélène indignée fit quelques pas pour gagner sa table de travail ; mais Wassilief l'arrêta, d'un geste.

— L'ataman revient d'Amérique, il rapporte des choses intéressantes.

Le ton de Wassilief signifiait : puisque nous travaillons ensemble, vous devez être mise au courant ; Hélène prit place sur la chaise qu'on lui offrit.

— Eh bien ! princesse, mon système est bien simple. Jugez-en : je me suis dit que pour ramener le tsar dans notre sainte Russie, rien ne valait l'appui des plus purs démocrates. Oui, ce sont les démocrates d'Amérique qui balaieront la république des soviets. Et l'opération sera faite avec ordre, en série, selon les plus récentes méthodes industrielles. Si j'avais parlé de mes cosaques aux hommes d'affaires de Londres et de Chicago, on m'aurait mis à la porte au nom du pacifisme. Mais j'ai parlé bois, blé, cuivre, et l'on a célébré mon génie militaire. J'ai dit à tous ces mangeurs de charbon, à tous

ces buveurs de pétrole : « Aidez-moi, prêtez-moi de quoi charger des fusils, convoyer des munitions, nourrir des troupes et je vous conserverai les mines, les puits ; nous monterons la garde autour de vos richesses. Seulement pas de richesses sans ordre ; pas d'ordre sans soldats. » L'on m'a compris et j'ai traité avec plusieurs banquiers du nouveau monde ; je viens maintenant visiter l'ancien : à Paris, à Berlin, on a les mêmes appétits. Naturellement, quand j'aurai réussi, je reviserai les contrats passés avec nos fournisseurs, conclut Samanof en étirant ses moustaches ; vous saisissez bien l'opération, princesse?

— Pas très bien, confessa-t-elle.

Il éclata de rire.

— Décidément, princesse, les femmes ne sont faites ni pour les affaires, ni pour la guerre.

Et boutonnant son manteau, il ajouta, baisant galamment la main d'Hélène :

— Mais nous travaillerons pour Son Altesse Impériale, le grand-duc Pierre de Russie, c'est-à-dire un peu pour vous.

Les deux hommes partirent, la laissant seule dans le bureau, imprégné maintenant d'une trouble atmosphère de duplicité et de cynisme. Croire en Dimitri Wassilief était déjà chose difficile parce qu'une rancune secrète, une atroce désillusion corrodaient ses forces, empoisonnaient les sources mêmes de sa foi ; mais suivre ce kalmouk brutal et rusé épouvantait Hélène. Cependant, l'esprit du tsar le commandait et si l'ataman ne valait pas plus qu'il ne paraissait, pour quelle raison Dimitri Wassilief eût-il manifesté envers le cosaque la déférence admirative d'un jeune lieutenant pour un vieux chef? A l'ordinaire, il ne se montrait point prodigue de flatteries. Et puis, qui sait si ce tartare n'allait pas, un jour prochain, poser sur la tête de Pierre le casque du salut? Qui sait si, par lui, Pierre ne ceindrait pas bientôt autour du corps pourri de la Russie la blanche ceinture de lin? Pierre... Pierre... Que faisait-il en ce moment? Ah ! les tentations ne devaient pas lui manquer et comment avait-il pu se duper lui-même au point de vivre en bourgeois? Un bourgeois, le grand-duc Pierre de Russie ! Un bourgeois ne recevrait pas Vera Tépof, car Vera Tépof c'était l'insécurité ; c'étaient la bataille et la tempête.

Devant les yeux d'Hélène, les deux têtes surgirent, proches, mêlées, comme il arrivait toujours en ces minutes de lassitude et de doute ; mais elle se raidit, se plongea dans ses paperasses, étouffa son cœur entre les pages du gros livre de comptes où s'inscrivaient les sommes envoyées en Finlande, en Lettonie, à des damnés qui, eux, ne désespéraient pas.

Un soir, dans l'escalier sale et noir de l'immense caserne, elle heurta dans l'ombre un échafaudage de boîtes de conserves et découvrit, en dessous, la baronne Aleieff, l'ex-multimillionnaire de Moscou.

— J'avais des clients dans le quartier ; je me suis dit : quelle chance, je verrai Lenochka en passant.

— Donnez-moi quelque chose à porter? fit Hélène.

— Pourquoi faire? protesta la baronne. Je n'ai presque rien, ça fait de l'effet sur mon dos, mais dans la rue, je tiens le paquet à la main. C'est moins lourd que ton manchon.

Elle riait tout haut, courageusement.

— Pourquoi avez-vous pris cette peine, chère baronne Aleieff? murmura Hélène.

— C'est que j'ai à te parler, riposta la placière.

D'un coup d'épaule, elle se débarrassa de sa pyramide, en fit deux ballots qu'elle porta comme des seaux, à bout de bras.

— En somme, que fais-tu?

Alors des lèvres d'Hélène s'échappèrent des paroles de feu, d'un feu qui bâtissait au lieu de détruire, dans un monde de chimères. La bonne Aleieff hocha la tête.

— Hem, cette réussite est-elle bien sûre?

— Mais nous avons des lettres, des documents qui le prouvent.

— Qui prouvent... quoi? qu'on t'a écrit? gronda la vieille femme, et elle poursuivit devant Hélène, frémissante, interloquée :

— Vois-tu, à Moscou, de la Croix-Rouge j'en ai reçu, de la paperasse, et la paperasse on sait comment cela se fabrique. Toujours les mêmes qui écrivent, qui réclament et les moins intéressants : des mendiants... ou des menteurs. Oui, je les connais, va. Qu'est-ce qu'on te demande? De l'argent, des secours? Hein, c'est ça? Et tu donnes tes bijoux, tu vends tes perles, pauvre Hélène ! Ils vont bientôt te laisser nue comme un petit saint Jean, et après, tu crois qu'avec ton argent, ils feront un tsar... Un tsar... ils s'en fichent bien ! Regarde autour de nous. qu'est ce qui s'en préoccupe? Les moujiks, oui, peut-être, affaire d'habitude, mais ceux-là ne t'écrivent pas... et pour cause. A supposer que tes fonds aillent quelque part, sais-tu où ils vont? A toute la racaille qui se tient à la frontière, mange à deux râteliers, mise sur deux tableaux, décidée à jouer le gagnant quel qu'il soit. Voilà la vérité. J'ai ma petite police, moi aussi ; cela me désole, Lenochka, de te voir toute seule, sans conseils, jetée dans cette aventure.

Et les vieilles lèvres tremblaient en prononçant ces derniers mots. Hélène, redressant vivement la tête, s'écria :

— Mais je ne suis pas seule, nous sommes des millions qui travaillons ensemble ; oui, des millions... et Dimitri Wassilief est là...

La baronne secoua gravement la tête.

— C'est précisément Wassilief qui ne me rassure pas. Qui a bu boira et qui a joué... Ah ! c'est pire ! Les épiciers ne logent pas tous avenue de l'Opéra et je trimballe mes boîtes dans des rues où je ne te conseille pas d'aller. Eh bien ! deux fois, j'ai rencontré Wassilief et avec des types... rien que d'y penser... Qu'est-ce qu'il faisait, là? Un jour, chez Catherine Sovlona, tu m'as dit : « Il vient de partir pour la Finlande. » Je l'ai vu le lendemain à Montrouge. Montrouge, c'est assez loin de la Finlande. Enfin, je n'ai pas confiance. A ta place, je...

Elle n'acheva pas, Hélène venait de lancer d'une voix véhémente :

— Mais Wassilief n'est pas tenu de me dire ce qu'il fait. Il a des raisons d'agir ainsi. Le comité de Genève donne des ordres et nous devons obéir. Vous parliez tout à l'heure de mes perles, de mes diamants, que voulez-vous que j'en fasse? Je ne vais plus dans le monde, je ne sors plus. Et je n'en ai pas envie. Les brochures, les journaux que nous imprimons coûtent cher, très cher, et il y a les frais de mission. Ah ! c'est facile de critiquer Wassilief. C'est une âme tourmentée, une âme intrépide... Et c'est dix, c'est vingt Wassilief qu'il nous faudrait. Alors, la Russie serait sauvée. Voilà la vérité, chère baronne Aleieff. Je vous remercie de votre amitié, mais vous vous êtes alarmée à tort, croyez-moi, bien à tort...

— Espérons-le, Lenochka, que Dieu te garde.

Et toutes deux cheminèrent, sans prononcer d'autres paroles.

JEAN VIGNAUD.

(*A suivre.*)

# les idées & les faits

## *LA VIE A L'ÉTRANGER*

### LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE DEVANT LE CONTRÔLE

Trois ans après sa débâcle de 1871, la France avait rempli toutes les obligations que le cynique traité de Francfort lui imposait. N'en diminuons pas l'ampleur relative. Les cinq milliards en vaudraient bien quinze ou vingt de notre monnaie. L'Alsace-Lorraine avait peut-être plus d'importance qu'aujourd'hui. Sedan nous avait coûté autant que l'armistice au *Reich*, sinon davantage. Restent les colonies et la flotte. En tout cas, une chose diffère profondément, d'une situation à l'autre : l'état d'esprit du vaincu.

Pour nous en tenir aux apparences et aux données brutales, nous n'acceptions pas plus notre défaite que ne l'accepte l'Allemagne de 1922. Mais combien notre manière de protester ressemblait peu à la sienne ! Nous mettions les bouchées doubles, nous courions au-devant de l'exécution. Un an et demi avant l'expiration des délais, notre dette était payée.

Toute l'ingéniosité, dépensée jadis par nous pour faire honneur quand même à la triste signature qui nous avait été arrachée, les Allemands la mettent de nos jours à éluder la forme et le fond d'une expiation insuffisante. Entre les mains de la *Commission des réparations*, du *Comité des garanties*, du *Conseil des ambassadeurs* et du *Conseil suprême*, sans parler des *Conférences* plus ou moins disparates qui s'occupent d'eux, les hommes d'État du Reich ressemblent

à ces mauvais outils, tordus, rouillés, gauchis, qu'on trouve dans les chantiers abandonnés. Il faut pourtant s'en servir, avec ce mélange de brusquerie et de précautions qui est de mise en pareil cas.

On l'a bien vu sept ou huit fois depuis les pourparlers de paix, la signature du traité, sa mise en train ; impossible de nouer avec le Reich une conversation sérieuse, c'est-à-dire de bonne foi. Trois ou quatre déclics artificiels et trompeurs, au surplus toujours les mêmes, précèdent l'acceptation finale. On commence par refuser net, espérant un adoucissement, puis on attend la menace plus ou moins enveloppée de marchandage, on renâcle et l'on finit par céder, du moins en principe. Chemin faisant, on récolte presque toujours une nouvelle fissure au bloc de l'*Entente cordiale*, un fragment de remise de dette, un moratoire partiel.

La procédure classique n'a subi aucun accroc le 31 mai. Tout s'est religieusement conformé au rite. L'Allemagne a dressé un peu davantage l'un contre l'autre MM. Lloyd George et Poincaré, elle a consolidé son moratoire provisoire, elle a stabilisé, plus haut que ne le proposait en mars la Commission des réparations, son inflation monétaire ; enfin, pour n'entamer en rien la tradition, elle a introduit dans son acquiescement boudeur les germes mortels de savantes réserves, auxquelles l'avenir fera un sort, s'il plaît au vieux Dieu allemand. Cela exécuté, les membres de la *Kriegslasten Kommission* se sont regardés sans rire, avec l'espoir au cœur de fournir le moins possible des prestations diverses qu'on venait de leur assigner. Le traité de Versailles nous garantit la reprise annuelle, pendant quarante ou cinquante ans encore, de cette comédie.

Ainsi donc, rien de nouveau, absolument rien, dans les escarmouches récentes et leur conclusion, pas même le projet d'emprunt sur lequel on travaille depuis deux ans, et sur lequel nos descendants besogneront sans doute encore, par défaut d'imagination, si la lassitude ne leur devient pas une rude conseillère.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui comme hier, tout s'est réduit à des travaux d'approche. Le gros de la tâche est bien en vue, mais personne ne s'avise encore de s'y frôler. Oh ! je ne parle pas du Rhin, ni des douanes, ni des chemins de fer. Tout au plus est-il question du *contrôle*, vague, général, fabuleux...

L'Allemagne, là encore, reste fidèle à son éternelle tactique. En 1919, elle voulait bien, pour faire plaisir à Wilson, singer l'attitude de la défaite, mais simplement pour faire plaisir aux quatorze articles. Dès qu'on la mettait au pied du mur, elle revendiquait d'un air surpris les attributs solides de la victoire : unité, intégrité, souveraineté.

Depuis trois ans, ayant trouvé du bon à cette manière d'écrire l'histoire, le Reich s'y est tenu jalousement.

Par exemple, cette fois-ci, pour obliger Schanzer et Lloyd George, la *Kriegslasten Kommission* condescend à subir le contrôle, mais il va de soi qu'aucune parcelle de l'indépendance et de la souveraineté germaniques ne saurait de ce fait courir le moindre risque de dégradation. On installerait ces messieurs aux environs du *Pariserplatz*, on les accablerait de notes, d'experts et de doléances, après quoi on pousserait des cris de soviets s'ils avisaient de refuser leur visa.

Nous ne sortons donc d'un conflit assez aigu que pour entrer dans une phase de désaccord fondamental, car on sait que le contrôle financier, tel qu'il fonctionne au Caire, à Athènes, à Constantinople, — et, pour être efficace, il devrait, à Berlin, connaître des rigueurs inédites, — n'est guère le fait d'États pleinement souverains. Ainsi donc pas moyen d'arrondir ce carré ; ou il y aura contrôle, et les finances du Reich ressembleront à l'un quelconque de nos budgets communaux par rapport aux préfets, c'est-à-dire qu'en bon français, l'Allemagne aura perdu son indépendance ; ou cette indépendance subsistera, imperturbable, avec ses qualités intrinsèques d'autonomie, d'absolutisme et de liberté, c'est-à-dire que le contrôle ne sera qu'une fiction.

Le contrôle veut dire, pratiquement, une foule de choses, et, tenez, imaginons qu'il y ait contrôle, vraiment et effectivement. Que se passe-t-il alors? Ceci, que, s'il lui plaît, la commission du contrôle pourra refuser aux budgets allemands toutes forces exécutoires. On sait ce qu'est un budget d'État, par le temps qui court, dans les pays à socialisation ! C'est, plus encore qu'ailleurs, le raccourci, en chair et en sang, de toutes les fortunes particulières. « Non, diront les contrôleurs, vous n'augmenterez pas le salaire de vos mineurs. Vos cheminots sont assez payés. Vos professeurs, il y en a trop. Supprimez-moi aussi tous ces conseillers parasites ! »

L'hypothèse que nous venons d'envisager est la plus extrême. Selon toute vraisemblance, pour les faire triompher, pour installer à Berlin un organisme doté de pouvoirs aussi radicaux, — et aussi indispensables, — il faudra déployer une énergie plus que césarienne. Sur la vaste échelle qui s'étend du droit de regard au droit de veto, que de compromis en perspective pour David Lloyd George, cet amoureux d'imparfait et de bâclé, que de combinaisons ingénieuses, trop ingénieuses !

Il est à craindre que, dans l'élaboration du système imposé par la Commission des réparations et subi à contre-cœur par le Reich, système dont le traité n'anticipe aucun trait, l'inertie créatrice des gouvernements de Londres et de Rome ne se donne un champ extrê-

mement vaste. Sans doute il y a, comme nous l'avons dit, des patrons en Grèce, en Égypte et en Turquie. Osera-t-on les perfectionner? Osera-t-on les transporter tels quels?

Supposons-les adaptés, par miracle, à leur office. Ne craignons pas, s'ils sont authentiques et bien disposés, de les voir dépérir dans l'inaction, car les occasion d'entrer en jeu ne leur manqueront pas. Les budgets du Reich deviendront une partie de cache-cache. Déjà ne sont-ils pas le symbole même du truquage? Tout récemment, M. Le Provost de Launay signalait que la centaine de mille hommes, extirpés d'une police dont je ne me rappelle plus au juste la couleur, pour couper court aux réclamations du général Nollet, se retrouvait, on ne sait trop comment, de l'autre côté de la montagne budgétaire, ainsi que dans les contes de fées, métamorphosés en cheminots : « Vous allez me licencier cent mille cheminots », dira le contrôle.

Que répondra la démocratie allemande? Que répondront ces masses profondes, nourries par Ebert, Wirth, Hermès, Rathenau, quand leurs chefs s'excuseront de les actionner, en exhibant les ordres et les cachets de la commission? Ce n'est que par la moins fardée des politiques de force qu'on a pu forcer le oui fatal dans la gorge des politiciens du Reich. Que ne faudra-t-il pas employer pour réduire les masses irresponsables, affolées d'orgueil et de bien-être, fanatisées par Loebe, Stinnes, Stegerwald? L'aventure pourrait parfaitement finir par une croisade d'un nouveau genre, bien digne des temps modernes, la croisade fiscale, aux cris de *notre argent, l'État le veut.*

Les secousses qui se sont fait sentir depuis 1918 sur le terrain des réparations ont eu pour effet de rapprocher la solution du problème, chaque fois davantage, « des poches du contribuable et du producteur ». Cette fois-ci, la question des *impôts*, si cruelle pour le Reich, forme avec le *contrôle* le morceau le plus résistant du débat. De jour en jour, chaque Allemand voit de plus en plus distinctement derrière lui un Français qui exige le paiement d'une note. Jamais on ne s'est plus béatement trompé que Proudhon, quand il prétend que les guerres modernes, incapables de se répercuter sur les fortunes particulières, perdent peu à peu de leur sens et de leur objet, qui est la dépossession et le transfert des richesses du vaincu au vainqueur. Qu'il soit difficile de rentrer dans ses débours, nous nous en apercevons, hélas! Mais l'évolution, si pénible, et si logique, des prémisses posées en 1918 et rédigées en 1919, nous montre qu'au contraire la guerre contemporaine, avec son cortège d'incidences fiscales, devient au premier chef un problème d'expropriation.

Les Allemands le comprennent si bien qu'ils ne veulent rien payer et que nous appliquons le meilleur de nos efforts à leur arracher

ce que nous pouvons. Proudhon concluait de sa bévue que la guerre allait disparaître. Ne serait-il pas plus expédient d'induire de l'observation que les défaites modernes tendent plus ou moins, d'une part, à perpétuer les conflits armés, et d'autre part, à réintroduire l'esclavage collectif? Le fabuleux développement du numéraire et du crédit, qui permet de mobiliser les ressources de l'avenir, donc en cas de guerre de prolonger la résistance, donc d'allonger la dette, ne peut logiquement se résoudre à la fin que par des prestations d'homme à homme, de vaincu à vainqueur. Par un retour gigantesque, la civilisation donne, du côté de l'antiquité la plus mythique, un monstrueux tour de roue. Au moment même où l'on achève de pourchasser en Afrique les derniers restes de l'esclavage antique, une espèce nouvelle de servitude naît sous le signe du crédit et développe autour de la terre ses anneaux tout neufs.

Cela revient à conclure que seule la force, avec un luxe de déploiement dont la paix armée de naguère ne nous a donné qu'une faible image, est de mise incessante dans les rapports de peuple à peuple, aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain. Dès que l'équilibre est rompu, l'enjeu qui se déclenche est d'une telle envergure qu'il légitime des efforts prodigieux.

Considérez plutôt le spectacle russe, autrichien, allemand. Illusion pour illusion, il me semble que la moins malaisée à supporter, c'est encore celle de la victoire. Aussi bien les mots de servitude, d'esclavage, de servage sont-ils trop forts pour désigner la carrière qui s'ouvre devant les populations germaniques. Tout au plus pouvons-nous — devons-nous — employer celui d'assujettissement.

En tout cas, avec des différences infinies d'application, le traitement fiscal, économique, social, qui est le lot de la Russie et des Allemagnes, ne diffère pas en principe. En Russie, en Autriche, le fait de la dépossession est seulement plus visible. Après avoir assassiné les particuliers, pour leur voler leurs montres et leurs portefeuilles, les soviets sont en train de cambrioler les églises. A Vienne, sur 40 000 immeubles, plus de 11 000 ont été vendus à des étrangers depuis 1918.

L'audace allemande a retardé jusqu'ici l'exercice de cette opération douloureuse, et qui peut revêtir toutes les formes de la solidarité économique, plus nombreuses que M. Herriot n'a l'air de se l'imaginer.

Il y a une quinzaine d'années, M. Charles Gide inaugurait son cours sur la *solidarité*, en s'excusant d'employer un mot dont les sots avaient la bouche pleine. « Il va être de plus en plus difficile pour les esprits distingués, avouait-il en souriant, de se servir d'un mot dont ses amateurs ignorent le sens. » Et, dans un raccourci énergique, il

montrait la solidarité implacable de l'arbre et du lierre qui le tue, de la victime et du parasite, du débiteur et du créancier, phénomène rigoureux qui passe indifféremment à travers nos craintes comme à travers nos préférences. Aussi, quand, pour préconiser une politique de faiblesse et de duperie vis-à-vis de la Russie barbare et de l'Allemagne récalcitrante, M. Herriot s'écrie d'un ton mélodramatique : « Toutes les nations sont solidaires », il n'a pas l'air de se douter que la terminologie économique a fait quelques progrès depuis Mme Récamier.

La seule voie qui s'ouvre devant nous, c'est celle de l'assujettissement économique par le moyen d'un contrôle fiscal effectif, réalisant sa seule solidarité qui puisse joindre une nation dépouillée à une nation de proie. L'Allemagne rendra gorge ou nous périrons.

Les récentes déclarations du docteur Wirth et de M. Lloyd George nous démontrent jusqu'à l'aveuglement que, pour faire prévaloir la politique du paiement, la France devra faire usage de toute sa puissance. Le moindre signe de débilité ruinerait nos droits.

L'heure sérieuse, vraiment sérieuse, approche. Soyez forts.

René Johannet.

## *Le gâchis sioniste.*

Les Musulmans de Jérusalem et des environs célébraient vendredi 7 avril dernier la fête de Nebi Moussa ou du Prophète Moïse. L'approche de cette cérémonie, qui s'accompagne d'un grand déploiement de drapeaux, d'un cortège à travers la ville, de musique, de chants et de cris sacrés, causait à l'autorité mandataire en Palestine, soit à l'autorité britannique, une certaine inquiétude. Un incident pareil à celui qui marqua, en avril 1921, la fête de Nebi Moussa allait-il de nouveau se produire? Allait-on voir encore, sur le chemin de la procession, Arabes et Juifs sionistes en venir aux mains et le sang couler?

On se rappelle peut-être cet incident, un des premiers qui mit aux prises les Musulmans, population primitive de la Palestine, et les Juifs tout fraîchement immigrés dont la puissance mandataire entendait faire les maîtres du pays. Obéissant à une impulsion malheureuse, un Juif sioniste ramassa une pierre et la lança contre la bannière sacrée de la mosquée d'Hébron, une bannière tout particulièrement vénérée et qui figurait en bonne place dans le cortège. On devine l'effet produit sur les sectateurs du Prophète. Il s'ensuivit une bagarre effroyable et des troubles qui durèrent plusieurs jours.

Depuis lors, les esprits ne se sont point calmés, les passions religieuses et politiques ne se sont point apaisées. L'atmosphère de Jérusalem continue d'être saturée d'électricité. De sorte qu'on pouvait tout craindre le vendredi 7 avril. Le Haut-Commissariat britannique n'était pas le dernier à ressentir quelque angoisse. Aimez-vous les gendarmes? On en avait mis partout! Et non seulement on avait placé à tous les carrefours des forces de police et l'on avait encadré de policiers les pèlerins de Nebi Moussa, mais toutes les troupes de Jérusalem et des lieux circonvoisins avaient été mobilisées. Jérusalem fourmillait de lanciers hindous et regorgeait de mitrailleurs avec leurs mitrailleuses. L'Angleterre a peut-être désarmé ailleurs, mais elle n'a pas désarmé en Palestine.

Faut-il attribuer à ces précautions formidables le maintien de l'ordre? C'est possible. J'observe, au surplus, que les pèlerins musulmans avaient pris eux-mêmes des mesures afin de sauvegarder la paix. Tout le long du cortège, des pèlerins, à califourchon sur d'autres pèlerins, circulaient au trot de leur monture humaine, brandissant leur canne, surveillant, contrôlant, donnant des ordres avec ces vociférations qui sont de mode parmi les Arabes. L'aspect de cette procession était vraiment étrange et impressionnant. Des jeunes gens, appartenant aux écoles musulmanes, défilaient en bon ordre, psalmodiant posément, pieusement, gravement, des hymnes rituels, mais tous les éléments du cortège ne présentaient pas cet aspect de solennité sereine et consciente. Les groupes les plus nombreux étaient formés de Bédouins de la contrée, agriculteurs ou bergers, soulevés d'une exaltation croissante. Je les vois encore avançant pêle-mêle en se tenant par le bras, roulant comme une vague, hurlant les yeux mi-clos, l'air hagard, des phrases sacrées au rythme d'une cymbale qui donnait sans cesse les mêmes notes. La chaleur était accablante, un nuage de poussière enveloppait le cortège serpentant à travers les rues étroites de la ville trois fois sainte, sainte aux juifs, aux chrétiens et aux disciples de Mahomet. Je compris alors ce qu'on entend par le fanatisme musulman et je me rendis compte des exploits dont il est capable. Il aurait suffi d'une étincelle sur ce tas d'amadou pour provoquer un incendie aux énormes conséquences.

Quand le cortège défila devant la tente municipale où se tenaient massés, pour la circonstance, tous les personnages officiels, le grand-moufti, qui figurait à cheval en bonne place parmi les pèlerins, donna le signal d'une halte. Les bannières vertes brodées d'inscriptions et d'emblèmes s'inclinèrent, les cymbales et les tambourins cessèrent leur vacarme. Alors le grand-moufti, poussant son cheval, vint se camper en face de sir Herbert Samuel, Haut-Commissaire britannique en Palestine. Le grand moufti souriait sous son turban, le haut commissaire souriait sous son casque colonial. Grand-moufti et Haut-Commissaire échangèrent de brèves allocutions pleines de cordialité;

mais de cette cordialité nul n'était dupe. Aussi bien c'est surtout en Orient que cette triste boutade est vraie : « La parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée. » Si le grand-moufti de Jérusalem et le Haut-Commissaire britannique, au lieu de prononcer des compliments d'une parfaite banalité, avaient révélé le fond de leur pensée, ils auraient tenu un langage tout différent. Ce langage, je ne vois pas pourquoi d'autres ne le tiendraient point. Il n'est pas mauvais qu'on sache hors de Palestine, il n'est pas mauvais qu'on sache en France de quel fâcheux et malencontreux problème la politique sioniste du gouvernement de Londres est venue compliquer et aggraver le problème oriental.

* * *

Je ne prendrai pas l'affaire à ses débuts. Je ne retracerai pas l'histoire du sionisme dès l'origine, je ne dirai pas les difficultés qu'il rencontra, les appuis dont il bénéficia, son triomphe, enfin, à la faveur de la guerre. Tout cela m'entraînerait trop loin. Je me bornerai à décrire la situation créée à Jérusalem et en Palestine par l'application de cette théorie.

C'est l'Autrichien Théodore Herzl, comme on se rappelle, qui donna aux aspirations sionistes du peuple juif une forme précise. Le sionisme prit corps en 1882, mais c'est seulement en 1897, sous l'influence de l'affaire Dreyfus en France et d'un renouveau d'antisémitisme en Russie tsariste, qu'il devint un plan positif, avec un programme concret. Herzl mourut prématurément, mais il trouva des successeurs non moins actifs, non moins dévoués que lui. Cédant à leurs instances, les Juifs d'Occident et les Juifs américains, qui tout d'abord avaient vu d'assez mauvais œil le sionisme, finirent par l'approuver et, ce qui vaut mieux, par le subventionner. Les Juifs anglais se montrèrent tout particulièrement favorables à ce plan moitié mystique et moitié économique qui consistait à faire de la Palestine un terrain d'expansion juive. Les sionistes rencontrèrent aussi un appui chaleureux chez certains éléments anglicans de la population britannique. Une théorie ethnique, largement accréditée en Angleterre, aperçoit dans la nation anglaise une des dix tribus d'Israël. Chimérique ou fondée, cette idée mystique et légendaire n'a pas laissé, dit-on, de contribuer à la faveur marquée avec laquelle les autorités britanniques saluèrent le sionisme à ses débuts pour en faire à la fin une réalité.

C'est un Anglican typique, c'est M. Balfour, auteur d'un livre infiniment caractéristique du génie anglais sur les fondements de la foi, qui annonça au monde surpris, le 2 novembre 1917, le succès du rêve sioniste. Parlant au nom du gouvernement de Londres, M. Balfour déclarait : « Le gouvernement de Sa Majesté envisage avec faveur l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le

peuple juif et tous ses efforts tendront à la réussite de ce plan. Il va sans dire que rien ne sera fait de nature à porter préjudice aux droits civils et religieux des communautés non juives existant en Palestine ni aux droits et au statut politique accordés aux Juifs dans les autres pays. »

Ces paroles n'étaient encore qu'une promesse formulée pendant la guerre. La victoire de l'Entente en fit une réalité. Le 27 février 1919, la conférence de la paix à Paris entendait les coryphées du sionisme : MM. Sokolof, Weizmann, Oussiskine et André Spire. Le 24 avril 1920, la conférence de San Remo décidait d'insérer dans le traité avec la Turquie une clause relative au foyer national juif de Palestine. Très sagement, la conférence de San Remo déclara qu'il n'était pas question de créer en Palestine un centre spirituel *ou politique* pour les Juifs dispersés de tous les pays : le sionisme visait seulement à donner une patrie aux Juifs qui ne peuvent ou ne veulent s'assimiler dans les pays où ils vivent actuellement. Le sionisme s'adressait surtout aux Juifs fixés sur les territoires russes et dans les pays de l'ancienne couronne austro-hongroise. D'après les dernières statistiques, la Russie comptait 6 millions et demi de Juifs et l'Autriche-Hongrie 2 millions un quart. Alors que les Juifs d'Occident, émancipés, voyaient dans leur ensemble, avec plus de curiosité que de sympathie, le sionisme atteindre son but, les Juifs de l'Europe centrale et orientale saluaient son avènement avec enthousiasme. La guerre avait créé dans ces pays d'Orient une situation difficile. Aussi les Juifs de ces territoires répondirent-ils nombreux aux offres d'émigration qui leur furent faites. Un fonds opulent, alimenté par les « grands Juifs » d'Europe et d'Amérique, avait été créé dès le lendemain de la déclaration Balfour. Aux Juifs isolés et aux familles juives résolus à quitter l'Europe pour aller fonder en Palestine le foyer national, on payait le voyage, on achetait une boutique ou une terre, on accordait généreusement des primes de toute sorte. Quelques Juifs intellectuels se laissèrent tenter. Nombre d'entre eux ont figuré parmi les premiers colons agricoles. Peut-être, au lendemain de cette révolution communiste de Russie qu'ils ont contribué à faire réussir, n'étaient-ils pas fâchés de propager le communisme dans un pays asiatique ; mais la grande masse des émigrants sionistes se recrutait parmi le prolétariat russe, ukrainien, galicien. On vit donc débarquer en Palestine, dans les ports de Jaffa et de Caïffa, réservés à cet usage, toute une population juive, misérable, aux mœurs grossières et aux prétentions énormes, turbulente et qui devait au milieu bolcheviste d'où elle sortait d'assez fâcheux instincts qui ne tardèrent pas à se manifester.

J'ai fait allusion aux troubles provoqués à Jérusalem en avril 1920, lors de la fête de Nebi Moussa. A quel sentiment obéissait le Juif qui lança une pierre contre la bannière sacrée de la mosquée d'Hébron? On ne l'a jamais su. L'autorité britannique s'est obstinément

refusée à divulguer les résultats de l'enquête à laquelle cet incident a donné lieu. Le sioniste coupable agissait peut-être par passion religieuse, peut-être par passion politique : on ne sait pas ; mais on est plus exactement renseigné sur les troubles qui ensanglantèrent le 1er mai 1921 les rues de Jaffa. Il s'agissait, cette fois, d'une manifestation révolutionnaire fomentée par les Juifs immigrés, sionistes bolchevisants. La nature révolutionnaire de ces troubles et leur origine ont été clairement démontrées. Au surplus, on découvrit un dépôt de matières explosives dans une maison juive. Que fit néanmoins le gouvernement britannique au lendemain de ces mémorables journées? Il désarma la population arabe de Palestine et fit annoncer, en revanche, que des armes avaient été distribuées aux membres des colonies juives de Terre-Sainte. A tous ses actes, à tous ses décrets, la partialité du Haut-Commissariat se manifestait avec éclat. Les Arabes, qui avaient formé jusqu'alors le 93 pour 100 de la population, et les chrétiens, de tout temps nombreux en Palestine, finirent par prendre ombrage de ce favoritisme qu'on ne tentait même pas de dissimuler. Une Délégation arabe, nommée par les musulmans et les chrétiens de Terre-Sainte, s'en fut présenter à Londres les doléances de la majorité palestinienne. Elle fut reçue par le secrétaire pour les colonies, mais il n'a été fait droit à aucune de ses requêtes. Le gouvernement britannique a livré Jérusalem et la Palestine non pas à la totalité des Juifs, comme nous verrons plus loin, mais à une poignée de meneurs sionistes, politiciens sans scrupules, athées militants, champions d'une sorte de nationalisme juif qui leur inspire les actes les plus arbitraires et les plus imprudents.

*
* *

Les doléances des Arabes apparaissent d'autant plus justifiées que l'Angleterre avait pris en leur faveur toute sorte d'engagements pendant la guerre. Il s'agissait alors d'obtenir leur concours contre les Turcs. L'Angleterre y réussit : n'avait-elle pas été jusqu'à promettre au roi du Hedjaz la dignité de Calife, jusqu'alors reconnue au Sultan de Constantinople? Ce transfert était purement impossible : les événements ne tardèrent pas à le démontrer ; mais sir Henry Mac-Mahon, parlant au nom du gouvernement de Londres, avait fait aussi aux Arabes dès 1915 d'autres promesses d'une exécution plus facile : Londres avait formellement promis au roi Hussein de reconnaître l'indépendance des Arabes dans une vaste zone qui comprenait entre autres la Palestine. En livrant la Palestine aux sionistes, Londres manquait donc à une promesse antérieure.

C'est ce que la Délégation arabe se permit d'exposer en termes d'une correction parfaite. Un examen impartial de ses doléances entraîne, je le répète, cette conviction absolue que ses plaintes sont rigoureusement fondées. Le gouvernement britannique a commis

une erreur en déléguant à Jérusalem avec les pouvoirs de Haut-Commissaire un Israélite, sioniste militant lui-même, mal préparé à tenir la balance égale entre les populations palestiniennes. Les sionistes l'ont, d'ailleurs, compromis à plaisir et il s'est laissé accaparer par eux. Tout le monde sait que c'est le docteur Weizmann, un des chefs les plus ardents et les plus maladroits du sionisme, qui a obtenu la nomination de sir Herbert Samuel. M. Weizmann l'a reconnu en pleine conférence sioniste à Carlsbad : « C'est nous, a-t-il dit, qui l'avons mis à la place qu'il occupe. Il est notre Samuel, le produit de notre judaïsme. » Il aurait fallu à la tête des affaires, à Jérusalem, un personnage animé d'un tout autre esprit. Il aurait fallu un Haut-Commissaire s'appuyant sur un conseil vraiment national formé de musulmans, de chrétiens et de juifs ; il aurait fallu un Haut-Commissaire reconnaissant à toutes les confessions des droits égaux ; mais qu'advenait-il alors des promesses faites à certains financiers juifs de transformer la Palestine en champ d'expérience sioniste? La Conférence de San Remo avait pourtant déclaré qu'il ne s'agissait pas de faire de la Terre-Sainte un centre politique ; mais les sionistes exigèrent de sir Herbert Samuel une politique contraire aux sages décisions de San Remo : « Les Juifs et les sionistes, a écrit sir Herbert Samuel dans un rapport sur l'administration civile, demandent que leur foyer possède des caractères nationaux par la langue, les mœurs, les intérêts intellectuels, les institutions religieuses et *politiques.* » Les membres de la commission sioniste de Jérusalem à qui sir Herbert Samuel a donné la haute main sur tout ce qui se fait dans cette ville ne cachent plus leurs desseins purement politiques. Il s'agit, d'après les propres paroles du docteur Weizmann, de créer artificiellement « une Palestine, aussi juive que l'Amérique est américaine et l'Angleterre anglaise. » Quelle entreprise absurde !

M. Weizmann espère ou espérait réussir grâce à l'immigration intense sur laquelle il croyait pouvoir compter : il estimait, en effet, à 60 000 par an le nombre des Juifs susceptibles d'être transplantés d'Europe en Palestine. A vrai dire, ce chiffre paraît aujourd'hui trop élevé. On n'a pas transporté jusqu'à présent en Palestine plus de 20 000 sionistes. Et sur ce nombre, 5 000 au moins, découragés et déçus, ont déjà regagné l'Amérique. Il en est résulté une vive altercation au dernier Congrès de Carlsbad entre sionistes anglais et sionistes américains. Ceux-ci se montraient peu enclins à continuer de payer pour une entreprise qui donnait de si piètres résultats.

Mais ces résultats n'ont pas découragé sir Herbert Samuel et les chefs de l'organisation sioniste. Jérusalem et la Terre-Sainte continuent de subir leur loi, *dura lex.* Les nouveaux magistrats et fonctionnaires sont choisis persque uniquement parmi les sionistes ; on force tous les membres de l'administration palestinienne à apprendre l'hébreu. Cette langue qui n'était parlée que par le 1 pour 100 de la

population est devenue langue officielle. Les juifs immigrés, employés par l'État, sont d'ailleurs mieux rétribués que les Arabes. Enfin le secrétaire légal, M. Bentwich, sioniste parmi les sionistes et tout-puissant auprès de sir Herbert Samuel, a promulgué des lois cadastrales faites tout exprès pour permettre aux Juifs d'acheter à bon compte les terres jusqu'alors détenues par les Arabes. Les sionistes font aux Arabes et aux chrétiens une concurrence acharnée, soit comme agriculteurs, soit comme négociants. Livrés au contraire à leurs propres ressources, dans les conditions difficiles créées par la guerre, les premiers occupants du sol, musulmans, chrétiens, Juifs fixés en Palestine dès avant San Remo, ne peuvent lutter contre les immigrants, entretenus par leonds fsioniste et appuyés par le Haut-Commissariat.

*
* *

Si ce sentiment que les Allemands appellent *Schadenfreude* (1) était chose française, certains Français pourraient être tentés de se complaire aux erreurs britanniques en Terre-Sainte.

Ces erreurs ont créé au sein de la population non sioniste, surtout parmi les Arabes, une animosité à peine déguisée contre le mandat anglais et un revirement en faveur de la France. Un sentiment contraire s'était manifesté pendant la guerre et au moment de l'armistice en raison de la politique panarabe du gouvernement de Londres. La Grande-Bretagne avait réussi un instant à faire croire que les Arabes désiraient voir sous le mandat anglais non seulement la Palestine, mais encore la Syrie entière. Si jamais les Arabes ont marqué ce souhait, ils sont bien guéris de la confiance qui le leur avait dicté. La pratique du sionisme est en train de déterminer parmi les Arabes un vif courant de sympathie envers la France et ils regardent avec envie ce qui se passe en territoire syrien : la France tenant la balance égale entre les peuples de toute race et de toute confession, la France rendant justice à quiconque a la justice pour lui.

Lors des troubles de Jaffa en 1921, des manifestations nettement francophiles se produisirent : le 3 mai, une foule de 3 000 personnes se forma en quelques minutes et s'assembla devant le consulat de France, acclamant le consul et le pays qu'il représentait. Le lendemain, aux obsèques du jeune Matouk, chrétien tué par un sioniste, une scène semblable se déroula devant l'hôpital français. La foule réclama le patriarche latin qui se trouvait à l'intérieur de l'établissement. Le patriarche dut se montrer et parler : « Vive le patriarche français ! » criait-on de toutes parts. Une manifestation comme celle-là aurait dû faire réfléchir et le Haut-Commissariat à Jérusalem

(1) *Schadenfreude :* le plaisir qu'on éprouve à voir les malheurs ou les fautes d'autrui.

et les sionistes qui lui commandent. Sionistes et Haut-Commissariat attribuèrent cette explosion populaire aux « intrigues françaises » et ne modifièrent point leur politique.

Tout cela, dira-t-on peut-être, n'est pas pour nuire à l'influence française. Et sans doute, les Français et leurs amis ne peuvent que se réjouir au spectacle de ces amitiés orientales qui reviennent à la France ; mais il existe, d'autre part, en Orient, une solidarité des nations européennes qu'il serait imprudent de méconnaître. Alors que le panislamisme relève la tête, des erreurs aussi graves que celles où s'obstine, en Terre-Sainte, le gouvernement britannique risquent de desservir à la longue au profit de l'Islam toutes les nations chrétiennes.

J'ai qualifié le sionisme d'erreur grave, mais je me demande s'il ne faudrait pas employer un terme plus énergique encore. Dans leur manie de domination, les chefs sionistes de Jérusalem en sont arrivés à exciter la haine non seulement des musulmans et des chrétiens, mais encore de certains éléments juifs dont ils ne peuvent supporter l'opposition légale. De sorte que le sionisme apparaît aujourd'hui sous les traits du Catoblepas, ce monstre fabuleux qui, dans son aveuglement stupide, dévorait ses pattes.

Une fraction importante et respectable du judaïsme palestinien vit sur le pied de guerre avec l'organisation sioniste, telle est la vérité. J'ai eu l'occasion de m'entretenir pendant mon séjour à Jérusalem avec M. Jacob Israël de Haan, Juif de nationalité hollandaise, professeur d'une grande notoriété et poète de talent, adversaire déclaré du sionisme tel que l'appliquent les Bentwich, les Ruppin et les Ettinger. M. Jacob Israël de Haan m'a exposé tout au long sa manière de voir qui est celle des Juifs orthodoxes, affiliés à la grande société religieuse *Agoudath Israël.* Ces Juifs croyants et pratiquants, ces vrais Juifs voient avec désespoir la Terre-Sainte livrée à une poignée d'Israélites russes, sans lien d'aucune sorte avec la population palestinienne et tout particulièrement hostiles à ces Juifs pieux qui mériteraient seuls, par leur culte pour Sion, la colline sainte, d'être appelés *sionistes.* Ces Juifs orthodoxes, ces vrais Juifs, ces Juifs à qui le sionisme triomphant aurait dû, si la logique était de ce monde, confier le soin d'organiser le judaïsme palestinien, ces Juifs-là sont en exécration aux meneurs sionistes. Ces Juifs-là sont terrorisés, eux et leurs adeptes, par les instituteurs sionistes et par ce rabbinat spécial, plus politique que religieux, que sir Herbert Samuel a laissé créer et qu'il laisse sévir. *Agoudath Israël* est boycotté parce qu'*Agoudath Israël* est une société religieuse sans but politique et parce que la politique seule intéresse les Bentwich et les Sokolof, les Ettinger et les Ruppin. Et quelle politique ! Il n'est pas rigoureusement exact de la qualifier de bolcheviste. Les chefs sionistes, en débarquant à Jérusalem, se sont immédiatement dépouillés de cet esprit cosmopolite et universel qui, depuis longtemps, était

un trait essentiel des Juifs de l'Europe orientale, un trait qui se marquait encore avec éclat à l'attitude des commissaires bolchevistes du peuple russe, Juifs dans une proportion de 75 pour 100. Installés dans un pays qu'on leur a cédé, qu'on leur a livré, les meneurs sionistes s'y adonnent à une débauche de nationalisme et de chauvinisme. Ils substituent au mysticisme juif dont ils sont exempts un mysticisme national, non moins dangereux. Au demeurant, comme j'ai dit plus haut, ils sont athées et, dans la mesure où ils peuvent, pratiquent en cette ville de Jérusalem, conservatoire traditionnel des religions, ville sainte pour les chrétiens, les musulmans et les Juifs, une politique laïque et même irréligieuse. Le scandale est grand parmi les musulmans, les chrétiens et surtout parmi les Juifs orthodoxes. Sous l'empire de leur indignation, ces Juifs orthodoxes viennent d'adresser à la *Société des Nations* un mémorandum explicatif par où ils demandent que le mandat ne soit pas ratifié avant que l'organisation sioniste ne se soit amendée. Il faut espérer que la *Société des Nations* tiendra compte de ce vœu si légitime des Juifs orthodoxes.

Et maintenant, fait-on tort aux conquérants de Jérusalem et à leurs protecteurs en parlant du « gâchis sioniste »? En toute franchise, je ne le crois pas.

Je n'ai pas voulu allonger outre mesure cet article par un examen du sionisme comme théorie politique. Pourtant, à combien de critiques justifiées ne prête-t-il pas ! A faire au sionisme tout le crédit possible, à supposer le mieux, il ne sera jamais, suivant la formule familière, qu'un cataplasme sur une jambe de bois. On compte, répandus à travers le monde, de 14 à 15 millions de Juifs. La Palestine, pays pauvre, ne pourrait absorber au maximum que le quart de cette population. Et combien fausse deviendrait alors la situation des Juifs fixés dans les divers pays d'Europe et d'Amérique ! Du moment où il y aurait un État national juif en Palestine, les Juifs d'ailleurs, en qui les Européens et les Américains reconnaissent des *nationaux*, deviendraient des *étrangers*.

Quand l'armée du maréchal Allenby, vers la fin de la guerre, conquit Jérusalem et occupa les lieux saints, une allégresse religieuse se répandit dans nombre de pays chrétiens. Les chrétiens ont-ils gagné au change en arrachant Jérusalem à la domination tolérante du Turc musulman pour livrer cette cité sainte à la tyrannie d'une poignée de Juifs russes et allemands, athées en religion, révolutionnaires en politique?

MAURICE MURET.

# *LES LETTRES*

## LES ROMANS DE JEAN PELLERIN

Le charmant poète, et comme on a peine à se consoler qu'il nous ait quittés si vite ! Quand il mourut, voici près d'un an, le plupart de ses vers restaient épars : seule de son œuvre poétique, la *Romance du retour* avait été publiée en volume. Ce n'était pas qu'il fût un inconnu. Qu'ils savaient le prix de ses jeux, les lettrés l'ont bien montré en rendant à son souvenir un si juste hommage dans un récent cahier du *Divan*. Mais Pellerin n'était pas, semble-t-il, extrêmement pressé de se faire connaître d'un plus vaste public. C'est ainsi qu'il a laissé à ses amis le soin de recueillir, non seulement une importante partie de ses vers, mais plusieurs de ses romans. Deux ont paru cette saison. Bientôt, il faut l'espérer, viendra le tour de ses poèmes, de ce *Bouquet inutile* que la mort lui a refusé le temps de nouer.

Bon artiste, et assez maître de son métier pour imiter celui des autres avec une finesse amusée et cruelle qui vaut la plus perspicace des critiques, Jean Pellerin avait le don le plus rare : une sensibilité délicate. Il semblait jouer, et il jouait en effet, avec les mots, avec les rimes, avec toutes ces impressions diverses que la vie moderne, et particulièrement parisienne, offre si abondamment. Prêtez à ces jeux une oreille plus attentive : vous y discernerez le chant d'une âme que la vie a déçue, et qui s'y résigne, mais frémissante encore de désirs contenus et de regrets :

*C'était une nuit de novembre*
*Que mon amertume évoquait :*
*Le grand feu mêlait dans ma chambre*
*Sa résine âpre à son bouquet.*

*Ainsi que le soleil traverse*
*Un réseau nonchalant d'averse,*
*Il perçait, son sourire las,*
*Des brumes de poudre irisée,*
*Et, fraîche odeur vaporisée,*
*Une bruine de lilas.*

Voilà le ton de la *Romance du retour.* Assurément, ce n'est pas de la grande poésie, et aussi bien faut-il reconnaître que Pellerin n'avait pas assez de génie pour s'y élever, ni surtout pour s'y maintenir. Il le savait et se gardait de forcer la voix. Une très sûre conscience de ses limites l'empêchait de donner ses vers pour autre chose que des jeux. Mais qui donc oserait penser que les jeux d'un esprit délicat et sensible, et, par surcroît, bon ouvrier, ce soit chose méprisable? La pureté du goût n'exige pas qu'on ne se plaise qu'au commerce des quatre ou cinq grands noms qui, au jugement de Dante, composaient « le cortège des princes du chant sublime ». Elle ne demande qu'un juste sentiment des hiérarchies. Mis à sa place, parmi les fantaisistes, Pellerin était l'un des plus charmants.

Dès à présent, les lettrés estiment les vers de Pellerin comme ils le méritent. Ont-ils rendu pareille justice à ses romans? Si l'on excepte la pénétrante étude de M. Eugène Marsan, dans le *Divan* (et de longtemps sans doute, il ne sera parlé de Pellerin avec autant d'intelligence), la chose n'est pas sûre. Pourtant, le dirai-je, à mon goût, les romans de Pellerin, dans ce qu'ils ont de meilleur, ne cèdent en rien à sa poésie.

Écartons tout de suite *Sous le règne du débauché.* C'est le seul ouvrage, à ma connaissance, où Pellerin ait visé trop haut : malgré des pages émouvantes, ce n'est pas une réussite. Il fallait d'autres dons que les siens pour peindre, même de biais, les derniers jours de la cour de Russie, quand Raspoutine régnait. Comment n'être inégal à un tel sujet, quand on n'a pas l'intérêt passionné de la lutte des hommes pour la fortune ou le pouvoir? Pellerin était le moins ambitieux des garçons : si je ne me trompe, il n'aurait pas été fâché de mener la vie de celui de ses héros, dont il rapporte qu'il « avait accoutumé de rester couché vingt heures sur vingt-quatre et de partager son temps entre la lecture et le sommeil ». Mauvaise condition pour écrire un roman d'où la politique ne pouvait être absente. De fait, un drame national s'y trouve réduit aux proportions un peu grêles d'une ou de plusieurs histoires d'amour. Ajoutez-y certaine image à demi conventionnelle de l'Allemand, que la guerre excusait, et vous comprendrez que le récit côtoie parfois le mélo-

drame. S'il n'y tombe pas, c'est que Pellerin eut toujours un souci de la tenue qui apparaît singulièrement méritoire quand on pense au travail de journaliste qu'il devait fournir tous les jours. Puis, il était intelligent, il connaissait son métier. En art, cela sert toujours, quand ce ne serait qu'à masquer ses lacunes, sinon à les combler. Mais enfin, dans un tel sujet, il fallait un grand livre, balzacien ou stendhalien, ou d'espèce nouvelle, et ce n'était pas Pellerin qui pouvait l'écrire.

Son destin, c'était d'imaginer pour son plaisir des récits pleins de fantaisie, mais de fantaisie humaine, des récits, comme il disait lui-même, « légers, brefs et divertissants ».

Fantaisistes, leur première marque est de se soucier fort peu de la logique des événements. Dans *la Jeune fille aux pinceaux*, dans *la Mégère amoureuse*, dans *Miguel l'Aragonais*, Pellerin accumule les inventions plaisantes. Le monde est une comédie, où un homme de cœur peut trouver à souffrir, mais où, du moins, un homme d'esprit ne saurait s'ennuyer. Le trait propre à Pellerin, c'est la bonne humeur presque constante, encore que sans illusion, de ses peintures.

La vie, pourtant, ne l'avait pas gâté. Il avait souffert plus qu'il ne voulait l'avouer, par pudeur, comme la plupart de ceux qui sentent vivement, et pour ne pas se faire, ce sont ses propres termes, « la tête de Musset ». M. Marsan l'a discerné à merveille : « Pellerin, écrit-il, a mal pardonné au genre humain la désillusion qu'il a éprouvée vers la vingtième année, quand il s'est aperçu que rien au monde ne correspondait aux idées raisonnables que lui-même avait en tête, aux sentiments généreux qui habitaient son être. » Nulle part, on ne voit cette aigreur un peu ridicule de l'intellectuel qui juge que la société ne lui fait pas sa place. Si Pellerin parle de son art, voyez avec quelle bonhomie : « Je suis poète. Il y a bien longtemps, depuis Platon et même avant lui, que ma profession est déconsidérée. Mais moi, j'ai su concilier l'art d'écrire en lignes inégales avec l'estime de mes concitoyens. Je suis poète commercial... » Cet homme-là ne s'est pas plus fait la tête de La Bruyère ou de Vigny que celle de Musset. Pareillement, les souffrances du cœur n'ont laissé dans son œuvre, sinon nulle amertume, au moins, nulle amertume durable. Notez qu'il aurait pu y céder sans déclamer : Toulet lui en donnait l'exemple. Mais non. A travers une vie qui ne lui fut pas douce, Pellerin avait gardé une fraîcheur d'âme miraculeuse, celle d'un homme qui croit encore au bonheur d'aimer, sans faire trop de fond sur l'amour. A tel point qu'il se plaît à donner à ses récits un dénouement heureux par l'effet d'une bienveillance imprévue de la fortune... Dans *Miguel l'Aragonais*, Daniel Harrit épousera la fille du colonel Butterbuckle, parce que le 31 décembre

la femme du dentiste aura le bon esprit de mettre au monde deux jumelles et qu'ainsi le colonel gagnera le pari qu'il avait fait qu'à cette date Green Lake City aurait cent mille habitants. Dans *la Mégère amoureuse*, une perfidie de son ancienne amie donnera au peintre Henri de Brielles la fortune et la gloire : en sabotant ses tableaux, elle lui assure la protection d'un critique d'art influent, séduit par d'heureuses hardiesses, auquel l'auteur n'avait jamais songé.

Notez que Pellerin connaît les hommes, que son optimisme n'est pas sottise, mais le fruit d'une sagesse qui ne veut pas juger la vie pire qu'elle n'est, sans pour cela la prendre pour un paradis. Dans *le Dîner des bons ménages*, Maurice et Madeleine Beaurecueil, deux époux qui se laissaient l'un à l'autre la plus tolérante liberté, se décident à s'aimer, tout bonnement. Qu'en pense Pellerin? « Ils ont appris à se témoigner réciproquement de l'affection et de la tendresse. Ils ont appris aussi à se mentir. » Ou encore, dans *l'Evadé de l'enfer*, ce sont les réflexions de Gabriel, repris par celle qu'il aurait voulu mettre à la raison : « Résignons-nous, pensait-il. Adaptons-nous. Il y en a peut-être pour la vie. Il y en a peut-être pour toujours. Je puis rencontrer demain celle qui me sera indispensable. Heu !... Je suis sceptique ! Je n'ai jamais vu délaisser que des compagnes aimantes, douces, fidèles. Ceux qui ont des Crillons les gardent. On ne les échange que contre d'autres Crillons, sans doute pour essayer d'autres méthodes de patience... »

En vérité, ne voilà-t-il pas un romancier sensible et raisonnable? Et l'on se prend à se demander si dans un monde un peu plus cohérent, un peu plus pareil à la vie quotidienne, il eût échoué à peindre des êtres de chair et de sang. Ne pouvait-il pas dépasser le roman fantaisiste? Il l'a tenté, au moins une fois, et c'est *la Dame de leurs pensées*. Un chef-d'œuvre, ou peu s'en faut.

C'est l'histoire d'une jeune actrice qui passe presque sans s'en douter de l'ambition à l'amour. « Emmeline détestait le demi-monde qu'elle avait connu jeune fille. Elle avouait une double ambition : devenir une comédienne célèbre et s'allier par son mariage à une société que sa tante ne se souciait pas de connaître. » Poursuivie par deux auteurs de boulevard, Georges Mastier et Clément Fissières, elle se laissera prendre par son cœur. Elle voulait amener Fissières au mariage ; il le lui propose, et voici qu'elle refuse parce que la vue d'un poète campagnard, gauche et mal habillé, lui a fait entrevoir autre chose que l'affaire qu'elle avait si prudemment conçue. Elle épousera Pierre Beauceron. Et le livre fermé, on s'aperçoit que Pellerin a peint des plus justes traits cet éveil de l'amour, non pas, comme on l'a fait bien souvent, chez une âme

innocente, mais chez une jeune personne fort avertie, qui lit la *Psychologie de Stendhal* et qui se croit une rouée.

Mais Pellerin n'est pas dupe. Ni là, ni ailleurs. Emmeline vient de faire triompher la pièce de Beauceron. Mastier les juge, avec cette dureté que l'on a pour un rival heureux : « Elle valait mieux que son ambition. Elle a tout lâché pour son petit sans-le-sou de poète ! Elle l'aime. Il ne fera pas grand'chose, ce garçon. Du talent, du métier déjà. Mais je ne sais pas s'il a réellement le sens du théâtre. Peuh ! il écrira des chroniques, ils se tireront d'affaire... Et puis s'ils se fâchent ou se séparent, tant pis ou tant mieux pour eux ! » Et c'est à Fissières qu'il parle, à Fissières qui l'a trahi indignement et avec qui il vient de se réconcilier. Triste vérité que cette facilité à passer l'éponge sur une vilenie. Il faut bien vivre, n'est-ce pas? Et, en effet, ce n'est rien moins que la réconciliation de Pellerin avec la vie, l'acceptation, mais qui n'ôtait rien aux désirs dont son cœur était animé.

Clément demanda :

— Si tu devais rentrer ce soir avec cette Emmeline dont tu te désintéresses, regretterais-tu une petite maison à Talloires ou ailleurs?

Une ombre de tristesse passa sur le visage de Georges. Il fit d'une voix sourde :

— Non !

— Moi non plus ! avoua Fissières.

Ils s'entre-regardèrent, gênés, sans amabilité, pendant une demi-minute. Mastier offrit un cigare et proposa :

— Nous allons parler d'autre chose.

Il me semble que rien ne donne une plus juste image de la sagesse résignée, mais ardente encore, de Pellerin :

*Lève ton visage que touche*
*Le bonheur au crayon léger,*

chantait-il dans la *Romance du retour.* Le bonheur avait passé près de lui, il avait entrevu son visage, et son ironie n'est que le regret de n'avoir pu l'arrêter. On le quitte en gardant l'image d'une âme délicate, que la vie a froissée, et qui, sans lui pardonner dans le fond de son cœur, eut assez de raison pour ne pas s'emporter contre elle.

Henri Rambaud.

## *LES SCIENCES*

### MÉDECINS ET PHILOSOPHES AU TEMPS DE MOLIÈRE

Il y eut, à célébrer le tricentenaire de Molière, unanimité touchante. Nul ne se reconnaissant dans les types éternels du pédant, du nouveau riche ou du faux dévot, aucune opposition ne pouvait surgir à la gloire de notre grand comique. Il n'est pas jusqu'aux médecins qui, de bonne grâce, n'aient applaudi à sa glorification : car aux sommets où la science les a portés, aucun trait ne peut les atteindre de ceux dont Molière criblait leurs confrères. Et sans scrupule de solidarité professionnelle, ils ont ri tout leur saoul aux calembredaines des Diafoirus et des Purgon. J'eusse préféré, je l'avoue, un moindre détachement, et que cet anniversaire nous fût l'occasion d'un examen de conscience.

Certes, notre art est en progrès, mais *scientia inflat.* Et puis, la vanité et l'infatuation médicales sont de tous les temps. C'était un axiome au dix-septième siècle que « le latin était aussi nécessaire pour exercer la médecine que la tonsure pour avoir droit aux bénéfices ». L'idiome barbare qu'on nous impose aujourd'hui, — et où *poikilocytose*, *sensibilisatrice*, *anaphylatoxines*, *allergie*, *hypersympathicotonie* sont les plus doux noms entre mille, — n'est pas du latin, hélas ! mais il n'est pas davantage du français. Et il suffirait de lever le voile sur les supercoquentieuses théories qui sévissent dans nos livres pour qu'apparaisse évidente une veine comique qui attend son Molière.

Aussi est-il, à notre avis, assez agaçant d'entendre toujours dauber

sur la médecine du temps de Louis XIV. Son plus grand défaut ou plutôt sa malchance fut d'avoir suscité la curiosité d'un génie implacable. Mais, à tout prendre, les théories sur les esprits animaux, les éléments et les tempéraments ne sont pas à nos yeux plus fantasques que les élucubrations de Pinel, de Stoll, de Brown au début du dix-neuvième siècle, que la tyrannie insupportable de Broussais plus tard, ou même que les théories d'outre-Rhin sur l'immunité, dont notre enseignement est encore tout imprégné.

Mais de cette mine inépuisable de ridicules, des noms émergent qui n'en peuvent être éclaboussés. Bichat, Laënnec, Claude Bernard, Trousseau, Pasteur sauvent le prestige d'une époque ; leurs noms sont les phares dont la lumière inonde la foule des praticiens et des chercheurs obscurs ; le reste n'a d'intérêt que celui de l'histoire évolutive des idées, ou du type éternel de la sottise orgueilleuse. Les ombres seules sont sans signification pour juger d'un tableau. Et si Molière sut frapper où il fallait pour découvrir ses trésors de comique, il s'en faut que les fantoches qu'il anime sur la scène représentent toute la médecine de son temps. Mais le malade qu'il était fit payer ses propres souffrances à ceux qui ne surent le guérir ; et l'homme de théâtre ne vit que les scandales, les tromperies et les disputes du corps médical. Aussi bien étaient-ils éclatants et bruyants ; nul ne les pouvait ignorer ; et encore moins Molière qui, lorsque apparut la *Seconde Apologie de l'Université de Montpellier* en 1654, se trouvait à Pézenas, et n'eut qu'à écouter les injures échangées pour être édifié sur la moralité professionnelle. Et il apparaît qu'elles ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd. « Tous les médecins, dit Sganarelle, dans *le Médecin volant,* ne sont à mon avis que des avortons de médecine », faisant écho à l'imprécation lancée par Montpellier à Paris dans la *Seconde Apologie :* « Vous n'êtes qu'une poignée de petits nains et avortons auprès de ces grands géants. » Les géants n'étaient ni d'un côté de la barricade, ni de l'autre ; ils travaillaient ailleurs, silencieux, et Molière les ignora toujours.

* * *

Considérons quelques dates : de 1619 à 1628, Harvey conçoit la circulation du sang, la prouve et l'affirme publiquement ; en 1622, Aselli découvre les vaisseaux chylifères ; en 1648, Pecquet décrit le réservoir du chyle ; en 1650, Bartholin et Rudbeck découvrent le réseau lymphatique ; vers 1680, Leuvenhöek construit les premiers microscopes ; en 1660, le quinquina est introduit en France ; en 1686, le Français Grenier apporte du Brésil l'ipéca. En un demi-siècle, quelle course au progrès !

Il reste malgré tout, aux yeux du monde, que la médecine du dix-septième siècle est bien celle qu'a raillée Molière. Il reste aussi que les médecins se sont trahis eux-mêmes par la plume de Guy Patin.

Guy Patin ! Quel mal il a fait à la corporation ! A bien lire sa correspondance, il n'est pas d'homme plus fat et plus pédant que ce doyen de Faculté. Certes, son style ne manque ni de verdeur, ni de fantaisie : mais à cette époque c'était monnaie courante, et tout son charme ne peut nous faire oublier l'étroitesse de l'esprit et l'orgueilleuse ignorance du médecin.

Mais, dira-t-on, il était l'un des plus réputés et faisait figure de chef d'école ; c'était un officiel. Eh ! oui ; et c'est de là que vient tout le mal.

Il est remarquable qu'au dix-septième siècle, l'esprit de routine qui régnait à la Faculté lui fit combattre à coup sûr toutes les découvertes intéressantes. Elle proscrivit la circulation du sang, parce que venant d'Angleterre ; l'antimoine, parce que venant de Montpellier ; le quinquina, parce que venant d'Amérique, etc.

Quand Harvey affirma l'existence d'un courant sanguin allant du cœur aux artères, des artères aux veines pour retourner au cœur, il se heurta d'abord aux objections de Riolan, anatomiste de valeur, mais doyen de la Faculté. Guy Patin, qui lui succéda, raillait : « Si M. Duryer ne savait que mentir et la circulation du sang, écrivait-il, il ne savait que deux choses dont je hais fort la première, et ne me soucie guère de la seconde... S'il revient, je le mènerai par d'autres chemins plus importants en la bonne médecine que la prétendue circulation. » Molière n'eut sans doute qu'à écouter jaser autour de lui pour faire s'exprimer Diafoirus dans les mêmes termes, quand, faisant l'éloge de son fils, il le loue de ne vouloir écouter, ni comprendre « les raisonnements et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang et autres opinions de même farine ». Et comme les beaux esprits étaient nombreux pour qui les bons mots valaient des arguments, on eut vite fait de noter la signification de *circulator* qui, en latin, signifie charlatan, et de lancer l'injure aux « circulateurs ».

A notre époque de centralisation à outrance, on conçoit mal l'enseignement officiel tenu en échec par des initiatives privées, ou des oppositions indépendantes. Au dix-septième siècle, pour faire contrepoids à la sottise des pédants, de grandes forces surgirent : le roi d'abord, les philosophes ensuite, enfin une grande partie du corps médical.

Si l'on considère les médecins dont il était entouré et que, tour à tour, des Fougerais, Esprit, Brayer, Guénaut, Valot, Daquin, Fagon

se disputaient l'honneur de l'approcher, on peut affirmer que Louis XIV était aux premières places pour juger les coups et les ridicules de la querelle médicale. Mais, là comme en la bataille au sujet de *Tartufe*, le bon sens ni l'esprit critique ne l'abandonnèrent, et sa position fut vite prise à l'égard de la découverte d'Harvey.

Contre l'opposition tenace que faisait la Faculté à l'enseignement de la circulation, Louis XIV n'essaya pas de s'insurger, ni de fléchir l'entêtement des bonnets carrés. Il n'en avait pas le pouvoir. La Faculté jouissait alors d'une indépendance absolue ; elle s'administrait, réglait ses finances et ne devait aucun compte à personne. « Tous les hommes particuliers meurent, dit fièrement Guy Patin, mais les compagnies ne meurent point. Le plus puissant homme qui ait été depuis cent ans en Europe, sans avoir la tête couronnée, a été le cardinal de Richelieu. Il a fait trembler toute la terre, il a fait peur à Rome ; il a rudement traité et secoué le roi d'Espagne, et néanmoins il n'a pu faire recevoir dans notre compagnie les deux fils du gazetier qui étaient licenciés, et qui ne seront de longtemps docteurs. » En effet, les fils de l'ennemi, le gazetier Renaudot, ne furent jamais déclarés *digni intrare*.

L'enseignement qu'il ne pouvait imposer à la Faculté, Louis XIV le créa ailleurs. Il fonda au Jardin des Plantes une chaire spéciale d'anatomie pour la *propagation des découvertes nouvelles*. Cet établissement, écrit Dionis, « quoique des plus utiles pour le public, ne laissa pas de trouver des oppositions qui furent formées de la part de ceux qui prétendaient qu'il n'appartenait qu'à eux d'enseigner et de démontrer l'anatomie ». Mais, en 1673, le roi passa outre :

Je fus choisi pour démontrer, dit Dionis dans son épître dédicatoire à Louis XIV, à votre Jardin Royal, la circulation du sang et les nouvelles découvertes, et je m'acquittai de cet emploi avec toute l'ardeur et toute l'exactitude qui sont dues aux ordres de Votre Majesté. Et par une déclaration particulière qu'il fit vérifier et enregistrer en Parlement, Sa Majesté présente, dans le mois de mars 1673, ordonna que les démonstrations de l'anatomie et des opérations de chirurgie se feraient au Jardin Royal à portes ouvertes, et gratuitement, dans un amphithéâtre qu'elle y avait fait construire à cet effet ; et que les sujets qui seraient nécessaires pour faire ces démonstrations seraient délivrés à ses professeurs de préférence à tous autres.

Ainsi le roi, tout en respectant l'indépendance des corps constitués, donnait aux chercheurs de bonne volonté l'appui de son autorité et l'aide de sa cassette. Helvétius, ayant guéri le dauphin d'un flux de sang avec l'ipécacuanha, obtint le privilège exclusif de débiter son remède, plus 1 000 livres de récompense. Talbot, qui n'était qu'un em-

pirique, mais prépara et administra le quinquina, fut fait chevalier, reçut 2 000 louis d'or et 2 000 francs de pension. En 1682, par ordre du roi, et pour propager les vertus du quinquina, M. de Bligny publia un livre sur *le remède anglais pour la guérison des fièvres.* Louis XIV fit même acheter à Cadix et à Lisbonne une très grande quantité de quinquina pour les hôpitaux de son royaume. Et ce qui, sous la plume de Dionis, eût pu paraître simple flatterie de courtisan est bien la réalité devant quoi nous nous inclinons : « Votre règne, Sire, éternellement mémorable par de si glorieuses conquêtes, ne le sera pas moins par la perfection où il a porté les sciences et les arts. Ces illustres académies protégées et fondées par Votre Majesté en seront des monuments aussi durables que la mémoire de ses triomphes, et s'il faut descendre à des choses de moindre éclat, quoique peut-être plus utiles, ces écoles d'anatomie ouvertes si libéralement à tout le monde contribueront encore à faire passer jusqu'aux siècles les plus reculés les soins paternels dont Votre Majesté est occupée. »

*
* *

A l'appui royal, favorisant les recherches biologiques, s'ajouta une aide particulièrement efficace, celle des philosophes. L'intérêt que beaucoup portèrent à la médecine se manifesta en plusieurs circonstances, et dans la bataille autour de la circulation du sang, on voit Descartes et ses disciples se joindre aux médecins qui se dressent contre le dogmatisme routinier de la Faculté et défendre avec acharnement les théories d'Harvey. Dans sa fameuse querelle avec Voétius, Descartes confia à Leroy, dit Régius, professeur de médecine à l'Université d'Utrecht, le soin d'une thèse sur la circulation du sang. « C'était, a écrit Louis Dimier, un des points les plus chauds de la bataille engagée contre l'ancienne philosophie. Descartes revit cette thèse et en régla le ton. Il faisait même le projet d'y assister dans une loge ».

Sa foi dans la médecine était d'ailleurs sincère ; et il nous plait d'entendre ce contemporain de Molière proclamer : « L'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps, que s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. » Il commença en 1635 un *Traité de l'homme*, puis un *Traité de la formatiou du fœtus* qui ne parurent qu'après sa mort. Il étudia ardemment l'anatomie, et il sut développer autour de lui le goût de la dissection. Il se laissa même aller à pratiquer la médecine, puisque Jacqueline Pascal nous assure que les visites que Descartes fit à Pas-

cal en 1647 étaient « en partie pour consulter le mal » et lui donner ses soins. Aussi, parmi ses disciples, les médecins se comptèrent nombreux. Il n'est donc pas étonnant que son œuvre ait été pour eux une merveilleuse école de philosophie scientifique. Nous verrons qu'ils ne manquèrent pas d'en profiter et d'en faire bon usage. Mais auparavant, asseyons-nous, avec les médecins du dix-septième siècle, sur les bancs de l'école cartésienne. Et en compagnie de nos confrères, et sans les renier, écoutons les philosophes qui furent leurs maîtres et méditons un enseignement qui, après trois cents ans, garde toute sa valeur.

Il est banal de dire que si Louis XIV, sa cour, ses littérateurs, ses savants revenaient parmi nous, leur ébahissement serait extrême. Sans doute ; mais les disciplines intellectuelles qui régnaient à cette époque rendaient les esprits admirablement réceptifs à toute découverte. Nous nous piquons de science haute et positive ; mais reconnaissons-le, en toute humilité : à qui fait oraison, la notion d'infini est coutumière, et à fréquenter les philosophes, la relativité des lois scientifiques s'impose comme un axiome. Aussi, que de faits nouveaux, qui renversent notre propre entendement, eussent trouvé médecins et philosophes au dix-septième siècle tout à fait préparés.

La découverte des microbes et leur étude par Pasteur, si elles permirent à la médecine des progrès considérables, tarirent aussi nos sources d'imagination et d'invention. L'infiniment petit enfin saisi, enfin découvert, on n'imagina pas qu'il pût exister des êtres inaccessibles à nos microscopes. Et quand certaines maladies, telles la rougeole, la scarlatine, la variole se refusaient à livrer le secret de leur nature, tous s'obstinaient à fouiller le même sillon, à trouver le germe visible. C'est seulement dans ces dernières années, que l'expérimentation nous força à admettre l'existence de germes si petits qu'ils passent à travers tous les filtres et que nulle loupe n'est assez puissante pour nous les montrer. Et l'on resta ébaubi que l'infiniment petit se permît de dépasser les limites de notre visibilité ! Que n'avions-nous sucé le lait de l'enseignement cartésien !

Songeons que Pascal, qui discutait avec tant de complaisance sur l'infinie petitesse, ne se fût pas laissé aller à considérer le microbe comme le terme ultime de toute connaissance médicale, car il aurait su nous « faire voir là dedans un abîme nouveau ».

« Il n'y a personne, dit Descartes, qui puisse douter qu'il n'y ait des corps qui sont si petits, qu'ils ne peuvent être aperçus par aucun de nos sens. » Et son disciple Malebranche, développant les directives du maître, nous prédit l'existence des microbes invisibles, des virus filtrants :

Nous avons des démonstrations évidentes et mathématiques de la divisibilité de la matière à l'infini, et cela suffit pour nous faire croire qu'il y a des animaux plus petits et plus petits à l'infini, quoique notre imagination s'effarouche de cette pensée... Notre vue est très limitée, mais elle ne doit pas limiter son objet. L'idée qu'elle nous donne de l'étendue a des bornes fort étroites ; mais il ne suit pas de là que l'étendue en ait. Elle est sans doute infinie en un sens ; et cette petite partie de matière qui se cache à nos yeux est capable de contenir un monde... Les petits animaux dont nous venons de parler ont peut-être d'autres petits animaux qui les dévorent, et qui leur sont imperceptibles à cause de leur petitesse effroyable, de même que les autres nous sont imperceptibles... car enfin, les petits animaux ne manquent pas aux microscopes, comme les microscopes manquent aux petits animaux.

Et c'est parce que les microscopes manquent aux virus filtrants que leur existence fut si longtemps insoupçonnée. « Les hommes ne se fient pas seulement à leurs yeux pour juger des objets visibles, dit Malebranche, ils s'y fient même pour juger ceux qui sont invisibles... C'est ce qui les empêche de reconnaître les véritables causes d'une infinité d'effets naturels... Ils ont recours à des qualités occultes ou à des facultés imaginaires pour expliquer tous ces effets dont ces animaux imperceptibles sont la cause naturelle. »

Quand Molière raille, dans la cérémonie du *Malade imaginaire*, l'abus que l'on faisait des qualités occultes, il retarde un peu sur son temps. Sans doute, des médecins existaient encore qui pouvaient définir l'action de l'opium :

*Quia est in eo virtus dormitiva*
*Cujus est natura sensus assoupire.*

Mais, en fait, nulle époque ne fut, plus que le dix-septième siècle, prémunie contre cette manie ridicule.

Après Descartes, Malebranche nous montre l'erreur de ces médecins répondant hardiment et sans hésiter « à ces questions obscures et indéterminées : d'où vient que le soleil attire les vapeurs ; que le quinquina arrête la fièvre quarte ; que la rhubarbe purge la bile, et le sel polycreste les phlegmes, et à d'autres questions semblables. Et la plupart des hommes sont satisfaits de leurs réponses parce que l'obscur et l'incompréhensible s'accommodent bien l'un avec l'autre. Mais les principes incompréhensibles ne s'accommodent pas facilement avec les questions que l'on expose clairement et qu'il est facile de résoudre, parce qu'on reconnaît évidemment qu'ils ne signifient rien ; des philosophes ne peuvent par leurs principes expliquer comment des chevaux tirent un chariot ; comment la poussière arrête une montre ; comment le tripoli nettoie les métaux et les

brosses les habits. Car ils se rendraient ridicules à tout le monde, s'ils supposaient un mouvement d'attraction et des facultés *attractives* pour expliquer d'où vient que les chariots suivent les chevaux qui y sont attelés, et une faculté *détersive* dans les brosses pour nettoyer les habits ; et ainsi des autres questions. De sorte que leurs grands principes ne sont utiles que pour les questions obscures, parce qu'ils sont incompréhensibles. »

Quand on songe que Newton eut du mal à faire adopter sa loi de l'attraction parce qu'elle semblait restaurer une qualité occulte, on peut affirmer qu'en notre vingtième siècle les mêmes rigueurs n'existent pas. L'avertissement lancé par l'école cartésienne s'est perdu à travers les âges, et nous assistons aujourd'hui à la plus abracadabrante floraison de qualités occultes qui se parent des doux noms d'hémolysines, d'antitoxines, de précipitines, d'agglutinines : de phénoménines en un mot, comme disait M. Le Dantec.

Ainsi la méconnaissance d'une saine logique scientifique nous fait tomber dans les mêmes erreurs qu'autrefois. Pour notre malheur nous délaissons les vieux philosophes ; et cependant ils parlent si haut et si français que tous devraient les entendre. Aujourd'hui, c'est Malebranche que je laisse parler. Car ce pieux Oratorien, qui charmait ses loisirs en taillant et en polissant ses lentilles, est, quoi qu'en pense Sainte-Beuve, un grand esprit méconnu. C'était un modeste, assurait Pierre Duhem ; « aussi lui arriva-t-il ce qui advient trop souvent aux modestes : on admet les idées qu'il avait proposées, mais on ne parle pas de celui qui les avait conçues ». Et si les physiciens peuvent le célébrer comme un précurseur (le premier, il émit l'hypothèse que la période de la vibration caractérisait la couleur d'une lumière monochromatique, l'éclat de la couleur croissant avec l'amplitude de cette vibration), il est dommage que les médecins d'aujourd'hui ne suivent pas davantage ses conseils. Quel bon sens, et combien robuste, quand il disserte sur la maladie nouvelle. Ne croit-on pas l'entendre parler de la grippe, ou de l'encéphalite léthargique lorsqu'il constate :

Une maladie est nouvelle ; elle fait des ravages qui surprennent le monde. Cela imprime des traces si profondes dans le cerveau que cette maladie est toujours présente à l'esprit. Si cette maladie est appelée par exemple le scorbut, toutes les maladies seront le scorbut. Le scorbut est accompagné d'une douzaine de symptômes dont il y en aura beaucoup de communs à d'autres maladies. Cela n'importe. S'il arrive qu'un malade ait quelqu'un de ces symptômes, il sera malade du scorbut ; et on ne pensera pas seulement aux autres maladies qui ont les mêmes symptômes. On s'attendra que tous les accidents qui sont arrivés à ceux qu'on a vus malades du

scorbut lui arriveront aussi. On lui donnera les mêmes médecines, et on sera surpris de ce qu'elles n'ont pas le même effet qu'on a vu dans les autres.

Quand on nous propose des médicaments nouveaux, des méthodes nouvelles, qu'il s'agisse de vaccinothérapie, de médications colloïdales ou autres, usons-en avec curiosité et prudence, mais ne soyons pas crédules au point de crier à la découverte quotidienne :

Dans la morale, la politique, la médecine, et dans toutes les sciences qui sont de la pratique, on est obligé de se contenter de la vraisemblance, non pour toujours, mais pour un temps ; non parce qu'elle satisfait l'esprit, mais parce que le besoin presse et que si l'on attendait pour agir qu'on se fût entièrement assuré du succès, souvent l'occasion se perdrait. Mais quoi qu'il arrive, qu'il faille agir, l'on doit en agissant douter du succès des choses que l'on exécute.

Enfin, quel doux scepticisme, et de bonne qualité scientifique, dans ces lignes qui prouvent aussi l'existence de bons médecins, même au dix-septième siècle :

Je crois donc qu'il faut suivre le conseil des médecins sages, qui ne vont point trop vite, qui n'espèrent point trop de leurs remèdes, et qui ne sont point trop faciles à laisser des ordonnances ; car lorsqu'on est malade pour un remède qui fait du bien, il y en a toujours plusieurs qui font du mal.

Comme ceux qui souffrent sont impatients, et qu'il n'est point avantageux, à l'honneur des médecins ni au profit des apothicaires, de voir des malades sans leur rien ordonner, les médecins ne visitent point assez et ordonnent trop.

Ces vérités sont de tous les temps. Mais si Purgon et Diafoirus devaient refléter l'esprit médical du dix-septième siècle, il serait à croire que l'enseignement cartésien eût laissé les médecins bien indifférents. Or, c'est là une erreur grossière. Si l'on parcourt les gazettes et les chroniques, on est frappé du rôle que jouent les médecins dans le mouvement intellectuel : il n'est pas de cercles, de sociétés de beaux esprits où l'on ne retrouve quelques docteurs. Dans les discussions philosophiques, chez M. de Montmort ou ailleurs, ils sont au premier plan. C'est Berrier auquel Gassendi laisse le soin de mettre en ordre ses écrits. C'est Gabriel Naudé, surnommé par Saint-Évremont le « Joli Philosophe ». Notons que Descartes se découvrit philosophe à l'occasion d'un cours du médecin Chaudoux parlant contre la philosophie de l'école en 1628. Samuel Sorbière, médecin lui-même, constate qu'à cette époque nul n'était considéré comme averti des choses de la science s'il « n'avait entretenu commerce avec les Galilée, les Gassendi, les Descartes, les Mersenne, les chanceliers Bacon, les Hobbes, les Campanella ».

Voilà pourquoi Guy Patin ne saurait être le type du médecin du dix-septième siècle : il est un spécialiste borné, figé dans son orgueil et dans sa science livresque. Seuls, Balzac, Voiture, Chapelain ont ses faveurs. Mais Pascal ne l'intéresse que parce qu'adversaire des jésuites ; il ignore presque Corneille et Racine ; quant à Molière, son nom revient trois fois sous la plume de notre doyen : mais c'est pour dire à son sujet d'attristantes banalités, ou voir dans *l'Amour médecin* des allusions purement gratuites à ses rivaux, ou ressasser des potins sans intérêt. De toute évidence, il n'a jamais lu ni vu jouer une seule comédie : sans doute eût-il craint de s'y reconnaître.

Il apparaît, au contraire, que beaucoup parmi les médecins firent montre de plus de curiosité et de plus d'intelligence. Certains se flattaient d'être les bons amis de Molière, tels Bernier et Liénard ; et le placet, qui se trouve en tête du *Tartufe* et par lequel Molière demande au roi une faveur pour son médecin Mauvillain, témoigne de l'intimité qui les liait. Et c'est un médecin, Sorbière, qui prophétise que Paris pourra bien nommer quelque jour Molière : *Splendidissimum urbis ornamentum, et sui temporis primum.*

*
* *

Il eût été étonnant que, soutenus par le roi, frayant avec les meilleurs esprits du grand siècle, animés d'une belle indépendance, les médecins fussent restés tels que Molière nous les montre. Mais de même qu'il serait bien osé de juger de la société présente par ce que nous en disent les auteurs dramatiques, c'est vouloir tomber dans l'erreur des généralisations trompeuses que d'apprécier la médecine à travers la comédie.

Pour être justes envers les médecins du temps de Molière, jugeons-les sur leurs livres et leur enseignement. Et nous percevrons, à travers ces pages et ces raisonnements, un large souffle scientifique de la plus pure essence cartésienne. Notons que Molière était bien mal préparé pour l'apprécier : ses goûts, ses relations, ses amis, tout le portait vers Gassendi, dont les partisans étaient trop souvent adversaires de Descartes. Plus aimable, plus accessible, maintenant l'autorité des sens, Gassendi s'opposait à la rigueur cartésienne qui formulait d'abord sa propre existence pour se lancer de ce nouveau tremplin jusqu'au sommet et aussi jusqu'aux excès du mécanisme. Or, l'influence de Gassendi et de sa doctrine sur la médecine ne fut guère marquée, le cartésianisme au contraire la pénétrant profondément. Dès le début du dix-huitième siècle, à la Faculté même, M. Andry, qui en fut un des doyens, affirme « qu'il peut y avoir des animaux plus petits et

plus petits à l'infini ». Et certaines conceptions, qui nous semblent aujourd'hui prophétiques, n'étaient en somme que le fruit de l'évolution normale des idées. En 1657, à Rome, le jésuite Kircher attribue la peste aux infiniment petits. Puis, M. Goiffon, célèbre médecin de Lyon, prétend que « ce qui fait la peste, sont des petits vermisseaux invisibles qui voltigent dans l'air, et qui s'insinuent dans nos corps ». C'est encore Pierre Desault, médecin bordelais, qui, bien avant Garrod et Bouchard, explique la goutte par la rétention dans le sang d'une matière saline que la sueur ne peut plus excréter.

Au surplus, prenons un traité de médecine, daté de 1669, et qui était d'un usage courant parmi les étudiants de cette époque. Il est intitulé *Nouveau Cours de médecine, où, selon les principes de la nature et des mécaniques, expliqués par MM. Descartes, Hogelande, Régius, Arberius, Villis, les docteurs de Louvain, et par d'autres, on apprend le corps de l'homme, avec les moyens de conserver la santé et de chasser les maladies :*

Je n'estime que ceux qui traitent les gens sans remèdes, ou avec peu de remèdes, dit-il, mais faciles et aussi vulgaires que la santé. Combien ne doit-on pas avoir de compassion de ces pauvres malades, que la nature et l'art persécutent également, que l'on blesse, que l'on tourmente, et que l'on importune par des visites et après des consultations, où l'on a moins d'égard à leur santé qu'au gain ou à la réputation de leur médecine.

Écoutons-le railler agréablement les excès de la saignée :

Dans la guerre, il faut quelquefois fuir, quelquefois se fortifier, quelquefois faire d'autres choses : mais il ne faut pas toujours tirer l'épée ou le mousquet. Cependant, je vois que presque tous les médecins n'ordonnent rien aux chirurgiens que de tirer leurs lancettes et aux apothicaires leurs seringues et leurs canons. Ils peuvent néanmoins, comme les comédiens qui les ont joués, se faire payer leur visite, sans demander qu'on leur accorde ni saignée, ni lavement.

Avouons que les étudiants en médecine du dix-septième siècle n'étaient pas à si mauvaise école, et que nous voilà bien loin des sentiments intéressés qui seuls animent les médecins de Molière.

Enfin, cette phrase du même auteur n'est-elle pas vraiment admirable par son tour prophétique, et parce qu'elle nous permet de saisir sur le vif l'influence précieuse de la philosophie sur la médecine?

Chacun devrait encore savoir, dit l'auteur aux étudiants de son temps, ce qu'il me semble avoir lu dans M. Gassendi ou M. Descartes, qu'il nous manque un sixième sens pour distinguer les petits corps, ceux par exemple qui, avec un habit ou une lettre, font prendre la peste : et universellement

ceux qui sont dans le monde les causes des maladies et de la santé, et dans les écoles les causes de tant d'hypothèses, la plupart fausses et inutiles.

On pourra nous opposer que nous choisissons nos auteurs et les passages que nous citons, et que bien d'autres et bien plus nombreux existent où le ridicule touche à son comble. Il est vrai, car au dix-septième siècle comme au seizième siècle, « la science expérimentale était proprement sur son fumier au sujet de la médecine » (Montaigne). Mais n'est-ce pas déjà beaucoup que les esprits fussent ouverts, la critique éveillée, et les droits du bon sens rappelés? Et je suis persuadé que Malebranche donnait la note juste sur les médecins de son temps quand il disait d'eux : « Ils savent peu de choses avec exactitude, mais ils en savent toujours plus que nous, et pourvu qu'ils se mettent en peine de connaître notre tempérament, qu'ils observent avec soin tous les accidents du mal, et qu'ils aient beaucoup égard au sentiment intérieur que nous avons de nous-mêmes, nous devons espérer d'eux tout le secours que nous pouvons raisonnablement espérer des hommes. »

Docteur Pierre Mauriac.

# *CHRONIQUE DE LA QUINZAINE*

## ARTHUR JAMES BALFOUR

*Lorsque « A. J. B. » — ainsi que l'appellent ses amis intimes — naquit, en 1848, à Whittingame en Ecosse, — la demeure familiale construite par son grand-père, — les dieux lui octroyèrent les dons les plus divers, parmi lesquels le plus précieux, et sans doute le plus utile, fut un charme singulier où se dissimulait toute la subtilité écossaise héritée de son père, et l'habileté politique des Cecils, les aïeux de sa mère. Cette dernière, lady Blanche Gascoyne Cecil, fille du marquis de Salisbury, perdit son mari, James Balfour, en 1856, et elle se dévoua à l'éducation de ses enfants, s'acquittant de cette tâche avec le bonheur qu'on pouvait espérer d'une intelligence aussi fine et aussi ouverte que la sienne.*

*Enfant, « A. J. B. » eut une santé assez précaire; à Eton il ne pouvait prendre part aux sports où excellaient ses camarades. Comme son oncle, le futur marquis de Salisbury, de seize ans son aîné, il était plutôt porté vers la rêverie que vers le* cricket, *et son joli visage un peu efféminé, sa langueur et ses goûts de collectionneur qui déjà le portaient vers certaine « porcelaine bleue », lui valurent d'être surnommé « Jolie Nanny » par ses camarades, qui ne lui pardonnaient pas non plus son application au travail. Après Eton, ce fut le séjour à Trinity College, Cambridge, où il se spécialisa dans les sciences morales; mais jusqu'en 1875, il ne parut pas avoir de penchant très vif pour la politique, et ce fut seulement au retour d'un voyage autour du monde, lorsqu'il devint le secrétaire de son oncle, le marquis de Salisbury, qu'il fut initié aux secrets de la profession d'homme d'État, carrière héréditaire chez les Cecils.*

*« A. J. B. » était à cette époque un jeune homme mince, languissant, d'allures affectées. Une voix délicieuse lui permettait de dire les choses les plus désagréables d'une façon charmante qui désarmait ses adversaires. Il a conservé cette faculté. Dès ses débuts politiques, son indolence naturelle se révolta contre la nécessité de faire des* speechs *soigneusement préparés d'après des statistiques : il préféra marquer ses points grâce à quelques observations spirituelles, mais où l'on relevait parfois certaines fautes de syntaxe.*

*Dès ses débuts, « A. J. B. » fut un dilettante de la politique. Possédant une fortune personnelle qui le dispensait de tout effort rémunérateur, il penchait, tant en théologie qu'en politique, vers un « doute philosophique », pour employer sa propre phrase, qui lui fut d'une suprême utilité dans la carrière qu'il devait inévitablement poursuivre. Que pouvait faire un Cecil sinon participer à la direction de son pays? Lorsque les industriels de Manchester souhaitèrent de se voir représenter aux Communes par un aristocrate, ils chargèrent « A. J. B. » de ce soin. Il rejoignit immédiatement ce « quatrième parti » dont les trois autres membres étaient Randolph Churchill, père de Winston Churchill; Drummond Wolf et John Gorst, — et qui, au cours du ministère Gladstone de* 1880-1885, *osa non seulement s'opposer à la politique du « Grand Vieillard », mais encore l'attaquer violemment en pleine séance, et réussir ainsi à ramener au pouvoir le marquis de Salisbury.*

*Balfour se trouva de nouveau en opposition acharnée avec Gladstone, lorsque son oncle lui confia le secrétariat d'État pour l'Irlande. La nomination de Balfour, encore à peu près inconnu, à ce poste particulièrement difficile et ingrat, suscita de nombreuses critiques. On lui reprochait d'être un rêveur et un dilettante dépourvu de l'expérience indispensable pour assumer avec succès une si lourde responsabilité. Un Irlandais bien connu remarqua même : « Nous avons déjà tué Castlereagh (assassiné à Phœnix Park), nous avons aveuglé Hicks Beach, nous en finirons vite avec Balfour. » Mais ce présage ne se réalisa pas. Bientôt on se rendit compte que c'est une erreur de se fier aux apparences, car sous l'aspect frêle du nouveau secrétaire d'État, qui, étendu dans son siège au Parlement, maniait un flacon de sels dans ses longs doigts minces, se cachait une volonté de fer. Balfour révéla soudain une énergie extrême, autant par la façon respectueuse, mais intransigeante, dont il fit face aux attaques de Gladstone au sujet du Home Rule, que par la sévérité des mesures de répression qu'il ordonna contre les Fenians, qui le surnommèrent bientôt « Balfour le sanguinaire ». Pourtant, sans autre escorte que sa sœur, miss Balfour, « A. J. B. » n'hésita pas à visiter les régions les plus agitées de l'Irlande, et malgré*

*la menace que nous venons de rappeler, il ne lui arriva aucune aventure. On respecta ce courage très calme.*

*Avant la fin du ministère Salisbury de* 1886-1892, « *A. J. B.* » *était leader de la Chambre des communes, et son influence politique était considérable, comme on peut en juger d'après les innombrables caricatures qui abondent dans les pages des* Punchs *de cette époque. Grand et mince, l'air détaché et même distrait, la mise assez négligée, il fournissait un sujet facile aux caricaturistes qui se plaisaient à le montrer assis, ses longues jambes étendues toutes droites devant lui, les pouces passés aux emmanchures de son gilet à taille un peu courte, le regard perdu vers le ciel; toute sa personne exprimant l'air dédaigneux de l'aristocrate et du philosophe que les circonstances ont jeté dans la mêlée politique, et dont le corps assiste aux débats, tandis que l'esprit vagabonde dans les régions libres de la fantaisie.*

*Entouré d'un cercle d'amis dont il est l'idole,* « *A. J. B.* » *appartient, à cette époque de sa vie, à cette coterie de jeunes intellectuels appelée* les Ames, *et dont Margot Asquith fut un des esprits dirigeants. Il passait ses loisirs à jouer au golf ou au tennis, et à écrire des livres. Mais malgré son apparente rêverie, Balfour dirigea infatigablement son parti aux Communes pendant de nombreuses années, et bien qu'il prît part aux débats en maniant — si j'ose m'exprimer ainsi — une rapière verbale du plus pur acier, il ne se départissait jamais de son charme et de sa courtoisie extrêmes. Au milieu des plus véhémentes discussions,* « *A. J. B.* » *demeurait toujours le parfait* gentleman.

*On peut dire que Balfour contribua à gagner la guerre du Transvaal, car on n'a pas oublié certain* week end *tragique où lord Lansdowne, alors secrétaire de la guerre, était occupé à pêcher en Irlande, quand les nouvelles de l'Afrique du Sud annonçaient que les armées britanniques étaient partout tenues en échec par les Boers. Alors se révéla le véritable Balfour, qui dormait sous le dilettante, et qu'un péril imprévu suffit à réveiller. Sans hésiter, sans prendre même le temps de convoquer le cabinet, Balfour, alors premier ministre* (1902-1905), *se rendit au War Office. Il appela Roberts et Kitchener. On n'eût pas cru ce malade, souvent imaginaire, qui, dit-on, pendant des épidémies d'influenza, prenait continuellement sa température en pleine assemblée parlementaire, capable d'autant de décision.*

*Après la conclusion de la guerre boer, Balfour eut la malheureuse idée de proposer un* Bill *sur l'éducation qui entraîna son parti dans de graves difficultés, et marqua le commencement de son propre déclin politique. On reconnut qu'il n'était pas l'homme qu'il fallait pour assurer le* leadership *du parti au moment où la marée montante du radicalisme menaçait le pouvoir des conservateurs; et ceux-ci s'adres-*

*sèrent à Joseph Chamberlain, le radical de* 1886, *le ministre des Colonies impérialiste de la guerre sud-africaine...*

*On ne pouvait avoir moins de traits communs que Balfour et Chamberlain, et peu d'hommes étaient moins faits pour s'entendre. Chamberlain était un adversaire redoutable, et tous deux se trouvèrent bientôt engagés dans une lutte à outrance au sujet du* Tariff Reform, *lutte qui se termina par l'échec de Balfour. Sommé par Chamberlain de se prononcer nettement pour ou contre la réforme, il déclara ne pouvoir l'approuver complètement, ce qui provoqua la démission de Chamberlain et de ses partisans. Balfour vit leur départ sans regrets. Mais, lorsque moins d'un an plus tard, les élections générales eurent lieu, elles aboutirent à la déroute totale des conservateurs, et le parti libéral revint au pouvoir, accompagné du parti travailliste qui faisait ainsi sa première apparition au parlement. « A. J. B. » lui-même perdit son siège de Manchester, mais il trouva bientôt un partisan pour se désister en sa faveur. Chamberlain, paralysé, renonça à la vie publique, et le parti libéral régna sans interruption jusqu'au milieu de la Grande Guerre.*

*C'est avec philosophie que Bafour vit la section radicale du parti libéral gagner du terrain sous la direction de Lloyd George, qui abandonnait peu à peu la doctrine libérale traditionnelle, soutenait l'individualisme et favorisait la non-intervention gouvernementale dans la mesure du possible. Ce parti déroba l'instrument politique des tories, celui que Disraëli lui avait légué — le socialisme d'État et le gouvernement paternel, — en lui donnant une teinte radicale toute neuve pour s'assurer le soutien du parti travailliste. Alors commença sous la bannière de la réforme sociale, une campagne en faveur de l'intervention gouvernementale dans la vie de la société, à un degré inconnu jusqu'à ce jour en Angleterre.*

*En* 1911, *le parti conservateur, qui redoutait la popularité sans cesse grandissante de Lloyd George, se lassa du suave dilettantisme de Balfour, et chercha un chef plus énergique. On forma des coteries « B. G. M. » : cette formule cabalistique signifiait tout simplement* Balfour must go. *Et Balfour s'en alla, en effet, après avoir été « leader » de son parti pendant une vingtaine d'années. Il fut remplacé par un Écossais canadien, Andrew Bonar Law. Et « A. J. B. » venait souvent assister aux débats et considérer les gestes de son successeur, d'un air détaché et quelque peu narquois...*

*Le détachement et la sereine philosophie de M. Balfour s'accentuèrent vers cette époque. Il regardait la vie de loin et de haut : les controverses qui l'avaient jadis passionné le laissaient complètement indifférent. Il se mit à écrire de plus belle, et son livre,* Théories et

Humanisme, *parut en 1914. Mais il ne devait pas rester longtemps à l'écart de la politique. Lorsque le gouvernement de coalition se forma en 1916, Balfour reparut au banc du gouvernement et servit sous ses deux adversaires politiques : Asquith et Lloyd George. Il ne discuta pas; le pays avait besoin de lui et cela suffisait. Il accepta sans discuter tous les postes qu'on lui confiait : on l'a vu successivement à l'Amirauté, au Foreign Office, à Versailles, à Genève, à Washington, travaillant sans relâche. Une première fois il alla à Washington en 1916; il fut le premier Anglais qui eût jamais parlé au Congrès. Et il laissa une impression très favorable aux États-Unis, où il semble de son côté avoir compris et apprécié le caractère américain et s'être livré plus volontiers à ses admirateurs d'outre-Océan qu'il ne le fit jamais en Angleterre. Au reste, il aime les Américains, qu'il observe avec un humour plein d'indulgence. La Conférence de Washington le trouve de nouveau aux États-Unis. Il s'y montra d'une parfaite urbanité et d'une amabilité charmante, même avec les journalistes. Les Américains l'accueillirent avec un enthousiasme dont son scepticisme s'accorda fort bien, car malgré « le doute philosophique » qu'il ressent pour les agissements humains. il ne déteste pas d'être adulé. Et il est probable que ses séjours aux États-Unis ont eu une influence capitale sur l'évolution qui s'est faite peu à peu en lui : devant l'exemple américain, cet aristocrate anglais s'est découvert pour la démocratie des sympathies insoupçonnées. Elles se sont traduites par un pacifisme qui, petit à petit, a remplacé chez lui toutes les autres idées. Voilà « A. J. B. » devenu apôtre. Héroïque, il abandonne son* home, *ses livres et ses amis pendant des mois entiers; il se prête de bonne grâce aux épreuves du cinéma, de la photographie et de l'interview. On remarque sur son visage distingué, un sourire un peu vague : c'est chez lui la marque d'un nouveau rêve, et sans doute un prochain dessin du* Punch *nous montrera-t-il « Balfour le pacifiste » poursuivant, cheveux au vent, le visage extasié, une alerte et insaisissable chimère, cette fois au Foreign Office où il remplace lord Curzon et à la Chambre haute, car le voilà lord à son tour et* count of Balfour, *ce qui convient beaucoup mieux à son aristocratisme invétéré.*

***

## *Ballets russes.*

On a pu craindre, au cours des saisons dernières, pour l'avenir des ballets russes. Avides de renouveau, ils partirent un instant à la recherche de l'*opera-buffa :* et l'on pouvait douter, avec *Astuce féminine* ou *les Femmes de bonne humeur*, s'ils étaient encore russes, et ballets.

Par bonheur, ils sont revenus à la danse. Voilà pourquoi il faut louer, d'abord, *la Belle au bois dormant*, scénario libre et varié que régla, il y a trente-deux ans, le Marseillais Marius Petipas pour que Tchaïkovski y adaptât de la musique. On sait que l'écueil des ballets français contemporains, c'est la surabondance de l'élément sonore : les compositeurs conçoivent, pour l'ordinaire, une sorte de poème symphonique auquel la danse s'adapte ensuite comme elle peut. Quelqu'un citait récemment le mot de Maurice Ravel critiquant lui-même une de ses œuvres les mieux venues : « Il y a, disait-il, trop de musique dans *Daphnis et Chloé.* » Avec Tchaïkovski, ce flatteur reproche tombe de lui-même. Loin de noyer les danseurs sous son flot, le compositeur n'a fait que bâtir au-dessus d'eux des portiques de pacotille selon les exigences précises du maître de ballet. De même qu'une certaine esthétique d'opéra exige que la musique y soit la fille obéissante de la poésie, de même le texte musical, ici, n'a d'autre ambition que de seconder la danse. Celle-ci est du plus pur classicisme français : ballet-féerie majestueux et naïf, où alternent danses de cour, ensembles, variations, valses, mascarades et plaisants intermèdes. Il n'y aurait rien de plus à dire qu'à louer l'équilibre de cette agréable imagerie, si Stravinski n'avait cru, par deux fois, devoir proclamer les mérites exceptionnels de la musique de Tchaïkovski. Quand le ballet fut donné, l'an dernier, à Londres, il en loua, dans une lettre adressée au *Times*, la grande puissance mélodique et confessa son indifférence absolue à l'endroit de la qualité. Ce n'était pas boutade ; car, le matin même du jour où la *Belle au bois dormant* était donnée à l'Opéra, paraissait une nouvelle lettre, adressée cette fois au *Figaro*, où Tchaïkovski était exalté au détriment des Cinq, et, comme on n'a pas manqué de le remarquer, au détriment de Stravinski lui-même. Ce petit document mérite d'être conservé, pendant quinze jours tout au moins :

Il y a quelque temps, écrit Stravinski, l'occasion m'a été donnée de témoigner publiquement de mon amour pour l'art de Tchaïkovski. Les commentaires qu'a provoqués ce témoignage ont mis en doute ma sincérité et ont généralement fait entendre que j'avais agi dans cette circonstance par amitié pour le ballet russe qui venait de monter une des principales œuvres de ce maître, *la Belle au bois dormant.* Je désire insister sur le fait que je me suis toujours senti en communion avec l'esprit qui anime la musique de Tchaïkovski, ou, si l'on préfère, avec le sens de son art. L'amour que j'ai pu ressentir pour *Boris Godounov* ou pour une symphonie de Borodine et l'estime que je leur conserve n'implique en rien mon adhésion à la tendance des *Cinq*, dont on a eu peut-être tort de voir en moi un continuateur. Je me sens beaucoup plus près d'une tradition qui serait fondée par Glinka, Dargomijski et Tchaïkovski. Car le russisme des Cinq s'est manifesté surtout en opposition à l'italianisme conventionnel qui régnait alors en Russie et a trouvé sa voie dans un pittoresque qui a facilement frappé l'imagination du public étranger.

Mais cette époque est révolue : l'opposition à l'italianisme n'a plus de raison d'être et nous trouvons une toute nouvelle saveur à des œuvres où s'est manifestée la nature russe en dehors de ce besoin d'opposition et sans l'aide de ce pittoresque qui me paraît lui-même aujourd'hui parfaitement conventionnel.

Tchaïkovski porte un chapeau haut de forme avec une chemise russe et une ceinture, tandis que les *Cinq* se sont revêtus d'un costume de boyard, qui d'ailleurs, n'était plus de mise à l'époque où ils vivaient. On reproche à Tchaïkovski d'être Allemand. Quelle blague ! Le confondrait-on par hasard avec le grand pianiste Antoine Rubinstein? Tchaïkovski n'est-il pas avant tout un mélodiste, ce qui n'est pas le cas des Allemands, lesquels confondent la mélodie avec le thème? Et sa mélodie n'est-elle pas plus russe dans son essence que les valses de *Sadko* et de *Sheherazade*? On lui reproche aussi d'être vulgaire. Il me semble que le vulgaire est surtout ce qui n'est pas à sa place. Or, l'art de Tchaïkovski, étant dépourvu de prétention, ne peut pas tomber dans ce défaut. L'accent des chansons d'ouvriers ou le parfum du boudoir de 1882 qui s'en dégagent ici et là me paraissent plus risibles que choquants. Son pathétisme est en lui une nécessité de nature qu'on peut ne pas aimer, mais qui ne prend pas la prétention d'un idéal d'art et par conséquent n'altère pas la direction générale de son œuvre.

Il est douteux, au reste, que Tchaïkovski eût été fort satisfait de ce plaidoyer plus qu'ambigu. Et n'est-il pas plaisant de voir un esprit aussi averti, aussi méfiant, aussi sceptique que Stravinski célébrer cette « nécessité de nature » qui excuse toutes les faiblesses? C'est par une nécessité de sa nature que Margot pleure au mélodrame et que le mélodrame la fait pleurer. Quel joli spectacle que celui d'un Stravinski philosophe sans le savoir, jouant au disciple, inattendu mais authentique, de Spinoza et inclinant un front pieux devant tout ce qui persévère dans son être.

Le malheur veut que cet être soit, chez Tchaïkovski, du dernier « vulgaire » en effet : *vulgus*, dit le pédant ; cela court les rues. Jamais ne s'est rencontré plus insinuant apôtre du lieu commun. Les formules conventionnelles de la musique sont plus funestes au musicien que les clichés à l'écrivain. Les « feux », les « égarements », les « fureurs » des héros tragiques ne choquent que notre vocabulaire ; ces expressions lointaines et comme pâlies reprennent toute leur force et tout leur sens si nous les remplaçons par des mots qui nous sont proches et familiers. Mais comment remplacer les formules de Tchaïkovski? Par quoi? En musique, il n'y a pas de synonymes ; le sentiment ne s'y voile pas sous des conventions de vocabulaire ; la formule y reste formule. C'est pourquoi l'on se lasse si vite de tant d'anciens « chefs-d'œuvre », parce que notre tempérament d'auditeurs modernes n'a pas les moyens de les recréer ; et c'est aussi pourquoi les historiens de la musique ne sauraient jamais

s'accorder avec quiconque essaie, à tout moment (et c'est son droit) de juger toute musique comme si sa valeur était absolue. Si l'on n'a pas écouté sans défiance le ballet de Tchaïkovski, c'est que l'on était assuré d'y découvrir des passages entiers que l'on connaissait d'avance sans les avoir jamais entendus, des développements ou des mosaïques qui sont d'un bel ouvrier, mais qui furent aussi à tout le monde, et quel monde ! Il n'y a pas, en somme, d'autre grief à faire à cette musique, non plus qu'à celle d'un Massenet, d'un Puccini ou d'un Mendelssohn. On ne méconnaît point leur grande habileté : mais c'est là ce qui rend leur cas plus grave encore. On est d'autant plus choqué de leur esthétique qu'ils ont de plus beaux dons à mettre à son service, et l'on ne saurait leur pardonner d'en mésuser avec tant d'impudeur.

Du moins est-ce là un reproche que ses adversaires les plus résolus ne pourront jamais adresser à Stravinski dont les ballets russes ont donné *Renard*. Autant Tchaïkovski est, comme eût dit M. Folantin, nauséeux, autant Stravinski apporte en tout ce qu'il fait l'originalité la plus vive. La musique de *Renard* n'est qu'un jeu, mais le plus délicat qui soit, le plus minutieux et le plus subtil. Escortée par une marche burlesque qui soutient l'arrivée et le départ des quatre danseurs, l'œuvre déroule sa verve discrète, sans jamais quitter, malgré l'apparente bizarrerie, le plan de la musique. C'est une petite symphonie de chambre qui n'occupe que quinze musiciens, mais qui les occupe bien, autant par la complexité inouïe de la mesure que par l'autonomie périlleuse de chaque pupitre. (L'étonnante et habituelle sûreté de direction de M. Ernest Ansermet n'est pas de peu de prix pour les exécutants en ce labyrinthe de cristal.) Le cymbalum, métallique et délicat instrument qui remplace avec avantage le célesta dont nous sommes lassés, les quatre voix qui se mêlent à l'orchestre réduit enrichissent la sonorité toujours légère. Sous les plus folles audaces se cache un art profond, aux multiples ressources, qui résout, en se jouant, et avec une désinvolture presque impertinente, les problèmes les plus épineux du contrepoint. Peu de matière et beaucoup d'art, c'est une belle devise. Et surtout il y a ce rythme implacable, celui-là même (mais, ici, rieur) du *Sacre du Printemps*, ce rythme souverain dont Stravinski est le maître. Il faut avoir vu le compositeur, dans le tohu-bohu d'une répétition, aux aguets derrière le chef d'orchestre, se livrer peu à peu aux élans du rythme qu'il créa et que tout son petit corps peu à peu réabsorbe ; les bras s'agitent, les mains frémissent, les cuisses ploient et épousent le fantôme minuscule d'une monture, les talons martèlent le sol : il est possédé.

Si cette musique est la saillie extrême d'un goût excellent, pourquoi faut-il que l'histoire — puisque histoire il y a — ne lui offre qu'un appui précaire ? C'est un sketch, comme on dit, — sketch grimaçant et vide. Plût au ciel qu'il eût la vie que savent donner

à leurs tableaux animés la « Chauve-souris » de Balief et la Compagnie de Maria Kousnetzov, avec leurs *Joujoux russes*, leur guignol *Koutorok*, leur *Carnaval*, leur *Balançoire*, dont la naïveté n'est pas feinte. Les gens d'esprit sont parfois fort singuliers ; ils croient connaître le public mieux que les autres, et parce qu'ils ont eu du succès ils s'imaginent que c'est une raison pour être suivis sans faire de frais, sans rien retrancher à leur humeur, à leur procédé désinvolte, à leur alacrité cavalière. Il s'agit, nous dit-on, d'une parade foraine qui conte une aventure de Renard. Renard qui deux fois berne le Coq succombe sous les coups du Bouc et du Chat. C'est tout. Il est dommage que le compositeur ait cru devoir imaginer et traiter lui-même son scénario et son texte. Que n'a-t-il jeté un coup d'œil sur notre *Roman de Renart* qui, par la plénitude de ses épisodes, pourrait fournir tant de sujets de ballets ingénieux ! Les apologues y abondent qui forment des scènes complètes avec des cascades de péripéties ; le jeu et le développement de l'action y sont d'une richesse dont on ne se doute pas assez : ces récits de trouvères savent tenir en suspens l'auditoire et faire rire les écouteurs ; il n'est que de relire ces jolis et joyeux épisodes qui mettent aux prises Renard et Corbeau ou Renard et Chanteclair. Sans doute cet art est « primitif ». Mais nos rénovateurs nous feront bientôt croire que « primitivisme », c'est indigence et sécheresse. Le point de vue est commode, mais le panorama que l'on y découvre manque de champ. Aussi ce spectacle que nous a donné *Renard* juge-t-il l'esthétique de music-hall dont se réclament, derrière Stravinski qui a. heureusement pour lui, d'autres cordes à son arc, quelques jeunes musiciens en mal de neuf. A grand renfort de parades foraines, ils ont cru innocemment renouer une tradition, alors qu'ils ne faisaient que transplanter dans un sol de riche poésie un sec baliveau d'Amérique. Le music-hall et les foires sont, certes, de puissants réactifs pour les lassitudes citadines sans pensée ; ils peuvent inspirer parfois — et c'est le cas pour *Renard* — des musiques curieuses et personnelles ; mais déjà leurs exigences deviennent des tyrannies ; et peut-être est-il déjà trop tard pour rappeler que, si dans la galerie du music-hall il est des fards ingénieux, et sur le tréteau des pitres, il est de souples acrobates, on trouve au dehors le grand soleil, la peau fraîche des jeunes filles et le rire de petits enfants.

Quelle différence avec l'inimitable *Petrouchkha*, où tout concourt à marquer le caractère de vivantes enluminures. Quelle différence avec les *Contes russes* (de Liadov) où, sur une banderole de petits contes populaires, la foule costumée des paysans agite ses réjouissances. Entre chaque épisode, cette foule qui accourt en dansant semble mêler son âme multiple et crédule aux fantasmagories légendaires ; elle apparaît, dans ce nimbe de poésie mythique et enfantine, comme l'efflorescence du sentiment populaire qui ne fait point

le départ entre le rêve et le réveil. Au lieu de ce Renard à court de ruses et de ce Coq à court de souffle, que n'avons-nous revu la Sorcière, les Démons, le Chat, la Princesse, le Preux Chevalier, le Dragon, la Puissance de l'amour et la Défaite du mal.

Au moins revîmes-nous les *Danses du prince Igor*, qui restent le modèle du ballet russe, par l'inépuisable magie des couleurs associées, le grouillement de la vie, le désarroi judicieux des foules bondissantes. La qualité de la musique, le mouvement des danseurs la variété des nuances, l'effacement de l'anecdote, et, par-dessus tout, l'intime adaptation de tous ces éléments les uns aux autres en font un spectacle complet. Des verts saphirs, des bleus turquoises, des rouges corails, des jaunes, des mauves, des violets tourbillonnants se joignent, se quittent, se confondent, se dispersent. La joie orientale s'anime en attitudes renouvelées. Monade dansante, chaque danseur garde son individualité : et toutes se concertent dans la vie supérieure du groupe. Sur un même lambeau de musique, chacun déroule sa fresque animée ; chacun, et le plus anonyme, concentre en soi l'âme du tableau, et le tableau ordonne sous sa loi la succession des rythmes. A l'orchestre musicien s'allie, en contrepoint animé, un orchestre du geste où les mouvements se poursuivent à la façon de motifs sonores. De cette convenance du geste au son, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer : sa discrétion, sa variété ou son assurance. Le moindre accident rythmique, la plus fugace touche de timbres, la plus faible lueur de contre-chant sont commentés, sous l'empire de l'ensemble, par tous ces corps souples et splendides. Adaptation patiente, recherche réfléchie, volonté concertée qui aboutit, pour le plus délicat des plaisirs, à la plus pure liberté de l'art.

André Cœuroy.

## *Prud'hon au Petit-Palais.*

M. Henry Lapauze, qui ne néglige rien pour attirer les visiteurs au Petit Palais, a eu l'heureuse idée d'organiser une exposition rétrospective d'œuvres de Prud'hon, redonnant ainsi quelque lustre à une renommée un peu effacée. Si Prud'hon ne mérite certainement pas d'être compté parmi les grands maîtres de son art, au siècle dernier, du moins occupe-t-il une place à part, autant par le genre de sujets auxquels il s'est appliqué, que par le caractère de son talent, et un peu aussi en raison de la prédilection que lui a vouée un grand écrivain contemporain. On sait que M. Anatole France ne place rien au-dessus des dessins de Prud'hon, c'est-à-dire des nus féminins où le peintre sévère de la *Justice poursuivant le Crime* a mis beaucoup de grâce, une souplesse parfois un peu molle et une fluidité qui n'est pas ce que nous admirons le plus volontiers, à

l'heure présente, chez un dessinateur. Ni pour la fermeté, ni pour la pureté, ni pour la force expressive du trait, Prud'hon ne saurait être comparé à Ingres, mais il est bien certain que le charme du premier n'est pas sans analogie avec la séduction du second, car le style de l'époque et l'attrait qu'il exerce sur l'imagination y entrent pour une bonne part.

Prud'hon tient par certains côtés à cette école de Boucher qu'on affecte aujourd'hui de décrier, mais il est moins précis dans l'allusion galante ; ses figures voluptueuses sont empreintes d'une grâce pudique, et comme touchées d'une rêveuse émotion qui les rend plus émouvantes et les enveloppe de mystère. Les nuages qui soutiennent ses belles déesses ont perdu le fard rouge et doré dont Fragonard ornait la couche de ses nymphes opulentes ; ils ont déjà quelque pressentiment de l'orage romantique.

Sans doute est-il injuste et vain de tenir rigueur à un artiste des médiocres imitations qu'il a suscitées. Toutefois, on ne peut méconnaître que, devant certaines œuvres de Prud'hon, nous songeons très vite à Henner et à d'autres qui valent encore moins. C'est qu'un tel art offre des agréments un peu factices, trop aisément et rapidement assimilables, et c'est aussi qu'on l'appauvrit en lui empruntant ces beautés de surface ; au lieu que la beauté profonde des œuvres vraiment grandes est comme enrichie par les imitations, dont l'impuissance même fait mieux paraître la vertu du modèle.

Il est certain que Prud'hon ne saurait exercer aucune influence sur les artistes d'aujourd'hui qui cherchent leur route en des directions fort opposées, mais l'exposition du Petit Palais nous a laissé un souvenir un peu flou, bien que fort agréable, pareil à celui qu'un amateur de poésie peut garder de Parny ou de Millevoye, aimables et tendres génies qui donnent aux couleurs mêmes de la passion la douceur d'une grisaille ou d'une peinture de trumeau. Entre tant de rondeurs aux contours estompés et fondus, aucune image ne s'impose à nous, précise ou lumineuse, aucun de ces accords nés d'une heureuse combinaison de lignes simples et pures, et qui sont inoubliables pour quiconque en a senti une fois la vivante harmonie.

ROGER ALLARD.

*Expositions diverses.* — Il devient quasiment impossible, tant est grande la multiplicité des expositions particulières, de voir et de signaler tout ce qui mériterait de l'être. On ne sait pas bien de qui, public, marchands, ou artistes eux-mêmes, cette manie peut servir les intérêts. Et sans aucun doute, en ce qui concerne les peintres, elle est particulièrement fâcheuse. A voir le temps que consacrent certains d'entre eux à préparer des expositions en France et à l'étranger, sans parler des grands salons, à faire

leur propagande, on se demande où et quand ils trouvent le loisir de peindre. Le fait est qu'ils le trouvent cependant.

Parmi les plus récentes expositions, il faut signaler celle de M. Vallotton à la galerie Druet. On connaît la manière de ce peintre, à qui l'on doit quelques figures d'une construction robuste et loyale, mais qui semble avoir adopté définitivement une sorte de naturalisme aussi lourd que déplaisant. Ce goût qu'on remarquait chez Degas, de la vulgarité et d'une certaine laideur bestiale, est poussé ici à l'extrême, non pas, semble-t-il, par le fait d'une tournure d'esprit particulière ou d'un pessimisme profondément ressenti, mais plutôt à cause d'une certaine déformation de la conscience professionnelle. Égaré par le souci de ne rien déguiser, de ne rien embellir, de laisser aux formes, aux visages, l'intégralité de leurs tares, M. Vallotton a perdu la notion d'un art dont le but est, selon Poussin, la délectation. Dans les natures mortes, où cette étrange manie ne trouve pas à s'exercer, il fait paraître le métier le plus solide et le plus brillant, et dans la sévérité voulue des accords, une extraordinaire intensité.

Un ensemble de dessins de M. Marquet (à la même galerie) attestent une fois de plus l'acuité de vision particulière à ce peintre. Il n'est point d'objet qu'il ne réduise à une tache expressive, à un schéma si juste, que la fantaisie semble n'avoir point de part à cet exercice. L'effet est toujours obtenu et notre œil en éprouve d'abord la surprise. Pourtant cet art direct n'est pas toujours exempt de quelque sécheresse. Je n'admire pas moins M. Marquet que ne fait M. Besson lui-même, mais je ne saurais, comme ce dernier, blâmer M. Fosca d'avoir comparé le peintre à Maupassant. Pour autant que les rapprochements de ce genre paraissent admissibles (et je ne vois pas pourquoi l'on se priverait d'en user, par vaine crainte de la littérature), celui-là me paraît aussi ingénieux que juste.

M. Gromaire exposait aussi des dessins (*la Licorne*), dont la facture rappelle tout à fait celle de ses tableaux. Les volumes y sont exprimés avec une puissance souvent excessive, mais partout où M. Gromaire consent à modérer sa frénésie musculaire, il se montre dessinateur amoureux des amples volumes, et capable de soutenir un contour simple et vigoureux. Parmi les peintres originaires de la Flandre, M. Gromaire est sans doute, avec M. Alix, celui qui manifeste dans toute sa plénitude le tempérament le plus conforme à l'idée qu'on se fait de l'art de son pays natal.

C'est à Bruxelles (galerie du Centaure), que l'on a pu voir récemment un important ensemble de peintures de M. Yves Alix. A côté des compositions importantes qui avaient figuré avec honneur au Salon d'Automne et aux Indépendants, quelques paysages et natures mortes de dimensions plus modestes séduisaient par un double caractère de force et de sérénité, une pâte moelleuse, une rare habi-

leté dans la distribution de la lumière et surtout un goût plus nuancé dans le coloris. L'acquisition d'une toile de M. Alix, pour le Musée moderne de Bruxelles, montre que les jeunes peintres français reçoivent en Belgique le meilleur accueil, chaque fois qu'ils ne se contentent pas d'y envoyer quelques œuvres de second plan, hâtivement réunies et groupées au hasard.

Une exposition de peintures de M. Galanis (à la même galerie) a également remporté le plus vif succès. Le moment est donc favorable pour regagner en Belgique la faveur des amateurs d'art français, que des maladresses et des procédés trop désinvoltes avaient pu décourager. R. A.

# *LES FAITS DE LA QUINZAINE*

L'ÉCHÉANCE DU 31 MAI ET LA CONFÉRENCE DES BANQUIERS. — *Dans les derniers jours de la Conférence de Gênes, il est décidé qu'une commission d'experts se réunira à la Haye.*

*Les États-Unis, qui n'ont pas participé à la Conférence de Gênes, annoncent qu'ils ne participeront pas davantage à celle de la Haye* (16 *mai*).

*Par contre, les soviets manifestent leur intention d'y assister* (17 *mai*).

*Le* 19 *mai, la Conférence de Gênes ferme ses portes, après avoir conclu un vague accord destiné à masquer la faillite de l'entreprise.*

*M. Lloyd George regagne Londres. Il passe par Paris sans s'y arrêter* (20 *mai*).

M. *Hermès, ministre des Finances du Reich, vient à Paris négocier avec la Commission des réparations au sujet de l'échéance du* 31 *mai. Tandis que le chancelier Wirth semble passé au parti de la résistance, M. Hermès représente maintenant les tendances conciliatrices* (18 *mai*).

*Répondant à une lettre de M. Klotz, M. Poincaré déclare que le gouvernement français n'a pas renoncé au droit de prendre seul des sanctions contre l'Allemagne, si celle-ci ne donne pas une réponse satisfaisante* (20 *mai*).

T*andis qu'approche l'échéance, un comité de banquiers se réunit à Paris le* 24 *mai. Il s'agit d'étudier dans quelles conditions un emprunt international pourrait être consenti à l'Allemagne.*

*Après avoir tenu quelques séances, ce comité s'ajourne au* 31 *mai, ne voulant pas prendre de décisions avant de connaître la réponse allemande.*

*La réponse du gouvernement allemand arrive à Paris le* 29 *mai. Selon sa coutume, le gouvernement allemand a attendu le dernier moment pour faire connaître ses intentions. Devant la certitude que la France agirait et prendrait des sanctions, il accepte les conditions imposées par la Commission des réparations. Mais avec des réserves.*

*Il s'engage à mettre fin à l'inflation fiduciaire et à couvrir par de nouveaux impôts la quantité de billets émis depuis le 31 mai.*

*Quant au contrôle financier, il l'accepte, mais à condition qu'il soit organisé de telle sorte qu'il n'entrave en rien sa souveraineté.*

*Enfin, il insiste sur le sérieux appoint que constituerait pour lui l'emprunt international.*

*En un mot, l'acceptation signifie que le moratorium sera prolongé. Rien n'est donc changé à la situation de notre budget et de notre trésorerie.*

*Le 31 mai, la Commission des réparations répond au gouvernement allemand. Tout en regrettant que le* Reich *n'ait pas pris plus tôt les mesures qu'il indique, la Commission reconnaît qu'elles constituent un effort sérieux de bonne volonté.*

*Elle décide en conséquence le sursis provisoire accordé pour une partie des paiements à effectuer.*

FRANCE. — *La Commission des finances de la Chambre commence la discussion du budget ordinaire de 1923, qui accuse au moins quatre milliards de déficit (16 mai).*

— *Scrutin de ballottage aux élections cantonales. Le glissement à gauche est assez marqué. D'après les statistiques officielles, les partis de droite et du centre perdent des sièges au profit des partis de gauche et d'extrême gauche (21 mai).*

— *Le procureur général près la Cour d'appel de Paris demande la levée de l'immunité parlementaire de MM. André Berthelot, Perchot et Calary de Lamazière, impliqués dans l'affaire de la Banque industrielle de Chine (24 mai).*

— *On annonce l'ouverture de poursuites pour excitation de militaires à la désobéissance contre les députés communistes Marcel Cachin et Vaillant-Couturier (26 mai).*

ALLEMAGNE. — *Le gouvernement allemand effectue le second versement de 50 millions de marks or environ, prévu par la décision de la Commission des Réparations du 21 mars (15 mai).*

— *La Cour interalliée rend son jugement dans l'affaire de l'attaque de la caserne de Petersdorff. Elle prononce un certain nombre de condamnations à la prison (18 mai).*

AUTRICHE. — *Constitution d'un cabinet sous la présidence d'un ecclésiastique, le prélat Seipel (31 mai).*

IRLANDE. — *Le calme ne parvient pas à s'établir en Irlande. Les extrémistes, groupés autour de M. de Valéra, ne renoncent pas à obtenir l'indépendance absolue et l'unification de l'Irlande.*

*Le 20 mai, ils commencent une offensive contre l'Ulster.*

*Le 26 mai à Belfast, le 27 à Dublin, des attentats sont commis par eux. Le gouvernement légal est impuissant devant cette agitation.*

A. M.

# TABLE DES MATIÈRES

TOME IX — Avril-Juin 1922

# LES IDÉES ET LES FAITS

## LA VIE A L'ÉTRANGER



## LES LETTRES

LES BEAUX-ARTS



LA PHILOSOPHIE



LES SCIENCES



L'HISTOIRE



LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE



CHRONIQUE DE LA QUINZAINE



---

*Le Gérant :* Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27998.